



GEORGES MAY

**ROUSSEAU**  
*par lui-même*

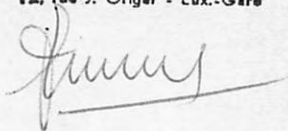
"ÉCRIVAINS DE TOUJOURS"





FERNAND EMMEL

12, rue J. Orger - Lux.-Gare

A handwritten signature in dark ink, appearing to read 'Emmel', with a long horizontal line extending to the right from the end of the signature.

*L'on vous trompe,  
ce prétendu monstre est un homme.*

J.-J. ROUSSEAU



GEORGES MAY

**ROUSSEAU**  
*par lui-même*

**"ÉCRIVAINS DE TOUJOURS"**

**aux éditions du seuil**



AL. W. GARDNER. T. C. W. GARDNER.

## LES GRANDES ÉTAPES DE L'ITINÉRAIRE



RETROUVER LA CONTINUITÉ vivante de l'existence d'un homme n'est jamais chose aisée. Dans le cas de Rousseau, l'entreprise est rendue plus difficile encore par le soin même qu'il prit de nous la faciliter. Qu'on ne voie pas là un paradoxe. Au con-

traire : comme la plupart des hommes qui ont beaucoup parlé d'eux, Rousseau a fini par devenir la victime de sa propre légende et le prisonnier de l'image qu'il a donnée de lui-même. La notoriété de certains épisodes de sa vie – notoriété due le plus souvent à l'émotion et à l'accent avec lesquels il les a racontés – fait que, pour la plupart de ses lecteurs, la biographie de Rousseau n'est qu'une collection discontinuée d'aventures distinctes. Jusqu'à la chronologie qui, parfois, en est incertaine. Résolument impropre à l'adaptation cinématographique, cette biographie universellement connue semble vouée d'avance à la lanterne magique, voire à l'imagerie d'Épinal. Il suffit de feuilleter les éditions illustrées des *Confessions* pour y remarquer que ce sont presque toujours les mêmes épisodes qui ont attiré les dessinateurs : la rencontre

avec Mme de Warens, l'idylle des cerises, la lapidation de Môtiers, la rêverie sur le lac de Biemme. Quant au mouvement même de la vie, il échappe : entre deux attitudes, figées dans l'immobilité conférée par la gloire, tout se passe comme si l'homme n'avait pas vécu. Impression d'autant plus fâcheuse que, pour pouvoir saisir les significations profondes de l'œuvre de Rousseau, c'est moins la connaissance de ces moments fameux qui compte que l'intelligence des grands courants et des grands tournants de l'existence qui les traverse.

Si, durant les dernières années de sa vie, Rousseau réduisit à peu près toute son activité littéraire à l'établissement toujours précaire de son autobiographie, s'il s'est tant évertué à nous la faire voir de ce point de vue unitaire qu'il affirme être le sien, n'est-ce pas parce que, faute d'une pareille éloquence, sa vie aurait semblé hésitante, ondoyante ? N'est-ce pas aussi parce qu'il sait que le chemin qu'il a parcouru est moins une ligne droite qu'une ligne brisée, aggravée de retours en arrière, qu'il s'épuise en vain à refaire, la plume à la main, ce parcours décevant qu'il aurait tant voulu pouvoir redresser ou rectifier ?

Il faut donc identifier avec précision les grands moments décisifs qui, à plusieurs reprises, changèrent radicalement l'orientation de la vie de Rousseau. Mais on s'étonne d'observer alors qu'ils ne coïncident que rarement avec ceux que Rousseau releva lui-même dans ses écrits autobiographiques.

### L'âge de l'indétermination

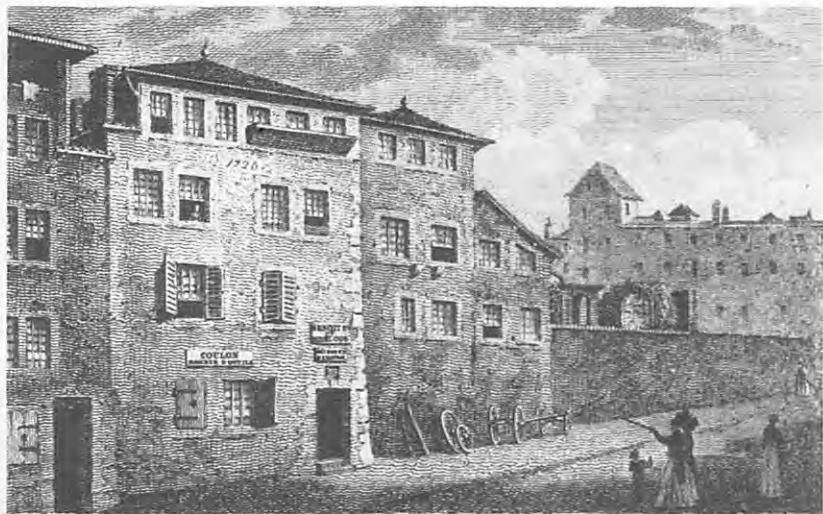
C'est ainsi que la première grande période ne s'arrête pas, comme il l'a affirmé, à la rencontre initiale avec Mme de Warens à Annecy en 1728 (*Cette époque de ma vie a décidé de mon caractère... Ce premier moment décida de moi pour toute ma vie et produisit, par un enchaînement inévitable, le destin du reste de mes jours*), mais, plus exactement, vers 1732-1734, lors de son installation durable auprès d'elle à Chambéry. Insouciance de l'avenir, ballottement incessant et indifférent



## PAR LUI - MÊME

d'un objectif à l'autre, tels sont les caractères dominants de cette première vingtaine d'années.

Jean-Jacques Rousseau vient au monde le 28 juin 1712 à Genève. Sa mère meurt en couches. Son père, Isaac, d'origine huguenote et horloger de son état, l'élève tant bien que mal aidé de sa sœur, Suzanne Goncerut, la « tante Suzon ». Lorsqu'Isaac Rousseau est obligé de quitter Genève, le petit garçon, âgé de dix ans, est recueilli par son oncle maternel, Gabriel Bernard, qui ne tarde pas à le mettre en pension avec son propre fils, Abraham, chez le pasteur Lambercier à Bossey. Au cours des deux années, en général paisibles et heureuses, qu'il passe au presbytère de Bossey, Rousseau est soumis, pour la seule fois de sa vie, à un enseignement à peu près scolaire. La révélation du monde des études ne lui déplaît pas. La révélation d'un autre monde le trouble infiniment plus : celui des sens. Il a, en effet, dix ou onze ans lorsqu'il reçoit



MAISON OÙ EST NÉ J. J. ROUSSEAU ,

*le 27 Juin 1712 .*

de la main de Mlle Lamercier une fessée dont le charme inattendu étonne pour toujours sa sensibilité. « Le postérieur de Jean-Jacques est-il le soleil de Freud qui se lève ? J'y distingue plutôt le clair de lune romantique. » Cette formule de Jean Cocteau est judicieuse : le plus remarquable de l'aventure n'est pas que le jeune garçon ait joui de ce châtiement, mais qu'il ait éprouvé plus tard le besoin de le raconter.

Ramené à Genève, il y est mis en apprentissage d'abord chez un greffier, puis chez un maître graveur. En dehors des heures de travail, il poursuit au petit bonheur l'éducation ébauchée à Bossey. Lecteur insatiable, il dévore au hasard tout ce qui lui tombe sous la main et dépense son maigre salaire chez la mère Tribu, loueuse de livres. Adolescent précoce, il s'éprend en même temps de la petite Goton dont il aime à se faire maltraiter, et de Mlle de Vulson qui se laisse nonchalamment adorer. Incapable de préférer un livre au suivant, une fille à l'autre, docile à toute influence, il poursuit au jour le jour, sans ordre ni méthode, l'expérience de la vie. Et si, un beau dimanche de mars 1728, les grilles de Genève s'étant refermées avant qu'il ne puisse rentrer en ville, il s'enfuit au hasard des grands chemins, c'est moins par peur des coups dont son maître l'avait menacé, que par simple goût de l'aventure et de l'imprévu.

Quelques enjambées l'amènent sans qu'il s'en aperçoive en Savoie, terre du roi de Sardaigne. Quelques jours d'école buissonnière et le voilà à Annecy, devant une jolie dame blonde de vingt-neuf ans, Françoise-Louise de Warens, qui fait profession de convertir au catholicisme les Genevois égarés. C'est le dimanche des Rameaux ; la charmante dévote est sur le point d'entrer à l'église. Le jeune garçon est immédiatement et totalement séduit : il l'adore tout entière, dans sa physionomie comme dans son catholicisme. Comme il le dira, il devient sur le coup son *prosélyte*. Beaucoup plus tard, il comprendra l'importance capitale de son équipée, de son départ de la République de Genève, de sa rupture avec la religion de son enfance. Mais seules les conséquences lointaines de ces actes lui montreront leur gravité. En attendant, il vit tout entier dans les délices du moment présent. S'il



Louise Eléonore Delatour Depil **D<sup>ME</sup> DE WARENS**, Née en 1699 et morte en 1765.  
*Croqueur de l'original qui est à la Bibliothèque du Corps Législatif.*

accepte d'obéir à Mme de Warens et d'aller à pied à Turin pour y consommer son abjuration et sa conversion, ce n'est nullement par conviction religieuse, mais par admiration aveugle pour la blonde catholique : *une religion prêchée par de tels missionnaires ne pouvait manquer de mener au paradis.*

Une fois sorti, dûment baptisé, de l'hospice des catéchumènes (*Arciconfraternità dello Spirito Santo*), il continue à se livrer, dans les rues de Turin, à son goût du vagabondage. Il engage un flirt sans lendemain avec une petite marchande brune, Mme Basile, pour qui, enfoncé dans le présent, il oublie provisoirement sa protectrice d'Annecy. Puis, la bourse vide, il entre comme laquais au service de Mme de Vercellis. Elle vient de mourir lorsque a lieu un des grands événements de la vie de Rousseau. Il s'approprie *un petit ruban couleur de rose et argent, déjà vieux*, qu'il veut donner en gage d'amitié à une jeune servante, Marion. Le larcin est découvert ; Rousseau en accuse l'innocente Marion ; ils sont congédiés l'un et l'autre. Voleur maladroit par insouciance de l'avenir, il se montre calomniateur plus maladroit encore. Non que son mensonge ne soit point cru, mais le jeune homme se ménage par cette mauvaise action un remords qui hantera sa conscience jusqu'aux derniers jours de sa vie. Si le Rousseau de cinquante ans est inconsolable du crime commis en toute légèreté par le Rousseau de seize ans, est-ce parce qu'il n'est plus le même homme ? Cette question le torturera aussi.

Après de nouvelles semaines de vagabondage, assaisonnées d'incidents causés par son goût pour l'exhibitionnisme, il endosse à nouveau la livrée de laquais, chez le comte de Gouvon cette fois-ci. Il s'éprend d'un amour sans espoir pour la petite-fille de son nouveau maître, Pauline-Gabrielle de Breil, une jolie brune qui a le même âge que lui, seize ans, et à qui, bien entendu, il n'ose même pas adresser la parole. Puis, sur un coup de tête, il rentre en Savoie, toujours à pied, en compagnie d'un ancien camarade de l'atelier de Genève, rencontré par hasard au Piémont.

Mme de Warens, chez qui il est venu se réfugier à Annecy, voudrait qu'il prît métier. Il est indifférent, tâte de la carrière ecclésiastique au séminaire d'Annecy puis, féru de musique,

quitte le séminaire pour la maîtrise de la cathédrale, puis fait un bref séjour à Lyon et revient une fois encore à Annecy. Seule, Mme de Warens, pour qui il nourrit un amour filial exalté et qu'il appelle *Maman*, constitue une sorte de pivot autour duquel s'organise la ronde de ces années sans but. Même la rencontre, pourtant mémorable, de deux filles de son âge demeurera à peu près sans lendemain. Par une belle journée de juin 1730, aux alentours de son dix-huitième anniversaire, un hasard bienveillant le met en présence de deux charmantes jeunes personnes de dix-sept et de vingt ans, Mlles de Graffenried et Galley. Sa timidité les oblige à faire toutes les avances. Elles s'y résignent d'autant plus volontiers que le jeune sauvage est plutôt beau garçon, avec ses cheveux bruns et son visage rêveur. Mais c'est surtout son embarras et son inexpérience qui ajoutent à son charme : il rougit pour un rien, sa langue s'embarrasse et il baisse ses beaux yeux noirs. Autant d'hommages involontaires auxquels sont sensibles les jeunes filles qu'émeut aussi son admirable regard. En tout cas, elles s'encouragent l'une l'autre ; et puis, elles sont deux et n'ont peur de rien. Cette partie à trois rassure aussi un peu le jeune homme, qui se laisse entraîner à Thônes pour y cueillir des cerises, et y flirter innocemment. Le souvenir de cette idylle ne cessera de faire gonfler de nostalgie et de mélancolie le cœur de Rousseau. L'indication est précieuse : il a un peu peur des femmes et de ce qu'elles pourraient exiger de lui, et pourtant il les adore toutes. Mal à son aise dans le tête-à-tête, il préfère les garanties de la compagnie à trois, comme il préférera plus tard celles de la correspondance.

Toujours indolent et insouciant, il commence quelques mois plus tard un lent vagabondage à pied qui durera toute une année. Cette déambulation est aussi extraordinaire par le kilométrage parcouru que par l'absence totale d'objectifs précis capables d'expliquer l'énergie du marcheur : Annecy, Nyon, Fribourg, Lausanne, Vevey, Neuchâtel, Berne, Soleure, Paris, Lyon. Un événement lourd d'avenir marque la fin du périple : arrivé à Lyon en septembre 1731 et totalement démuné d'argent, rigoureusement obligé de trouver



quelques subsides pour calmer sa faim, il se livre pour la première fois de sa vie à un travail qui sera par la suite son seul gagne-pain régulier et qu'il n'abandonnera que quelques mois avant de mourir : il copie de la musique, occupation admirable, qui absorbe l'esprit, mais qui se prête aussi aux interruptions et incline à la rêverie.

Puis il ferme la boucle de cette promenade démesurée, en rejoignant Mme de Warens désormais installée à Chambéry. Une fois encore, elle lui demande de songer à son avenir, de s'établir. Devant son indifférence, elle use de son influence et lui fait gratter du papier dans les bureaux du cadastre de Savoie. Il se dégoûte vite de cette besogne, et l'abandonne pour donner des leçons de musique aux filles de famille de Chambéry. Leurs attraits divers l'émeuvent fort, mais il préfère rester dans l'embarras du choix. Pour l'empêcher, lui dit-elle, de succomber aux charmes trop verts de ses écolières, Mme de Warens prend néanmoins le parti de le *traiter en homme*. Rousseau se laisse faire, rassuré sans doute de n'être d'abord qu'amant en second. Mais l'amant en titre, Claude Anet, sorte d'intendant-jardinier-maître-Jacques, meurt au mois de mars 1734, et Rousseau demeure seul possesseur de la baronne.

**« De la gloire est-il temps de rechercher le lustre ? »**

Au contact de cette femme légère et charmante, le petit sauvageon suisse n'est pas seulement déniaisé : il est dégrossi. Plus encore que ce qu'il appelle quelque part son *pucelage*, il perd auprès d'elle le reste des principes genevois d'austérité et d'égalitarisme qui avait survécu à sa conversion de 1728. Après l'avoir conquis d'emblée à sa religion, Mme de Warens lui inculque petit à petit le sens et le goût des valeurs mondaines, puis le désir de parvenir. De paysan du Danube, le voici en passe de devenir paysan parvenu et bientôt paysan perversi.



*Les Charmettes en 1750*

De 1734 à 1740, tantôt dans le sombre logement des venelles du vieux Chambéry, tantôt dans la vallée des Charmettes, aux portes de la ville, où Mme de Warens commence en 1736 à louer une maison de campagne pendant la belle saison, Rousseau s'applique pour la première fois à combler avec un semblant de méthode les lacunes nombreuses de son éducation. Cet indice révélateur d'une soudaine préoccupation de l'avenir n'est pas isolé : il s'accompagne de nouveaux soucis d'argent ou de santé. En juillet 1736, il va à Genève recevoir sa part de l'héritage maternel et, à la fin de l'été suivant, va chercher à Montpellier la guérison d'un prétendu *polype au cœur*.





*... et aujourd'hui*

Sur un point, il ne change pas : son attitude devant le beau sexe. Au cours du voyage de Chambéry à Montpellier, il se laisse séduire par une brûlante compagne de route : Mme de Larnage. Mais il faut à celle-ci le courage de faire toutes les avances, et la virtuosité d'une expérience de 43 ans. Rousseau lui en conservera, du reste, une reconnaissance durable : sans elle, racontera-t-il une trentaine d'années plus tard, il serait mort sans avoir connu la volupté. Lors de son retour de Montpellier, il persistera dans cette attitude réservée. Trouvant un nouveau sigisbée auprès de Mme de Warens, le perruquier Winzenried, alias de Courtilles, il en est plus soulagé qu'alarmé et, renonçant à se laisser

traiter en homme, il préfère ne traiter la baronne qu'en *Maman*. Libéré de ce souci, il consacre systématiquement toute son énergie à se pousser dans le monde. Autant la première période de sa vie était remarquable par son insouciance de l'avenir, autant celle-ci va être marquée de sa volonté de parvenir.

En mars 1739, il sollicite ou se prépare à solliciter du gouverneur de Savoie une pension à laquelle on voit mal quels étaient ses droits : *Je supplie très humblement Son Excellence de vouloir me procurer une pension telle qu'elle jugera raisonnable sur la fondation que la piété du roi Victor a établie à Annecy, ou de tel autre endroit qu'il lui semblera bon, pour pouvoir subvenir aux nécessités de ma triste carrière.* Après quoi, il soumet aux mêmes autorités du gouvernement de Savoie un projet de diligence de voitures pour les marchandises de transit venant de France, Suisse, Allemagne, Genève, au-delà du Mont-Cenis et du Milanais, Genovesat, Ligurie, Piémont au-deçà. Lorsqu'en 1740 il part enfin pour Lyon rejoindre le poste de précepteur des deux fils du puissant prévôt général du Lyonnais, Jean Bonnot de Mably, il n'est pas douteux que son état d'esprit est fort semblable à celui de ce grand lecteur des *Confessions*, Julien Sorel, entrant au service de monsieur de Rénal, maire de Verrières.

Au reste, il n'est pas déçu dans ses espoirs. Même si le préceptorat est un échec, il se fait assez de relations à Lyon au cours de cette année pour juger le moment venu de pousser plus haut ses ambitions et de partir à la conquête de Paris. Avant d'abandonner la province et l'enseignement pour la capitale et la musique, il adresse au Lyonnais Parisot une longue épître en mauvais vers qui jette sur toute cette phase de son existence un jour inattendu. Il y rend grâce en particulier à la baronne de Warens des efforts qu'elle avait faits pour le « civiliser » :

*A peine à ses regards j'avais osé paraître,  
Que, de ma bienfaitrice apprenant mes erreurs,  
Je sentis le besoin de corriger mes mœurs.  
J'abjurai pour toujours ces maximes féroces,*

## PAR LUI - M Ê M E

*Du préjugé natal fruits amers et précoces,  
Qui, dès les jeunes ans, par leurs âcres levains  
Nourrissent la fierté des cœurs républicains.  
J'appris à respecter une noblesse illustre,  
Qui même à la vertu sait ajouter du lustre.  
Il ne serait pas bon dans la société  
Qu'il fût entre les rangs moins d'inégalité.*

...

*C'est à toi de juger, ami, sur ce modèle  
Si je puis, près des Grands implorant de l'appui,  
A la fortune encor recourir aujourd'hui.  
De la gloire est-il temps de rechercher le lustre ?*

Étrange vocabulaire pour le futur auteur du *Contrat social* ! Voilà Rousseau aussi loin du petit Genevois formant à la lecture de Plutarque son *esprit libre et républicain*, que de l'auteur du *Discours sur l'inégalité*, dédiant fièrement son ouvrage à la République de Genève.

Il ne tarde pas, du reste, à mettre son programme à exécution. Quelques semaines après son arrivée à Paris, au cours de l'été 1742, il fait à l'Académie des sciences une communication sur une nouvelle méthode de notation musicale qui ne lui rapporte ni *la fortune*, ni *le lustre* qu'il en attendait. Mais il tire de son projet malheureux la matière de sa *Dissertation sur la musique moderne* qui paraît dans les premiers jours de 1743. Puis, fidèle aux principes de l'*Épître à Parisot*, il cherche fortune dans les milieux financiers de la capitale et fréquente activement chez les Dupin. Il fait un doigt de cour à Mme Dupin ; enfin il accepte de servir de précepteur au jeune Dupin de Chenonceaux. Ceci ne l'empêche pas de tâter aussi de la littérature et de la musique ; il crayonne quelques ébauches de comédies, et commence un opéra : *les Muses galantes*. Tout, jusqu'au titre, indique que Rousseau est désormais résolu à jouer le jeu du monde. Il croit en être récompensé lorsque, au mois de juin 1743, la fortune semble enfin frapper à sa porte : on lui offre l'emploi de secrétaire du comte de Montaignu, ambassadeur de France à Venise.

# Chanson

+ J. J. Rousseau  
a fait un air  
avec la basse pour  
cette chanson et  
l'a noté à la marge  
de la main suivant  
la manière de  
noter qui est de  
son invention

Sibetto quittés la pleine  
moi perdi bonheur à moi,  
yeux à moi semble s'ontaine  
D'ipis moi pas miré toi,  
Le jour quand moi coupé l'air  
moi songés à l'amour moy  
La nuit quand moi dans l'air  
dans dormir moi quimbe to

Il accepte avec enthousiasme ce poste, le premier qui soit à peu près digne de lui. Mais l'intermède diplomatique se solde par un échec d'autant plus cuisant que Rousseau avait davantage compté sur le lustre que devait lui conférer cette occasion de faire figure : *J'avoue que je ne fuyais pas l'occasion de me faire connaître, mais je ne la cherchais pas non plus hors de propos ; et il me paraissait fort juste, en servant bien, d'aspirer au prix naturel des bons services, qui est l'estime de ceux qui sont en état d'en juger et de les récompenser.* Deux déconvenues mortifiantes marquent l'année vénitienne : la déconfiture auprès de la célèbre courtisane Zuliatta, puis la querelle avec l'ambassadeur à l'issue de laquelle Rousseau est chassé pour insolence, comme un mauvais laquais.

De retour à Paris, cruellement déçu, mais point découragé, il mise une fois encore sur la musique : il finit *les Muses galantes* et est invité à mettre au point pour la scène un opéra de Voltaire et Rameau, *les Fêtes de Ramire*. Le voilà tout au moins à l'ombre des grands noms du siècle. Ayant renoué avec les Dupin, il accepte un poste de secrétaire et devient

# Negre<sup>+</sup>

Jol 3 // 1 2. / 3 / 2 1 7 / 6. 5 /  
1. 5. / 1 / 3 2 / 1. 2 /  
1 2. / 3 / 1 6 2 / 1 /  
6 5. / 1 / 3 1 5 / 1.

3. 4. / 5 / 2 3 1 / 2. 3 /  
1 6. / 3 / 4 1 3 / 5. 1 /  
3 4. / 5 / 4 3 1 / 2 /  
1 6. / 3 / 2 1 3 / 5 / D.C.

bientôt le caissier de Francueil, beau-fils de madame Dupin. Par son intermédiaire, il est introduit dans la société d'autres financiers de l'époque, notamment les d'Épinay. C'est chez eux qu'il apercevra brièvement en 1748 la jeune sœur de M. d'Épinay, Élisabeth-Sophie-Françoise de Lalive de Bellegarde, à la veille de devenir la comtesse d'Houdetot. Moins de dix ans plus tard, ce sera auprès de cette jeune comtesse qu'il connaîtra le seul grand amour de sa vie ; amour passionné et condamné à demeurer inassouvi. En attendant, la réalité est différente : installé à l'Hôtel de Saint-Quentin à Paris, Rousseau a rencontré vers 1745 ou 1746 une misérable servante illettrée d'environ vingt-cinq ans, Thérèse Levasseur. Elle sera désormais sa compagne. Non qu'il éprouve de l'amour, mais elle lui est inférieure et ne lui en impose pas. Seule la mort viendra dissoudre un tiers de siècle plus tard cette peu reluisante liaison qui aura produit entre-temps cinq enfants naturels, tous confiés aux dires de Rousseau à l'hospice des Enfants trouvés.

Ayant tâté sans grand succès des meilleurs moyens de

l'époque pour parvenir, Rousseau va maintenant recourir plus méthodiquement qu'auparavant à celui qui était sans doute le plus efficace : la littérature. Il forme d'abord avec Diderot le projet vite oublié de rédiger une feuille périodique : *le Persifleur*. Puis, Diderot étant devenu l'un des rédacteurs en chef de l'*Encyclopédie*, Rousseau lui promet sa collaboration. Lorsque, en 1749, Diderot est temporairement incarcéré au château de Vincennes, Rousseau lui fait des visites assidues. Cheminant de la sorte vers Vincennes, il lit par hasard dans *le Mercure de France* d'octobre l'annonce du programme de l'Académie des sciences et belles-lettres de Dijon pour le prix de morale de 1750 : « Si le rétablissement des sciences et des arts a contribué à épurer les mœurs. » C'est alors, comme il l'affirmera plus tard, qu'il est en proie à une illumination irrésistible et soudaine au cours de laquelle il compose mentalement une partie de son discours et, chose infiniment plus grave, sent son être se métamorphoser : *A l'instant de cette lecture je vis un autre univers, et je devins un autre homme*. Une fois encore, l'auteur des *Confessions* accélère rétrospectivement de quelques années un grand tournant de son existence : poser par un brillant morceau d'éloquence sa candidature à un prix littéraire n'est pas le signe d'une conversion. Tout au contraire : cette nouvelle démarche est strictement conforme au programme de l'*Épître à Parisot* et à tout le mouvement des années 1740 vers la conquête de Paris et de la gloire.

### L'époque des systèmes et des prédications

Ce qui détermina le coup de barre de 1750-1751, ce ne fut donc pas l'inspiration du *Discours sur les sciences et les arts*. Ce ne fut pas sa rédaction, ni même sa publication : ce fut son succès. D'où le décalage chronologique entre l'illumination de Vincennes et, dix-huit mois plus tard, la grande réforme personnelle de Rousseau. La gloire enfin conquise de haute main, il ne reste qu'à la mépriser et à revenir sur ses pas. Retour de l'homme à l'innocence des premiers âges, tel est le thème du *Discours*. Retour du lauréat de l'Académie

de Dijon à l'humilité sans bassesse et à l'anonymat sans ambition de la première jeunesse, tel est le nouveau mouvement de la vie de Rousseau.

*Comme je ne songeais plus à mon Discours, j'appris qu'il avait remporté le prix à Dijon. Cette nouvelle réveilla toutes les idées qui me l'avaient dicté, les anima d'une nouvelle force, et acheva de mettre en fermentation dans mon cœur ce premier levain d'héroïsme et de vertu que mon père et ma patrie, et Plutarque, y avaient mis dans mon enfance. Je ne trouvais plus rien de grand et de beau que d'être libre et vertueux, au-dessus de la fortune et de l'opinion, et de se suffire à soi-même. Quoique la mauvaise honte et la crainte des sifflets m'empêchassent de me conduire d'abord sur ces principes et de rompre brusquement en visière aux maximes de mon siècle, j'en eus dès lors la volonté décidée, et je ne tardai à l'exécuter qu'autant de temps qu'il en fallait aux contradictions pour l'irriter et la rendre triomphante.*

C'est donc bien parce que le *Discours* a été primé que son auteur est désormais tenu à se conformer lui-même aux principes austères qu'il y a exposés. Tout l'avenir se trouve déjà contenu dans cette prise de conscience : le retour en arrière vers Genève et le calvinisme, destiné à effacer le souvenir des années au cours desquelles il a joué le jeu du monde et du siècle ; un peu plus tard la fuite au désert ; enfin le déchirement intérieur de l'homme qui ne reconnaît plus les différents visages qu'il a portés ni les raisons pour lesquelles il en a changé.

À la fin de l'année 1750, Rousseau, souffrant depuis sa naissance d'un défaut des voies urinaires, subit une crise de rétention d'une violence sans précédent. Il se croit condamné à brève échéance et sent la nécessité urgente de trouver une solution au dilemme dont il donne lui-même l'image. La mort prochaine d'une part, de l'autre la gloire enfin atteinte et fondée sur l'éloquence insolite avec laquelle il avait exprimé dans son chef-d'œuvre de rhétorique son mépris de la gloire, des ouvrages de l'esprit et des valeurs culturelles en général : on s'explique la grande réforme de février-mars 1751. Réforme quelque peu ostentatoire, mais quoi ? Le paradoxe de sa conduite avait été rendu public par une renommée inattendue :



**LE DEVIN  
DU VILLAGE,  
INTERMEDE.**



*Le Théâtre représente, d'un côté, la Maison  
du Devin; de l'autre, des Arbres & des  
Fontaines; dans le fond, un Hameau.*

---

**SCENE PREMIERE.**

**COLETTE**, *soupirant, & s'essuyant les  
yeux de son tablier.\**

**J'**AI perdu tout mon bonheur,  
J'ai perdu mon Serviteur;  
Colin me délaisse.

---

\* On a cru, pour plus de commodité, devoir répéter  
les paroles sous la Musique.



la réparation devait se faire dans le même halo publicitaire. Rousseau renonce au luxe, démissionne de son emploi chez Francueil et s'établit copiste de musique à dix sous la page.

Mais le vieil homme n'est pas dépouillé pour autant : au printemps de 1752, le contempteur des arts compose un nouvel opéra, le Devin du village, dont la première, en automne, devant le roi et la cour à Fontainebleau, est un nouveau triomphe qui, quelques mois à peine après le succès du Discours, affermit sa gloire. Frappé lui-même de cette contradiction, Rousseau compose en décembre le premier de ses écrits justificatifs, la préface de *Narcisse*, après l'échec de cette comédie au Théâtre-Français. Car s'il est difficile de se faire connaître, il l'est encore plus de se faire oublier ; et désormais Rousseau est célèbre. Au Salon de 1753, Quentin de La Tour expose son merveilleux portrait au pastel. Au cours des derniers mois de l'année, Rousseau publie sa *Lettre sur la musique française*, et décide de traiter le nouveau sujet mis au concours par l'Académie de Dijon : « Quelle est l'origine de l'inégalité parmi les hommes, et si elle est autorisée par la loi naturelle ». Autant de signes que, malgré la réforme, la gloire n'a pas perdu toutes ses séductions.

Mais ce sont surtout les signes inverses qui se multiplient. Si le fait de concourir pour un prix révèle que la soif de distinctions et d'honneurs n'est pas encore tout à fait apaisée, le second Discours, en revanche, dénonce les méfaits des institutions sociales engendrant l'inique inégalité morale ou politique, et la dédicace en est adressée A la République de Genève. Sans doute est-ce encore de la littérature, mais c'est aussi, à douze ans d'intervalle, le démenti et l'expiation de l'*Épître à Parisot*. Ce n'est pas tout : une fois le *Discours* écrit, Rousseau, accompagné de Thérèse, part pour Genève où il va rentrer dans la religion de son enfance et reprendre son titre de citoyen. Enfin, fidèle aux préceptes des deux Discours, Rousseau, de retour en France, quitte Paris avec fracas, abandonne la société corrompue du monde et va chercher la solitude dans la forêt de Montmorency. Au printemps de 1756, il s'installe à l'Ermitage de la Chevrette, sur l'invitation de Mme d'Épinay, épouse d'un fermier général.



HERMITAGE de J. J. ROUSSEAU à MONTMORENCY.

Longtemps plus tard, Rousseau pourra à juste titre s'interroger sur la pureté des motifs de ce grand mouvement de réforme et de retour en arrière. Le tragique de Rousseau c'est, en effet, d'avoir été placé dans des circonstances telles que, épris de pureté comme il l'était, il ne pouvait qu'obéir à des motifs ambigus qu'il était condamné à se reprocher amèrement plus tard. Tel fut le cas, en ces années 1750-1756, de son retour vers Genève et l'humilité.

Étranger obscur, pauvre et balourd, égaré et ébloui dans la fête étincelante du Paris de Louis XV, Rousseau n'était devenu ni assez riche, ni assez brillant, ni assez insolent pour passer pour un talon rouge authentique. Conscient des limites de ses moyens, son hostilité contre la société parisienne tient évidemment du dépit amoureux autant peut-être que de ses principes moraux. Malgré la sincérité courageuse de ses

nouvelles convictions égalitaires, il n'a pas perdu toute sensibilité à l'impression d'éblouissement que les grands de ce monde font sur les petites gens. Sans doute vient-il de prendre pour compagne une pauvre servante d'auberge sans éducation, mais il ne l'aime pas. Il avait aimé Mme de Warens qui était baronne, comme plus tôt Mlle de Breil dont le père était marquis et le grand-père comte, ou encore ses fraîches écolières de Chambéry qui étaient presque toutes filles de la bonne aristocratie savoyarde. Devenu ermite à Montmorency, il va s'enflammer pour Mme d'Houdetot qui était comtesse. *D'ailleurs, dit-il, des couturières, des filles de chambre, de petites marchandes ne me tentaient guère. Il me fallait des demoiselles. Chacun a ses fantaisies, ç'a toujours été la mienne, et je ne pense pas comme Horace sur ce point-là. Ce n'est pourtant pas du tout la vanité de l'état et du rang qui m'attire ; c'est un teint mieux conservé, de plus belles mains, une parure plus gracieuse, un air de délicatesse et de propreté sur toute la personne, plus de goût dans la manière de se mettre et de s'exprimer, une robe plus fine et mieux faite, une chaussure plus mignonne, des rubans, de la dentelle, des cheveux mieux ajustés. C'est parce qu'il est si sensible à la contradiction existant entre ses goûts et ses principes qu'il s'efforce si maladroitement de les accorder. De même lorsqu'il écrira un peu plus tard à Mme d'Houdetot : *Peut-être un jour, sachant mon aversion pour votre état et pour votre fortune, ne dira-t-on point sans quelque éloge : « Elle était riche et de qualité, et pourtant il l'aima jusqu'au tombeau. »**

Lorsqu'au lendemain du succès du *Devin du village*, il refuse d'être présenté à Louis XV, il est étrange de remarquer que les raisons qu'il met en avant dans le huitième livre des *Confessions* sont d'abord la terreur à l'idée d'être saisi au mauvais moment de ce fréquent besoin de sortir auquel l'asservissait sa maladie, ensuite la crainte de ne savoir comment exprimer ses remerciements lorsque le roi lui offrirait une pension. Ce n'est qu'à la réflexion qu'il reconnaît que le refus de la pension lui conférait aussi le droit de continuer librement à parler d'indépendance et de désintéressement.

Quant au retour vers l'art de vivre genevois, il s'explique

sans doute par un effort sincère et courageux pour assujettir sa vie aux principes de ses deux *Discours*. Mais il est dû aussi à sa rancune pour la France dont il a trop ressenti l'irrésistible séduction et dont il lui faut pourtant condamner la civilisation et les institutions. Tel un jeune garçon bien rangé répudiant l'attraction qu'exerce sur lui une femme dont il désapprouve les mœurs, Rousseau, reconnaissant son impuissance à être français, en est réduit à médire de la France, afin de mettre sur le compte d'une préférence morale réfléchie ce qui est l'acceptation d'une simple impossibilité. C'est ce véritable dépit amoureux qui lui dicte, par exemple, la lettre de 1755 où il s'efforce de dissuader son ami, le pasteur Jacob Vernes, de lancer à Genève une revue littéraire à la française : *Croyez-moi, Monsieur, ce n'est point cette espèce d'ouvrage qui nous convient. Des ouvrages graves et profonds peuvent nous honorer ; tout le colifichet de cette petite philosophie à la mode nous va fort mal. Les grands objets, tels que la vertu et la liberté, étendent et fortifient l'esprit ; les petits, tels que la poésie et les beaux-arts, lui donnent plus de délicatesse que de subtilité. Il faut un télescope pour les uns, un microscope pour les autres ; et les hommes accoutumés à mesurer le ciel ne sauraient disséquer des mouches ; voilà pourquoi Genève est le pays de la sagesse et de la raison, et Paris le siège du goût. Laissons-en donc les raffinements à ces myopes de la littérature, qui passent leur vie à regarder des cirons au bout de leur nez ; sachons être plus fiers du goût qui nous manque, qu'eux de celui qu'ils ont ; et, tandis qu'ils feront des journaux et des brochures pour les ruelles, tâchons de faire des livres utiles et dignes de l'immortalité.*

Il en va de l'helvétisme comme de la pauvreté et de la balourdise : puisqu'on ne peut pas y échapper, mieux vaut le parer des mérites qu'il aurait s'il était librement choisi. D'un certain point de vue, toute *la Nouvelle Héloïse*, qu'il va écrire dans sa retraite de Montmorency, sera un roman antifrançais, dirigé contre les mœurs françaises, contre les jardins français, contre la galanterie, contre la politesse, contre l'esprit français, écrit pour plaire à un public français. Et Rousseau de s'étonner au début du onzième livre des *Confessions* : *Il est singulier que ce livre ait mieux réussi en*



*France que dans le reste de l'Europe, quoique les Français, hommes et femmes, n'y soient pas fort bien traités.*

Et pourtant les six années qu'il va passer dans ses retraites montmorenciennes sont clairement fidèles au mouvement de la grande réforme. Ce sont, en fait, les années au cours desquelles cette réforme produit ses fruits les plus précieux : les grands ouvrages érigeant en système les principes des premiers *Discours*. Autant Rousseau a peu écrit entre 1750 et 1756, pendant les années parisiennes de consécration, autant il va se rattraper entre 1756 et 1762, pendant ces années montmorenciennes, les seules vraiment fécondes de sa vie.

A la faveur des premiers débats soulevés autour de ses *Discours* et de sa personne par le non-conformisme des idées qu'il a lancées, Rousseau prend conscience du rôle exemplaire qu'il joue dans ce siècle et dans ce pays de fanfreluches et de guirlandes. C'est le retentissement inattendu de ses premiers écrits qui l'encourage à reprendre la plume pour accroître la portée de ce rayonnement et pour répandre plus largement les vérités qu'il a su retrouver.

Il serait inexact, en effet, sur la foi de quelques pages isolées des *Confessions*, d'imaginer ces six années de Montmorency comme une éternelle idylle champêtre ou sylvestre, comme un loisir bucolique seulement interrompu par les caprices d'une muse impérieuse et bienveillante. Ce sont, tout au contraire, des années d'épreuve, sinon pour l'esprit, du moins pour le cœur, puisque c'est le temps des grandes crises de l'amitié et de l'amour. C'est d'abord, en 1756, la dispute avec Voltaire à propos du *Poème sur le désastre de Lisbonne*, auquel Rousseau répond par la *Lettre sur la Providence*. Puis c'est la brouille passagère avec Diderot, à propos d'une phrase malencontreuse que celui-ci glisse en 1757 dans son *Fils naturel*. Enfin éclate la crise violente et compliquée où son amour pour Mme d'Houdetot est le prétexte d'une longue dispute puis d'une rupture brutale avec Mme d'Épinay et plus particulièrement avec l'amant de celle-ci, Grimm. Surviennent ensuite les séquelles de cette grande crise : d'abord la dispute avec d'Alembert à propos de l'article « Genève » que celui-ci avait composé pour le septième

volume de l'*Encyclopédie*, paru dans les derniers jours de 1757 ; ensuite la rupture définitive avec Voltaire : *Je vous hais*, lui écrit finalement Rousseau, le 17 juin 1760. En juin 1761, nouvelle attaque aiguë de son mal : il se croit mourant et fait alors faire les premières recherches, vaines, pour retrouver la trace de ses enfants. Le frère Côme (Jean Baseilhac) parvient enfin à le sonder et à le soulager.

Entre-temps, comme par anticipation de la vie de proscrit qui sera bientôt la sienne, il a dû à plusieurs reprises déménager, empaqueter à la hâte ses quelques livres et papiers, charger ses ballots de hardes sur quelque charrette à bras brimbalant sur les routes défoncées par la pluie et la neige. Après la brouille avec Mme d'Épinay, chassé de l'Ermitage, il loue la demeure délabrée de Mont-Louis à Montmorency. Puis, pendant qu'on y fait les réparations les plus urgentes, il accepte quelque temps l'hospitalité pleine d'égards et de tact que lui offre le maréchal de Luxembourg au Petit-Château de Montmorency. Il a réintégré enfin la maison de Mont-Louis lorsqu'en 1762, le danger d'une arrestation imminente l'oblige à quitter précipitamment le royaume de France.

Et pourtant, malgré tous ces contretemps, bouleversements et déménagements, c'est au cours de ces années capitales que l'ermite de Montmorency écrit coup sur coup la *Lettre à Voltaire sur la Providence* (1756), les *Lettres morales à Sophie* (1757-58), la *Lettre à d'Alembert sur les spectacles* (1758), la *Nouvelle Héloïse* (1756-60), l'*Émile* (1759-61), le *Contrat social* (1760-61), les quatre *Lettres autobiographiques à Malesherbes* (1762), pour ne rien dire d'ouvrages de moindre substance. Un bonheur aussi soutenu dans la composition littéraire est exceptionnel pour Rousseau : rien ne montre avec plus d'évidence que, malgré les agitations et les souffrances du cœur, l'homme est en paix avec sa conscience.

L'événement qui met fin à cette période, au cours de laquelle Rousseau a autant prêché par la plume que par l'exemple, est facile à dater : c'est le décret de prise de corps lancé le 9 juin 1762 contre l'auteur de l'*Émile*. Brouillé coup sur coup avec tant d'amis influents et tant de protecteurs





prestigieux, l'étranger qu'il est se trouve nu et sans défense lorsque, saisissant pour prétexte l'audace des idées religieuses exprimées dans l'*Émile*, les autorités françaises font brûler le livre après avoir lancé contre son auteur un mandat d'arrestation.

### Les années d'expiation

Une voiture l'emporte à bride abattue vers la frontière. Où se réfugier ? Genève lui est fermée par décision du Petit Conseil condamnant les maximes politiques, morales et religieuses de l'*Émile* et du *Contrat*, et décrétant l'auteur de prise de corps. C'est à Yverdon qu'il échoue, auprès du vieil ami Daniel Roguin, et de sa fille Mme Boy de La Tour. Mais les autorités bernoises dont dépend Yverdon le contraignent, après quelques jours, à déguerpir précipitamment. Il s'arrête à Môtiers, petite principauté neuchâteloise dépendant du roi de Prusse. Pendant trois ans, il y connaîtra le repos du corps, grâce à la protection de Frédéric II et surtout du gouverneur, Milord Maréchal, George Keith, lord-maréchal héréditaire d'Écosse. Il va s'y remettre à écrire, mais des ouvrages si différents de ceux de Montmorency par leur inspiration et par leur nature qu'il pourra affirmer et répéter qu'après son départ de France, il a définitivement posé la plume.

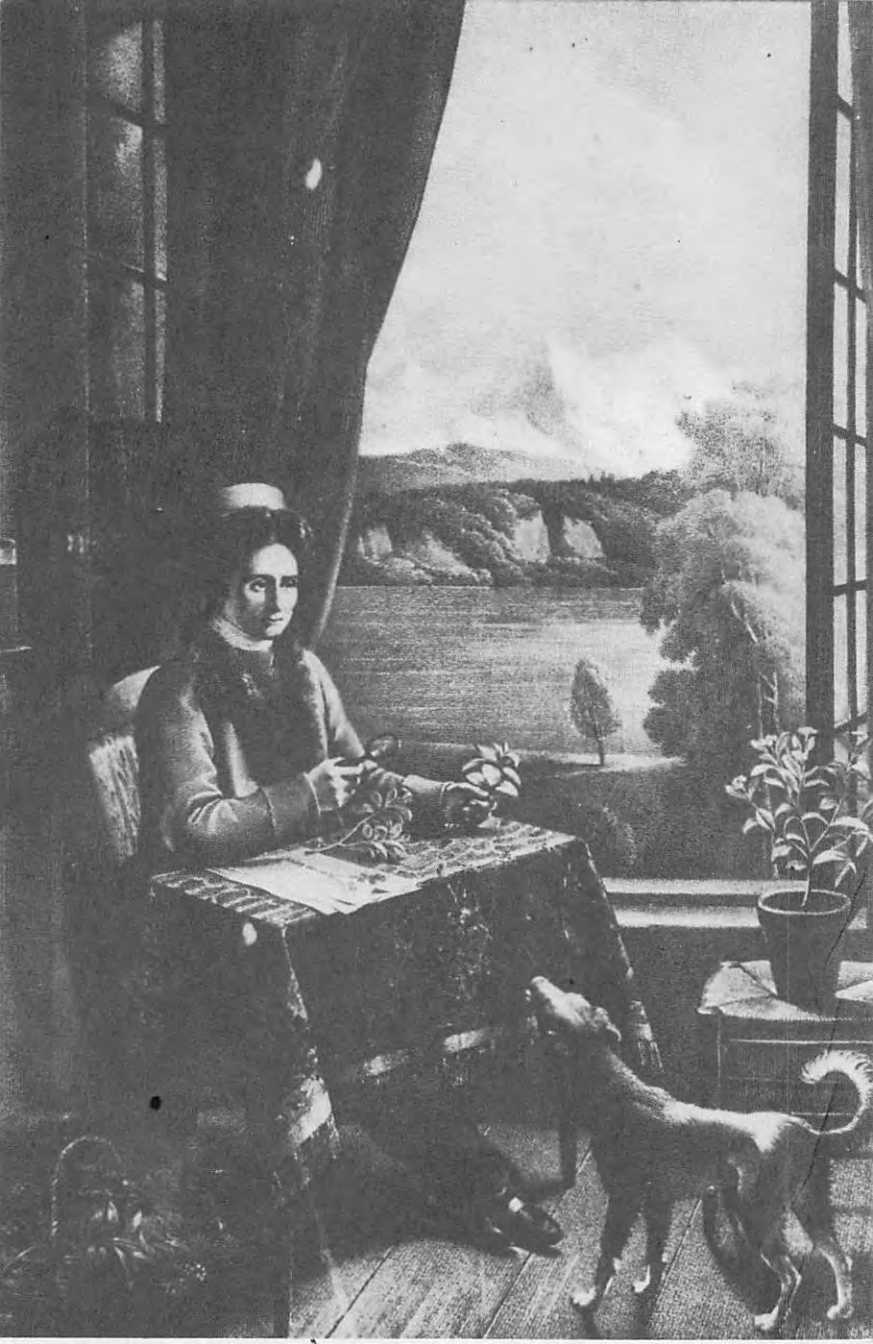
Si, pendant les seize années qui vont s'écouler entre la crise de 1762 et sa mort, Rousseau écrit en effet si peu, ce n'est pas parce que le repos et le confort de Montmorency lui manquent. Quand il a quelque chose à dire, il est capable d'écrire dans n'importe quelles conditions : en trois semaines il compose toute sa *Lettre à d'Alembert* dans le donjon glacial de Mont-Louis ; en trois jours il écrit les premiers chants du *Lévite d'Éphraïm* dans la voiture qui le conduit de Montmorency à Yverdon. Si désormais Rousseau a perdu certain goût d'écrire, c'est que les persécutions officielles dont il est la victime lui ont montré la futilité des grands ouvrages doctrinaux auxquels il vient de consacrer six ans de sa vie. Devant l'échec des systèmes qu'il a voulu échafauder, il

abandonne la partie. Il ne cessera plus désormais de répéter qu'il n'est pas un écrivain ; il se livrera de plus en plus totalement aux délices de l'évasion que lui offrent la musique et l'herborisation.

C'est alors qu'il compose ses livres les plus célèbres, les *Confessions* et les *Rêveries*. Ce mystère n'en est un qu'en apparence. Atterré par les persécutions dont il est l'objet, alarmé par l'image mensongère qu'on répand de lui, Rousseau n'usera plus guère de la plume que pour rétablir la vérité. Une défense personnelle aussi urgente et aussi longuement élaborée n'est plus de la littérature, si l'on donne ce nom à *la Nouvelle Héloïse*, à *l'Émile* ou au *Contrat*. A Môtiers, au milieu de l'été de 1762, s'il se remet à écrire, c'est parce qu'il vient d'apprendre la condamnation prononcée contre *l'Émile* par l'archevêque de Paris, Christophe de Beaumont. D'où la passion pour la vérité dont vibre sa *Lettre à Christophe de Beaumont*. Ce n'est là qu'un début : ulcéré par l'hostilité militante des autorités genevoises, il renonce à sa citoyenneté par une lettre du 12 mai 1763, adressée au premier syndic de Genève, et lance en 1764 les *Lettres écrites de la montagne*, éloquente riposte aux *Lettres écrites de la campagne*, publiées en 1763 par le procureur général Tronchin pour défendre les autorités genevoises. En janvier 1765, les *Lettres de la montagne* sont brûlées à La Haye ; même cérémonie à Paris quelques semaines plus tard. Rousseau commence alors à travailler à une défense personnelle de plus grande envergure. Son éditeur d'Amsterdam, Marc-Michel Rey, l'encourageait depuis deux ans à écrire ses mémoires. Dans une lettre du 4 juillet 1765 à du Peyrou, son ami de Neuchâtel, il mentionne pour la première fois sous le nom de *Confessions* l'ouvrage auquel il a commencé à travailler, développement de ses quatre lettres de 1762 à Malesherbes.

Mais il s'est déjà trop vigoureusement défendu, il a déjà contre-attaqué avec trop de mordant pour qu'on le laisse fourbir ses armes en paix. Le rythme des persécutions va soudain s'accélérer. Le dimanche 1<sup>er</sup> septembre 1765, Montmollin, pasteur de Môtiers, prononce un sermon hostile à Rousseau. La population de la ville est ameutée. Pendant





la nuit du 6 au 7, on casse ses fenêtres à coup de pierres : c'est la célèbre « lapidation ». Dès le lendemain, Rousseau décampe sans plus attendre, passe par Neuchâtel et se réfugie, quelques jours plus tard, dans l'île Saint-Pierre, sur le lac de Biemme. Il y connaît quelques semaines inoubliables de bonheur puis, le 10 octobre, le Petit Conseil de Berne ordonne à son tour qu'il soit expulsé de son île. Il obéit, pense un moment se diriger vers Berlin, passe à Bâle, s'arrête quelques semaines à Strasbourg puis, le 4 décembre, accepte d'aller en Angleterre sur l'invitation de David Hume. Il traverse brièvement et secrètement Paris, où il rencontre Hume avec qui il se met en route dans les premiers jours de 1766. Une nouvelle et atroce déception l'attend. Comme Grimm vingt ans plus tôt, Hume est pour Rousseau un ami au sens le plus noble et le plus sacré du mot. Rousseau n'est pas un homme à demi-mesures : il conçoit et vit l'amitié selon l'idéal qu'en eurent les grands écrivains de l'Antiquité qu'il a aimés, Plutarque ou Sénèque. Il va se confier et se donner à Hume sans réserve. Il n'en ressentira que plus cruellement la blessure, quand il commencera à soupçonner Hume de fausseté, et quand il le verra enfin passer au rang de ses ennemis avérés. Après la cinquantaine, on se fait moins d'amis et on tient plus à ceux qu'on s'est faits. La déception qu'il devait connaître dans cette grande amitié de l'âge mûr, Rousseau ne pourra ni l'oublier, ni la pardonner.

Dès la première étape du voyage, de curieux incidents jettent dans l'esprit déjà ébranlé du proscrit quelques doutes sur la sincérité du « bon David ». Mais il est trop tard : six jours après, les voyageurs débarquent à Douvres. Un mois plus tard, Thérèse les rejoint à Londres, escortée par James Boswell, qui a profité du voyage pour tromper avec elle le vieil amant, malade et absent : dix fois en treize jours, notera le jeune Écossais dans ses tablettes. Rousseau a hâte de quitter Londres. Après y avoir été mis en vedette et y avoir posé pour divers portraits, dont le magnifique tableau d'Allan Ramsay, il ne tarde pas à partir pour le Derbyshire où Richard Davenport a mis à sa disposition sa grande demeure de Wootton. Il y passera un peu plus de treize mois. C'est alors qu'il se

livre sans réserve aux consolations de l'herborisation, pratiquée en compagnie de sa très aristocratique voisine, la duchesse de Portland. C'est alors, surtout, qu'il achève la première partie des *Confessions*. Entre-temps, la rupture avec Hume est consommée et rendue publique. Celui-ci fait paraître à la fin de 1766 l'*Exposé succinct de la contestation qui s'est élevée entre M. Hume et M. Rousseau, avec pièces justificatives*.

Incapable de supporter davantage un pays qu'il sent grouiller d'ennemis invisibles et dont il ne comprend même pas la langue, le 1<sup>er</sup> mai 1767, sur un coup de tête, Rousseau quitte Wootton, erre quelques jours dans le Lincolnshire, puis s'embarque à Douvres, passe à Calais, Abbeville, Amiens, pour arriver, début juin, chez le marquis de Mirabeau, à Meudon. Il y reste une quinzaine de jours et se rend à l'invitation du prince de Conti à Trye-le-Château, près de Gisors. De la noblesse presque régulièrement croissante de ses protecteurs, on est libre de conclure que, malgré ses convictions doctrinales, l'auteur du *Discours sur l'inégalité* ne perdit jamais toute sensibilité aux prestiges de la fortune et de l'aristocratie. Il y a loin de la petite baronne de province qui l'accueillit à Annecy, au prince du sang qui lui offre l'hospitalité de Trye. Les Dupin et les d'Épinay, le maréchal de Luxembourg et le marquis de Mirabeau font la transition.

Après une année passée incognito dans le château du prince de Conti, Rousseau, devenu de plus en plus soupçonneux, quitte Trye aussi brusquement qu'il avait quitté Wootton. Après deux mois passés à errer de Paris à Lyon et de Lyon à la Grande Chartreuse où il herborise quelque temps, le 13 août, il s'arrête à Bourgoin dans le Dauphiné. Devant témoins, il y déclare épouser Thérèse, au cours d'une bizarre cérémonie dont il est le seul célébrant. Il rêve un moment de nouveaux voyages. Finalement il s'installe à quelques kilomètres de Bourgoin, dans le village de Monquin où il passe une quinzaine de mois, interrompus par quelques brefs et rares déplacements, dont un long voyage d'herborisation au mont Pilat. C'est à Monquin qu'il reprend son interminable plaidoyer : en novembre 1769, il se met à travailler à la

na cher loindu vi vage / suite en vain contre le  
 Quand il voit reculer son / de. La nuit pro  
 son de / Le vent s'augmente  
 tez. Il perd ses pair  
 Ainsi mon cœur qu'avec tourmentes / Par son pou  
 voir est enporté.  
 par son pouvoir

Copie de musique de la main de Rousseau

seconde partie des *Confessions* et, le 26 février 1770, il écrit sa *Lettre à M. de Saint-Germain*.

Puis, en avril, il quitte Monquin pour de bon. Il a repris son vrai nom, quoiqu'il soit toujours sous le coup du décret de prise de corps de 1762. Il repasse à Lyon où il voit représenter deux de ses ouvrages lyriques : *Pygmalion* et *le Devin du village*. Puis, malgré la menace d'une arrestation toujours possible, malgré ses déclarations éloquentes de 1756, il retourne à Paris qu'il ne quittera pour ainsi dire plus. Il descend d'abord à l'Hôtel du Saint-Esprit, puis s'installe avec ses meubles dans un logement de la rue Plâtrière, au quatrième étage, aujourd'hui le 52 rue Jean-Jacques Rousseau. C'est la fin de cette épuisante course de huit ans à travers l'Europe. Ayant dépouillé son costume arménien de Juif errant, il n'est plus désormais qu'un petit bourgeois casanier de Paris.

Il a jeté l'ancre et se remet à copier de la musique tout en reprenant obstinément son interminable entreprise de justi-

fiction. Lorsqu'il a fini la deuxième partie des *Confessions*, il en donne lecture, d'abord chez le marquis de Pezay, puis chez la comtesse d'Egmont. A la demande de la police, il doit arrêter ces lectures semi publiques. Il se met alors à composer ses *Lettres sur la botanique*. Au cours de l'année 1772, insatisfait des *Confessions* qui, à la réflexion, ne lui paraissent donner qu'une image incomplète de l'homme, alors que divers graveurs mettent en vente des portraits de lui qu'il répudie violemment, il se met à composer laborieusement les *Dialogues* (*Rousseau juge de Jean-Jacques*), auxquels il travaillera pendant quatre ans, à raison, dit-il, d'un quart d'heure par jour. Les mois et les années passent : il copie de la musique, confectionne des herbiers, compose quelques petites pièces musicales. Au début de 1776, il a fini le long labeur des *Dialogues*. C'est là, pense-t-il, la seule image fidèle, la seule explication vraie et complète de son caractère et de ses ouvrages, la résolution de toutes ses contradictions et de tous ses paradoxes, bref une présentation si complète qu'il peut enfin sans hésiter se réconcilier avec lui-même, avec ce qu'il a été et ce qu'il est. Il tente, le 24 avril, de déposer le manuscrit sur le grand autel de Notre-Dame de Paris. Les grilles du chœur sont fermées. Il y voit un signe d'hostilité qui le désespère. Il compose un tract quelque peu délirant, *A tout Français aimant encore la justice et la vérité*, qu'il recopie à de multiples exemplaires, distribue dans les rues de Paris et envoie par la poste à ses correspondants. Puis, toujours obsédé par le besoin de se justifier, tant aux yeux des autres qu'aux siens propres, il compose l'*Histoire du précédent écrit*, commentaire désolé des *Dialogues*.

Enfin résigné, il tire un trait au bas de cette vie pleine de retours qu'il vient de revivre par le souvenir. Il l'absout, comme il désire que l'absolve la postérité à laquelle il vient de la raconter. Mais l'habitude est prise, il ne peut plus se défaire de son goût des réminiscences. Vers la fin de 1776, il compose dans une sérénité relative les deux premières *Promenades des Réveries*. Les huit autres suivront au cours des quelques mois qui lui restent à vivre.

Au printemps de 1778, il quitte une dernière fois Paris



## P A R L U I - M Ê M E

pour se rendre à l'invitation du marquis René de Girardin, - son dernier marquis, - chez qui il s'installe à Ermenonville en compagnie de Thérèse. Le 26 juin, c'est son soixante-sixième anniversaire. Le 2 juillet, à 11 heures du matin, il meurt. Le lendemain soir, vers 6 heures, Houdon lève le masque mortuaire, dernière image de l'homme. Le 4 juillet, à 11 heures du soir, le corps est inhumé dans l'île des Peupliers.



*L'île des Peupliers*



casum stare non potest

## LES SOURCES INTÉRIEURES DE LA TRAGÉDIE



LA VIE DE ROUSSEAU, telle que les pages qui précèdent ont essayé d'en retrouver le dessin, offre l'image d'un être qui a beaucoup erré, qui est souvent revenu sur ses pas, qui s'est plus d'une fois retourné contre lui-même, brûlant ce qu'il avait adoré et adorant ce qu'il avait brûlé. Ces retournements constituent l'un des ponts aux ânes de la critique rousseauiste. Dès son époque, les adversaires de Rousseau s'étaient fait un jeu de les monter en épingle. Une suite ininterrompue de commentateurs, dignes héritiers de Grimm et de Voltaire, n'a cessé, depuis, de se livrer à ce passe-temps facile et cruel. Rousseau lui-même, avec son courage tranquille, leur a montré le chemin en décelant en lui la marque d'une contradiction organique dont les conséquences ont été innombrables. Parlant de lui-même à la troisième personne, il consacre par exemple à cette analyse toute une partie du *Deuxième Dialogue* :

*L'espèce de sensibilité que j'ai trouvée en lui peut rendre peu sages et très malheureux ceux qu'elle gouverne, mais elle n'en*

*fait ni des cerveaux brûlés ni des monstres : elle en fait seulement des hommes inconséquents et souvent en contradiction avec eux-mêmes, quand, unissant comme celui-ci un cœur vif et un esprit lent, ils commencent par ne suivre que leurs penchants et finissent par vouloir rétrograder, mais trop tard, quand leur raison plus tardive les avertit enfin qu'ils s'égarent.*

*Cette opposition entre les premiers éléments de sa constitution se fait sentir dans la plupart des qualités qui en dérivent et dans toute sa conduite. Il y a peu de suite dans ses actions, parce que, ses mouvements naturels et ses projets réfléchis ne le menant jamais sur la même ligne, les premiers le détournent à chaque instant de la route qu'il s'est tracée, et qu'en agissant beaucoup il n'avance point.*

Malgré sa justesse, cette analyse est trompeuse. Elle laisse déjà prévoir une dialectique qui permet de dépasser le plan accidentel des contradictions, en faisant intervenir la notion d'un caractère essentiel, divisé mais unique. Elle confirme le lieu commun très vrai qui voit en Rousseau le prototype de l'*héautontimoroumenos* romantique et moderne. Mais elle est trop exclusivement intellectuelle et rationaliste pour permettre de comprendre pourquoi Rousseau a été tourmenté par ses contradictions internes, longtemps même avant de se les entendre reprocher par ses ennemis. Or c'est là l'essentiel. Il ne faut pas, en effet, se placer sur le plan de la psychologie descriptive pour comprendre la longue torture que s'infligea Rousseau, mais sur celui de la morale et des valeurs. Alors se révèle à plein l'ironie tragique de sa vie. Cet homme, voué par son caractère à se contredire et à se démentir, était tenu par ses croyances morales de ne point fermer les yeux sur ses démentis et ses contradictions. Là est la clef de la tragédie de Rousseau, l'explication de ses conflits.

### La passion de la justice et de la vérité

Une parole mensongère, une action unique sont toujours graves et, pour la plupart des hommes, l'occasion d'un remords ultérieur. Mais lorsque c'est l'apôtre de la vérité et de la

justice qui se prend lui-même en flagrant délit d'imposture, même si cette imposture n'est pas évitable, ses remords en sont multipliés d'autant. Comme dans tout héros tragique, il y a un peu d'Œdipe dans le cas de Rousseau.

Il suffit de feuilleter son œuvre pour s'apercevoir qu'il a constamment voulu se mettre au service de la vérité. C'est là son rôle, affirme-t-il, même si celui du public est souvent de se boucher les yeux et de le bafouer : *Ma fonction est de dire la vérité, mais non pas de la faire croire.* C'est pour avoir été le porte-parole de la vérité qu'il a souffert, et il pourra écrire au brave Saint-Germain : *Non, je ne trouve rien de si grand, rien de si beau, que de souffrir pour la vérité. J'envie la gloire des martyrs.* Dès lors, quelle intolérable destinée est celle du martyr de la vérité, qui a pris pour fière et splendide devise : *Vitam impendere vero*, et qui est convaincu d'imposture, comme le premier sophiste venu. Tourment remontant à la même cause que le souvenir du mensonge dont il a pour jamais chargé sa conscience, en accusant une servante innocente du vol qu'il avait commis lui-même ! Plus de trente ans après avoir calomnié la pauvre Marion, Rousseau entreprend la rédaction des *Confessions* largement, dit-il, pour essayer d'expier cette faute : *Je puis dire que le désir de m'en délivrer en quelque sorte a beaucoup contribué à la résolution que j'ai prise d'écrire mes confessions.*

Toute sa vie, Rousseau sera comme hanté par cette question de la vérité. Toute sa vie, il cherchera à trouver des excuses valables à ses mensonges, même les plus légers. La quatrième *Promenade des Rêveries*, écrite un an environ avant sa mort, tourne autour de la distinction entre le mensonge criminel et le mensonge permis. Le mensonge n'est condamnable, conclut-il, que lorsqu'il prive du bénéfice de la vérité un homme qui en a besoin et qui y a droit ; ce qui revient, comme il le remarque judicieusement, à assimiler justice et vérité : *La vérité due est celle qui intéresse la justice et c'est profaner ce nom sacré de vérité que de l'appliquer aux choses vaines dont l'existence est indifférente à tous, et dont la connaissance est inutile à tout. (...) Justice et vérité sont dans son esprit (celui de l'homme vrai) deux mots synonymes qu'il prend*

*l'un pour l'autre indifféremment. (...) Il suit de toutes ces réflexions que la profession de vérité que je me suis faite a plus son fondement sur des sentiments de droiture et d'équité que sur la réalité des choses, et que j'ai plus suivi dans la pratique les directions morales de ma conscience que les notions abstraites du vrai et du faux.*

Quant aux *Dialogues* qu'il a lentement et péniblement rédigés au cours des années précédentes, eux aussi sont placés sous l'invocation de ces deux valeurs confondues. La lecture n'en est pas facile, elle exige quelque effort et *une attention suivie pour l'intérêt de la justice et de la vérité*. Lorsqu'il songe à déposer son manuscrit à Notre-Dame, il rédige une suscription plaçant le dépôt entre les mains du *Protecteur des opprimés, Dieu de justice et de vérité*. Le signe de la justice, comme celui de la vérité, c'est le témoignage de la conscience : tout mensonge, toute injustice est donc un viol de la conscience et, par conséquent, un crime capital ou un péché mortel. Dans la cinquième de ses *Lettres morales à Sophie*, Rousseau décrète en des termes qu'il remettra mot pour mot dans la bouche du vicaire savoyard : *Il est donc au fond de toutes les âmes un principe inné de justice, sur lequel, malgré nos propres maximes, nous jugeons nos actions et celles d'autrui comme bonnes ou mauvaises, et c'est à ce principe que je donne le nom de conscience.*

Plusieurs aventures de son enfance lui ont fait éprouver le sentiment de révolte et de rage impuissante que lui causera toujours le spectacle de l'injustice. Il n'a que onze ans lorsqu'il est accusé à tort d'avoir cassé le peigne de Mlle Lambercier et injustement châtié pour son obstination à nier sa faute. La page où il raconte l'incident trente et quelques années plus tard est encore toute frémissante d'indignation : *Je sens en écrivant ceci que mon pouls s'élève encore ; ces moments me seront toujours présents quand je vivrais cent mille ans. Ce premier sentiment de la violence et de l'injustice est resté si profondément gravé dans mon âme, que toutes les idées qui s'y rapportent me rendent ma première émotion, et ce sentiment, relatif à moi dans son origine, a pris une telle consistance en lui-même, et s'est tellement détaché de tout intérêt personnel, que mon cœur s'enflamme au spectacle ou au récit de toute action injuste, quel qu'en*



*soit l'objet et en quelque lieu qu'elle se commette, comme si l'effet en retombait sur moi. Vilipendé, calomnié, injustement condamné, il pouvait encore, un an environ avant de mourir, réagir comme l'enfant qu'il avait été et qui, battu pour un peigne qu'il n'avait pas cassé, témoignait de son caractère romain et de sa connaissance de Plutarque, en invectivant à haute voix son bourreau : Carnifex ! carnifex ! carnifex ! Le rêveur sexagénaire de la sixième Promenade demeure fidèle ici au petit Genevois de onze ans : Il faudrait que mon être moral fût anéanti pour que la justice me devint indifférente. Le spectacle de l'injustice et de la méchanceté me fait encore bouillir le sang de colère.*

### Les trois forfaits de Jean-Jacques Rousseau

Lorsqu'on a bien compris que, pour Rousseau, la vérité-justice est la valeur morale suprême, on cesse de s'étonner de le voir rongé de remords pour l'affaire du ruban volé, alors que la remise de ses enfants à l'hospice des Enfants trouvés ne tourmente guère sa conscience. A la lumière des croyances morales de Rousseau, le mensonge de Turin est le crime total. En accusant Marion d'un vol commis par lui seul, le jeune calomniateur attentait simultanément à la justice et à la vérité. Chaque fois qu'il en parle par la suite, on sent que ce qui le trouble encore plus que le souvenir d'avoir menti, c'est l'ignorance dans laquelle il est des conséquences lointaines que put avoir ce mensonge pour la jeune fille ainsi calomniée. *Qui sait, à son âge, où le découragement de l'innocence avilie a pu la porter ? (...) Ce mensonge, qui fut un grand crime en lui-même, en dut être un plus grand encore par ses effets que j'ai toujours ignorés, mais que le remords m'a fait supposer aussi cruels qu'il était possible.*

A côté de ce forfait, l'abandon de ses enfants n'est pas même un crime, puisque Rousseau ne violait, par ce geste, ni la vérité ni la justice. Bien au contraire : il soutiendra toujours que, dans les circonstances où il était, il était juste d'agir comme il le fit. Qu'il ait, par la suite, souffert lui-même de cet





*Pour l'encouragement de l'allaitement maternel*

abandon, ce n'est pas douteux. Mais ses enfants, eux, n'en souffrirent pas ou, en tout cas, ils n'en souffrirent pas autant que s'il les avait élevés lui-même. C'est du moins ce qu'il ne se lassera pas d'affirmer, comme dans cette lettre à Mme de Francueil : *Je suis privé du plaisir de les voir et je n'ai jamais*

*savouré la douceur des embrassements paternels. Hélas! Je vous l'ai déjà dit, je ne vois là que de quoi me plaindre, et je les délivre de la misère à mes dépens.* Cette lettre est de 1751, mais Rousseau ne changera jamais sur ce point. Chaque fois qu'il parlera de ses enfants, et jusque dans la neuvième *Promenade*, ce sera un regret qu'il exprimera, mais non point un remords. Devant ces témoignages, d'aucuns se voilent la face et crient au monstre. Pourquoi ne crient-ils pas au saint devant la contrition de l'accusateur de Marion ?

Un dernier exemple confirme les deux premiers : c'est le troisième forfait dont s'accuse Rousseau. Beaucoup moins célèbre que l'abandon des enfants, il est à ses yeux beaucoup plus grave, aussi grave sans doute, sinon plus, que l'ignominie du ruban volé. C'est au mois de juin 1754 qu'il se rendit responsable de cette mauvaise action, un péché d'omission cette fois-ci.

En route pour Genève avec Thérèse, Rousseau fait visite à Chambéry à la vieillissante Mme de Warens. Il la trouve usée, déchuë, méconnaissable. Quelques semaines plus tard, de Genève où il séjourne, il va lui faire une seconde visite, à Grange-Canal dans le Chablais, où elle est de passage. Il lui donne de l'argent pour poursuivre son voyage, comme il l'avait déjà fait à Chambéry. Il l'invite même à se joindre à Thérèse et à lui, mais elle ne peut se résoudre à quitter la Savoie. Ils se séparent donc pour ne plus se revoir. Dans ce petit drame où bien des lecteurs ne verront que la générosité de l'ancien protégé pour sa bienfaitrice d'autrefois, Rousseau décèle impitoyablement un crime. Selon lui, le devoir lui commandait sans équivoque de ne pas quitter la vieille femme qu'il avait appelée *Maman*, de tout abandonner pour elle et de la récompenser ainsi de sa générosité d'autrefois : *Ah! c'était alors le moment d'acquitter ma dette! Il fallait tout quitter pour la suivre, m'attacher à elle jusqu'à sa dernière heure, et partager son sort quel qu'il fût. Je n'en fis rien; distrait par un autre attachement, je sentis relâcher le mien pour elle, faute d'espoir de pouvoir le lui rendre utile. Je gémis sur elle, et ne la suivis pas. De tous les remords que j'ai sentis en ma vie, voilà le plus vif et le plus permanent. Je méritai*

*par là les châtimens terribles qui depuis lors n'ont cessé de m'accabler : puissent-ils avoir expié mon ingratitude.*

Le raisonnement de Rousseau est ici curieusement semblable à celui qu'il met sur pied après avoir rapporté l'histoire du ruban volé. Son ingratitude envers Mme de Warens est comme la cause des ingrattitudes dont il doit lui-même être victime plus tard, de la part de Grimm en particulier, de même que les calomnies de Hume et de ses ennemis sont, selon lui, le châtimement qu'il s'est attiré pour avoir, à l'âge de seize ans, calomnié Marion : *Si c'est un crime qui puisse être expié, comme j'ose le croire, il doit l'être par tant de malheurs dont la fin de ma vie est accablée, par quarante ans de droiture et d'honneur dans des occasions difficiles, et la pauvre Marion trouve tant de vengeurs en ce monde, que, quelque grande qu'ait été mon offense envers elle, je crains peu d'en emporter la coulpe avec moi.*

Calomnie contre la vérité et Marion, ingratitude contre la justice et *Maman* : rien ne montre mieux quel prix Rousseau attachait à ces valeurs que la rigueur avec laquelle il se condamne pour avoir autrefois péché contre elles.

### Le poids de l'œuvre

Ces trois mauvaises actions, si Rousseau ne les avait pas publiquement confessées, personne sans doute n'en aurait jamais connu l'existence. Mais il y avait dans son passé d'autres erreurs plus irrémédiablement vouées à la publicité : les démentis que ses livres s'infligeaient parfois les uns aux autres, et les contradictions qui opposaient la conduite de l'écrivain aux principes qu'il professait. La source de ses erreurs n'est nulle part mieux en évidence que dans le *Discours sur les sciences et les arts*, premier ouvrage qui attira sur Rousseau la curiosité et l'attention du public. L'idée centrale du *Discours*, c'est que le progrès ou, du moins, ce que le siècle aveugle des lumières appelle paradoxalement le progrès est en réalité une dégradation par rapport à l'état originel et naturel de l'homme, due à l'action des sociétés

humaines. Ce paradoxe inattendu, Rousseau s'emploie à le démontrer à la fois par des observations historiques sur la décadence des grandes civilisations (Égypte, Grèce, Rome, Byzance, Chine, Perse, France) et par une série de réflexions philosophiques et morales sur les conséquences néfastes des progrès matériels, telles qu'on peut les remarquer par exemple dans les effets corrupteurs du luxe.

Aucune idée ne pouvait être plus opposée aux grands courants intellectuels de l'époque. Le *Discours sur les sciences et les arts* parut quelques mois seulement avant le premier tome de l'*Encyclopédie*, ouvrage représentatif d'un âge qui croyait passionnément que le bonheur de l'espèce humaine naîtrait du développement des connaissances et des techniques qu'il cataloguait : *Dictionnaire raisonné des arts, des sciences et des métiers*. Le rapprochement des deux titres est éloquent. La thèse de Rousseau était si contraire aux croyances du siècle de Fontenelle, de d'Alembert et de Condorcet, qu'il sentit le besoin de la reformuler et de la développer sans cesse, tantôt sous une face, tantôt sous l'autre, à travers toute l'œuvre didactique contenue en puissance dans l'illumination de Vincennes. Le *Discours sur l'inégalité*, qui attribue à l'instauration des sociétés humaines la corruption de la bonté originelle de l'homme, part d'une reconstitution hypothétique et idyllique de l'homme dans l'état de nature, pour aboutir à une critique systématique et impitoyable des institutions corruptrices. Il accuse en particulier la propriété et les techniques industrielles et agricoles d'avoir introduit l'inégalité et d'être donc la source de tous les malheurs de l'espèce humaine. La même idée servira d'ouverture à l'*Émile* : *Tout est bien, sortant des mains de l'Auteur des choses ; tout dégénère entre les mains de l'homme*. Le *Contrat social* n'aura pas un point de départ différent : *L'homme est né libre, et partout il est dans les fers*. Et la *Nouvelle Héloïse* est construite sur l'opposition systématique entre la vie naturelle de la campagne et la vie corrompue des grandes villes.

Or, cette notion commune à tous ses grands ouvrages doctrinaux, Rousseau eut le malheur de l'exprimer pour la première fois dans le *Discours sur les sciences et les arts*, sous

# DISCOURS

*SUR L'ORIGINE ET LES FONDEMENTS  
DE L'INEGALITE' PARMY LES HOMMES.*

Par **JEAN JAQUES ROUSSEAU**  
*CITOTEN DE GENÈVE.*

*Non in depravatis, sed in his quæ bene secundum  
naturam se habent, considerandum est quid sit na-  
turale. ARISTOT. Politic. L. 2.*



*A M S T E R D A M,*

Chez **MARC MICHEL REY.**

*M D C C L V.*



sa forme la plus faible et peut-être la plus fausse. Attribuant dans cet ouvrage la corruption morale de l'homme civilisé aux formes extérieures de la civilisation, il s'enfermait dans un cercle vicieux dont il allait passer le reste de sa vie à essayer de sortir. C'est sous le chêne de Vincennes qu'il a scellé tout son destin. S'il avait su alors résister au démon de la simplification, et ne pas conclure immédiatement à un rapport de cause à effet devant le raffinement matériel de la société moderne et la dégradation morale de ses contemporains, il se serait épargné tout un avenir d'angoisse.

Il suffit pour s'en persuader de relire la conclusion du *Discours*. Après avoir dénoncé avec la véhémence que l'on sait les méfaits de la civilisation et du progrès, de l'art, du luxe, de la littérature, après avoir, dans une parenthèse prudente, mis à part les grands maîtres que furent Bacon, Descartes et Newton, Rousseau termine sa péroraison par ce paradoxal morceau d'éloquence :

*Pour nous, hommes vulgaires à qui le ciel n'a point départi de si grands talents et qu'il ne destine pas à tant de gloire, restons dans notre obscurité. Ne courons point après une réputation qui nous échapperait, et qui, dans l'état présent des choses, ne nous rendrait jamais ce qu'elle nous aurait coûté, quand nous aurions tous les titres pour l'obtenir. A quoi bon chercher notre bonheur dans l'opinion d'autrui, si nous pouvons le trouver en nous-mêmes ? Laissons à d'autres le soin d'instruire les peuples de leurs devoirs, et bornons-nous à bien remplir les nôtres ; nous n'avons pas besoin d'en savoir davantage.*

(...) *Sans envier la gloire de ces hommes célèbres qui s'immortalisent dans la République des Lettres, tâchons de mettre entre eux et nous cette distinction glorieuse qu'on remarquait jadis entre deux grands peuples, que l'un savait bien dire, et l'autre bien faire.*

Écrire un long discours enflammé pour exalter la vertu du silence, de l'humilité et de l'obscurité, ce n'est pas prêcher par l'exemple. Concourir à un prix académique quand on est persuadé de la vanité de la gloire littéraire, c'est courir après la réputation de Gribouille ou, pis encore, de Tartuffe. Pour l'apôtre de la justice et de la vérité, il était bien plus grave de recevoir la médaille de Dijon que de dérober le ruban de Turin.

Au cours de la seconde partie du *Discours*, comme par inadvertance, Rousseau reconnaît ingénument ce qui avait été, non pas l'inspiration, mais l'objet de l'ouvrage : *Tout artiste veut être applaudi. Les éloges de ses contemporains sont la partie la plus précieuse de sa récompense.* Il a beau mentionner un peu plus loin le nom de Voltaire, il est trop évident que Rousseau, assoiffé de gloire, n'a pas échappé non plus à la règle. Trois ans plus tard, dans la préface de *Narcisse*, il l'avoue indirectement. Lorsqu'il cherche à s'y justifier d'avoir écrit autrefois des pièces légères et fugitives, on devine qu'il songe aussi à son *Discours*.

Briguer la célébrité des beaux esprits après avoir dénoncé les lettres et les arts, c'était chercher à se faire traiter d'hypocrite. Se conformer, en revanche, aux principes austères et romains du *Discours*, réformer, comme il le fit, sa vie à l'image de sa rhétorique, c'était se condamner à une attitude si forcée et si ostentatoire que l'accusation de comédie et d'imposture ne pouvait guère non plus être évitée. Autrement dit, lorsqu'on croit aux valeurs exprimées dans le *Discours*, on ne doit pas écrire. Dès lors qu'on écrit, dès lors surtout qu'on a des lecteurs et des disciples, on est le prisonnier d'un paradoxe rigoureusement insoluble.

Malgré le courage avec lequel Rousseau entreprit de se réformer, jamais il n'échappa à ce paradoxe. Comme pour aggraver les choses, le hasard de la chronologie voulut que la célébrité de l'auteur de l'austère *Discours* fût renforcée, moins de deux ans plus tard, par la vogue du compositeur d'un opéra au goût du jour. C'est, en effet, l'engouement du public pour *le Devin*, joué le 18 octobre 1752 à Fontainebleau devant le roi et la cour, et non la chute de *Narcisse* au Théâtre-Français deux mois plus tard, qui explique la préface de *Narcisse*, composée dans les derniers jours de 1752 : *Ils prétendent que je ne pense pas un mot des vérités que j'ai soutenues. (...) Ils prétendent encore que ma conduite est en contradiction avec mes principes. (...) Qu'on me montre des hommes qui agissent toujours conséquemment à leurs maximes, et je passe condamnation sur les miennes.*

Du coup, on s'explique l'embarras où il se trouve lorsqu'il





s'agit de rapporter dans le huitième livre des *Confessions* la brillante première du *Devin* : *Me voici dans un de ces moments critiques de ma vie où il est difficile de ne faire que narrer, parce qu'il est presque impossible que la narration même ne porte empreinte de censure ou d'apologie.* Et l'on comprend aussi l'étrange désir qu'il se rappelle avoir éprouvé de voir son opéra joué pour lui seul. L'homme qui avait choisi *Barbarus hic ego sum* pour épigraphe à son *Discours*, s'était, du reste, jugé tenu de ne pas faire de frais d'apparence pour assister à cette première et à paraître devant le roi et la cour en *grande barbe et perruque assez mal peignée.*

Six ans plus tard, les conséquences du même paradoxe suscitent une nouvelle crise de mauvaise conscience lorsque, dans sa retraite de Montmorency, il se voit l'auteur de deux livres aussi incompatibles que la *Lettre à d'Alembert* et la *Nouvelle Héloïse* : *Mon grand embarras était la honte de me démentir ainsi moi-même si nettement et si hautement. Après les principes sévères que je venais d'établir avec tant de fracas, après les maximes austères que j'avais si fortement prêchées, après tant d'invectives mordantes contre les livres efféminés qui respiraient l'amour et la mollesse, pouvait-on rien imaginer de plus inattendu, de plus choquant, que de me voir tout d'un coup m'inscrire de ma propre main parmi les auteurs de ces livres que j'avais si durement censurés ? Je sentais cette inconséquence dans toute sa force, je me la reprochais, j'en rougissais, je m'en dépitais : mais tout cela ne put suffire pour me ramener à la raison.*

Rousseau a pris parfaitement conscience de ses *inconséquences*. Bien mieux : il a compris que c'est son œuvre même qui l'y condamne. L'homme, dès lors, est prisonnier de l'auteur, et le citoyen de Genève de celui de la République des Lettres. Qu'on ne s'étonne pas de l'amertume avec laquelle il s'exprimera dans ses derniers ouvrages sur le compte des premiers. Renoncer, à cause du retentissement du *Discours sur les sciences et les arts*, aux honneurs et aux profits de la protection royale, renoncer aux sinécures chez les financiers, au linge fin, à l'épée, aux dorures, même à la montre, pour se voir, dans sa solitude et sa frugalité, accusé de jouer quelque

ignoble comédie de la pauvreté, n'est-ce pas assez pour regretter la fâcheuse inspiration de la route de Vincennes ?

### Le dégoût de la littérature

A partir du moment où les Dijonnais, tout fiers de leur découverte, le couronnèrent et le signalèrent à la curiosité toujours un peu gouailleuse de l'Europe, Rousseau ne devait plus connaître le repos. Ce repos si cher, dont il parle avec nostalgie dans tant de pages de ses derniers livres et de ses dernières lettres, il l'avait sacrifié au besoin de se faire connaître et de conquérir la gloire littéraire. Dès les débuts de sa vie errante, c'est le souvenir de la paix et des amis d'autrefois qui lui fait regretter d'être entré par mégarde dans la carrière des lettres. Lorsqu'il commence en 1762 cette rumination du passé qui ne prendra fin qu'avec la mort, il écrit dès les premières pages de sa *Lettre à Christophe de Beaumont* : *J'approchais de ma quarantième année, et j'avais, au lieu d'une fortune que j'ai toujours méprisée, et d'un nom qu'on m'a fait payer si cher, le repos et des amis, les deux seuls biens dont mon cœur soit avide. Une misérable question d'académie, m'agitant l'esprit malgré moi, me jeta dans un métier pour lequel je n'étais point fait : un succès inattendu m'y montra des attraits qui me séduisirent. Des foules d'adversaires m'attaquèrent sans m'entendre, avec une étourderie qui me donna de l'humeur, et avec un orgueil qui m'en inspira peut-être. Je me défendis, et, de dispute en dispute, je me sentis engagé dans la carrière, presque sans y avoir pensé. Je me trouvai devenu pour ainsi dire auteur à l'âge où l'on cesse de l'être, et homme de lettres par mon mépris même pour cet état.*

Mais, impatient de mettre en lumière l'unité profonde de son œuvre, il recourt à une distinction désormais capitale qui seule lui permet d'expliquer comment le public a pu si souvent voir des contradictions là où il n'y en a pas : *J'ai écrit sur divers sujets, mais toujours dans les mêmes principes ; toujours la même morale, la même croyance, les mêmes maximes, et, si l'on veut, les mêmes opinions. Cependant on a porté des jugements opposés*

*de mes livres, ou plutôt de l'auteur de mes livres, parce qu'on m'a jugé sur les matières que j'ai traitées, bien plus que sur mes sentiments. (...) Pour moi, je suis toujours demeuré le même.*

Distinguer, comme il le fait ici, l'homme de l'écrivain, c'est reconnaître implicitement l'existence d'un conflit entre eux. C'est à cause de ce conflit que Rousseau dénoncera avec une véhémence désormais croissante la tendance à le juger sur ses livres, et non sur sa conduite.

Rares sont pourtant les lecteurs capables d'un pareil effort d'abstraction. La postérité n'a-t-elle pas, au contraire, sans cesse confondu l'homme et l'auteur ? Et son choix ne s'est-il pas arrêté sur les ouvrages de l'homme, de préférence à ceux de l'homme de lettres ? Autobiographies, plaidoyers *pro domo*, opuscules défensifs, justificatifs, explicatifs ou polémiques, tous les livres que Rousseau s'est mis à écrire dès qu'il eut, comme il le dit, *posé la plume*, n'appartiennent plus à la « littérature ». Les titres mêmes qu'il leur donne l'indiquent assez : *Lettre à Christophe de Beaumont, Lettres à Malesherbes, Lettres de la montagne, Confessions, Dialogues, Rêveries...* En les écrivant, il continue à expier l'erreur du premier *Discours* et à tourner en rond dans ce cercle vicieux où il s'est lui-même enfermé : devenu écrivain pour démontrer qu'il ne fallait pas l'être, il continue à l'être pour démontrer qu'il ne l'est plus. C'est ce qui fait le tragique de ce passage du second *Dialogue* où, parlant de lui-même à la troisième personne, il explique à un interlocuteur imaginaire, en une sorte de « Journal des Dialogues », comment il en vint à écrire cet extraordinaire ouvrage : *Malgré la résolution qu'il avait prise en arrivant à Paris (en 1770) de ne plus s'occuper de ses malheurs, ni de reprendre la plume à ce sujet, les indignités continuelles qu'il y a souffertes, les harcèlements sans relâche que la crainte qu'il n'écrivit lui a fait essuyer, l'impudence avec laquelle on lui attribuait incessamment de nouveaux livres, et la stupide ou maligne crédulité du public à cet égard, ayant lassé sa patience, et lui faisant sentir qu'il ne gagnerait rien pour son repos à se taire, il a fait encore un effort ; et, s'occupant derechef, malgré lui, de sa destinée et de ses persécuteurs, il a écrit en forme de dialogue une espèce de jugement d'eux et de lui assez*

*semblable à celui qui pourra résulter de nos entretiens. Il m'a souvent protesté que cet écrit était de tous ceux qu'il a faits en sa vie celui qu'il avait entrepris avec le plus de répugnance et exécuté avec le plus d'ennui. Il l'eût cent fois abandonné, si les outrages augmentant sans cesse et poussés enfin aux derniers excès ne l'avaient forcé, malgré lui, de le poursuivre.*

Rousseau finit donc par éprouver une véritable haine pour ses grands écrits doctrinaux, où il a essayé de mettre le meilleur de lui-même, et qui l'ont si mal payé de retour. Il secoue la poussière de ses souliers en abandonnant cette carrière d'écrivain, dans laquelle il est entré par mégarde et d'où il se dégage comme il peut une douzaine d'années plus tard, traînant derrière lui pour son malheur douze ou quinze livres qu'il ne peut plus désavouer : *J'ai fait des livres, il est vrai, mais jamais je ne fus un livrier.*

Il ne s'agit pas d'un simple désaveu. Pour être accusé de retourner sa veste, il faut d'abord être convaincu de l'avoir endossée. Or Rousseau affirme qu'il n'a jamais appartenu à la profession littéraire, donc qu'il n'a pas fondamentalement changé. N'a-t-il pas un peu raison ? Tour à tour apprenti graveur et laquais, apprenti curé et professeur de clavecin, précepteur et secrétaire d'ambassadeur, gratte-papier, caissier, musicologue, pédagogue, législateur, compositeur, encyclopédiste, herboriste, toujours amateur et jamais professionnel, il a bien le droit d'affirmer que l'intermède littéraire n'occupe qu'une place secondaire, que le personnage d'auteur ne fut pour lui qu'un rôle épisodique dans une vie agitée.

Son vrai métier, le seul qu'il ait ouvertement reconnu, parce qu'il est le seul qu'il ait durablement exercé, le seul qui témoigne de sa continuité et de sa fidélité envers lui-même, c'est celui de copiste de musique. Le passage du quatrième livre des *Confessions*, où il raconte les circonstances de son initiation à ce métier, respire l'allégresse avec laquelle il parle toujours de ce qui touche à la musique. C'est à Lyon, en septembre 1731, que, résolu à ne pas dépenser les quelques sous qui lui restent à louer une chambre pour la nuit, il couche en plein air, se réveille tout guilleret, puis déambule dans les rues en chantonnant certaine cantate. Un moine

# DICTIONNAIRE

D E

# MUSIQUE,

PAR J. J. ROUSSEAU.

---

*Ur psallendi materiem discerent.* Martian. Cap.

---



A PARIS,

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint Jacques,  
au Temple du Goût.

---

M. DCC. LXVIII.

*Avec Approbation & Privilège du Roi.*

l'accoste et lui offre le gîte et le couvert pendant le temps qu'il lui faudra pour copier quelques pages de musique : *Cet antonin s'appelait M. Rolichon. (...) Il me conduisit dans une petite chambre que j'occupai, et où je trouvai beaucoup de musique qu'il avait copiée. Il m'en donna d'autre à copier, particulièrement la cantate que j'avais chantée, et qu'il devait chanter lui-même dans quelques jours. J'en demeurai là trois ou quatre à copier tout le temps où je ne mangeais pas ; car de ma vie je ne fus si affamé ni mieux nourri.*

Pour Rousseau, un métier, c'est d'abord un gagne-pain. C'est la faim qui lui mit la plume à la main pour copier de la musique, mais ce n'est que la soif de gloire qui lui fit d'abord écrire des livres : *J'aurais pu me jeter tout à fait du côté le plus lucratif, et, au lieu d'asservir ma plume à la copie, la dévouer entière à des écrits qui, du vol que j'avais pris et que je me sentais en état de soutenir, pouvaient me faire vivre dans l'abondance et même dans l'opulence, pour peu que j'eusse voulu joindre des manœuvres d'auteur au soin de publier de bons livres. Mais je sentais qu'écrire pour avoir du pain eût bientôt étouffé mon génie et tué mon talent, qui était moins dans ma plume que dans mon cœur, et ne uniquement d'une façon de penser élevée et fière, qui seule pouvait le nourrir. Rien de vigoureux, rien de grand ne peut partir d'une plume toute vénale.*

Lorsque ses livres furent devenus pour lui une source de revenus, il n'en persistera pas moins à considérer la copie comme son seul véritable métier. En six ans, calcule-t-il dans son second *Dialogue*, il a copié 6 000 pages de musique à dix sous la page, soit un revenu annuel moyen de 500 francs. Et il n'y a qu'à lire le long article « copiste » de son *Dictionnaire de musique*, terminé à Môtiers en 1764, pour y sentir une plume qu'inspire une fierté professionnelle totalement absente des pages où il parle de ses activités littéraires. Ce n'est plus le musicologue et le compilateur qui s'exprime ici : c'est l'homme qui parle de son métier et de sa vie. Le ton de l'article est celui de Montesquieu lorsqu'il évoque le rôle du juriste, ou celui de Diderot lorsqu'il parle du philosophe. Quand, au contraire, Rousseau évoque, après 1762, les années qu'il a consacrées à la littérature, c'est presque toujours

l'adjectif *triste* ou *funeste* qui vient sous sa plume. Dans le second *Dialogue*, le métier d'écrire devient *le travail d'un galérien*.

### Mauvaise foi et mauvaise conscience

Mais il ne suffit pas de regretter, ni même de détester tel épisode de son passé pour l'abolir. Quand Rousseau affirme, dans le premier *Dialogue*, n'avoir pris la plume autrefois que pour rendre service au public en lui révélant les vérités nécessaires à son bonheur et à son salut, il dit la vérité, mais il ne dit pas toute la vérité. Et s'il insiste tant sur ce sophisme, c'est moins peut-être pour faire illusion à son lecteur que pour se rassurer lui-même, pour bien se convaincre que l'homme qu'il est devenu est fidèle à ce qu'il a toujours été. On sait très bien, par exemple, que l'inspiration première de *la Nouvelle Héloïse* était toute sentimentale et intérieure et n'avait rien à voir avec les intentions édifiantes dont font état les deux préfaces. En fait, Rousseau lui-même explique dans les *Confessions* comment les idées morales ont été faufilees après coup dans la trame de son roman. Mais le succès retentissant de *la Nouvelle Héloïse*, comme, dix ans plus tôt, celui du premier *Discours*, faisait éclater la contradiction entre ce roman d'amour dont les Parisiennes n'hésitaient pas à louer les volumes douze sous de l'heure, et la *Lettre à d'Alembert* où Rousseau venait de dénoncer les dramaturges et les romanciers qui faisaient de l'amour le ressort principal de leurs ouvrages. Que Rousseau ait été le premier à sentir cette inconséquence, on ne peut pas en douter. Lorsqu'il écrit à d'Alembert pour le remercier des compliments que celui-ci lui a adressés à propos de son roman, Rousseau ne peut s'empêcher de mentionner *ceux qui trouvent ou feignent de trouver de l'opposition entre ma « Lettre sur les spectacles » et « la Nouvelle Héloïse »*. Et, quoique d'Alembert ne lui ait rien dit à ce sujet, il éprouve le besoin de se justifier en ajoutant cette maxime inattendue : *Vous savez que la vérité, quoiqu'elle soit une, change de forme selon les temps et les lieux,*



## PAR LUI-MÊME

*et qu'on peut dire à Paris ce qu'en des jours plus heureux on n'eût pas dû dire à Genève.*

Et pourtant, on aurait tort d'accuser Rousseau de jésuitisme, car les sophismes qu'il échafaude tristement dans ses écrits publics et justificatifs, au fond il n'y croit pas lui-même. C'est pour cela, du reste, qu'il joue si mal la piteuse comédie que devaient lui reprocher tant de ses lecteurs. Rousseau n'a jamais échappé à l'empreinte de son éducation calviniste : son vrai procès n'est pas celui que lui intente le public, c'est celui qu'il se fait à lui-même. L'austérité et la sévérité de ses principes le forcent presque toujours à condamner rigoureusement les fautes mêmes qu'il invite son lecteur à excuser. Dans la solitude de sa conscience, il est tout à la fois le juge et le prévenu, « et la victime et le bourreau ». La mauvaise foi dont on peut parfois accuser certains de ses plaidoyers *pro domo*, il l'a donc toujours payée par l'angoisse de la mauvaise conscience. C'est pourquoi une insistance facile sur les faux-fuyants auxquels il lui arrive de recourir ne fait pas justice à l'image qu'on doit se faire de lui. C'est, au contraire, en saisissant le mécanisme de la mauvaise conscience qu'on peut le mieux, non seulement sympathiser avec Rousseau, mais comprendre le sens profond de son entreprise. C'est, en effet, pour échapper à l'angoisse qu'il essaiera avec tant d'obstination de cerner ce qu'il y a d'authentique et d'unique en lui, seule manière de dissiper l'image désolante qu'il craint de donner d'un être versatile et incohérent.





## TENTATION ET ÉCHEC DES SYSTÈMES



TANT QU'IL CHERCHE à se faire un nom, Rousseau courtise l'opinion en se conformant aux modes de son temps : comédies, opéras, petits vers, discours académiques. Même si son premier chef-d'œuvre accuse et condamne ces genres mondains, il n'échappe pas par sa rhétorique aux habitudes intellectuelles de son époque. La pensée du *Discours sur les arts et les sciences* a beau être orientée à contre-courant de l'idéologie du siècle, elle s'articule sur un type de raisonnement parfaitement en accord avec les traditions en cours. Aussi bien le *Discours* fut-il immédiatement lu et compris, même s'il n'emportait pas la conviction. L'Académie de Dijon, qui se donna l'élégance de couronner un beau paradoxe, n'en aurait pas fait autant d'un ouvrage de structure authentiquement révolutionnaire.

Dans les ouvrages qu'il écrit ensuite, à Paris et à Montmorency, Rousseau continue de témoigner de son appartenance au siècle des systèmes. Car c'est comme instinctivement qu'il fonde un système rationnel universel sur l'illumination

de Vincennes. Le texte de sa deuxième lettre à Malesherbes de 1762 établit sans aucun doute possible ce point important : *Si j'avais jamais pu écrire le quart de ce que j'ai vu et senti sous cet arbre, avec quelle clarté j'aurais fait voir toutes les contradictions du système social ; avec quelle force j'aurais exposé tous les abus de nos institutions ; avec quelle simplicité j'aurais démontré que l'homme est bon naturellement, et que c'est par ces institutions seules que les hommes deviennent méchants ! Tout ce que j'ai pu retenir de ces foules de grandes vérités, qui, dans un quart d'heure, m'illuminèrent sous cet arbre, a été bien faiblement épars dans les trois principaux de mes écrits ; savoir, ce premier discours, celui sur l'inégalité, et le traité de l'éducation, lesquels trois ouvrages sont inséparables et forment ensemble un même tout.*

### Prestiges de l'esprit de système

La réforme personnelle de 1751 et sa conséquence logique, la retraite de 1756, sont la marque d'une rupture profonde dans la vie affective de Rousseau, mais qui n'entraîne d'abord aucune rupture parallèle sur le plan de la pensée. Tout au contraire. Le grand projet de ces années est de mettre sa vie en accord avec son système et la grande ambition littéraire de l'ermite de Montmorency de tirer parti de ses loisirs champêtres pour mener à bien cinq ouvrages mis en chantier à diverses époques et qui ont tous en commun leur appartenance à la pensée systématique. Les voici, tels que le neuvième livre des *Confessions* les rappelle : une vaste étude sur les *Institutions politiques*, un « digeste » des vingt-trois volumes disparates contenant les écrits de l'abbé de Saint-Pierre, un ouvrage de psychologie et de morale qui devait s'appeler *la Morale sensitive, ou le Matérialisme du sage*, un traité d'éducation et un dictionnaire de musique. Sept ans après l'illumination sous le chêne de Vincennes, il n'y a encore aucune solution de continuité sur le plan intellectuel. Ce que Rousseau appellera dans la troisième *Promenade* sa *grande révolution* s'est d'abord limitée au domaine des *choses extérieures* ; puis, grâce à son courage,

s'est étendue au domaine des valeurs : une renonciation suivie d'une réévaluation. Rousseau mit de longues années à comprendre qu'il fallait pousser plus loin, jusqu'à une réforme de l'intelligence, et qu'après avoir posé la perruque bouclée et l'épée d'apparat, avoir sacrifié la poursuite de la fortune et de l'approbation des hommes, il fallait encore renoncer à échafauder comme les autres des systèmes universels. De toutes les séductions du monde dont il est revenu, seule celle des systèmes, conserve son emprise dans sa retraite. A son insu l'ermite a emporté avec lui ce poison du siècle. Les années de Montmorency vont être profondément marquées de cette inconséquence. C'est à cause d'elle que Rousseau se reconnaîtra finalement incapable de mener à bien les grands projets qu'énumère le neuvième livre des *Confessions*, et qu'il se surprendra à écrire, malgré lui, les lettres enflammées qui deviendront *la Nouvelle Héloïse*. A Mirabeau qui essaiera en 1767 de le tenter à nouveau, il pourra répondre : *Vous voulez m'offrir, dites-vous, une autre philosophie. De la philosophie, à moi ? Eh, monsieur le marquis, vous me faites un honneur que je ne mérite guère. Les systèmes de toute espèce sont trop au-dessus de moi : je n'en mets aucun dans ma vie et dans ma conduite. Réfléchir, comparer, chicaner, persister, combattre, n'est plus mon affaire ; je me laisse aller à l'impression du moment sans résistance et même sans scrupule ; car je suis parfaitement sûr que mon cœur n'aime que ce qui est bien. Tout le mal que j'ai fait en ma vie, je l'ai fait par réflexion ; et le peu de bien que j'ai pu faire, je l'ai fait par impulsion.*

Vingt années de mécomptes et de déboires lui ont enfin appris qu'il n'est pas fait pour adorer comme les autres le veau d'or de la philosophie. Il a rompu les ponts avec les Encyclopédistes et la coterie holbachique si férue de constructions abstraites, de traités, de dialectique. Il vient de se brouiller avec Hume qui, tout écossais qu'il soit, est trop proche intellectuellement de la philosophie parisienne. Il a perdu le goût des grands traités pour lesquels il admirait autrefois Condillac. Depuis sa dispute avec Diderot, il ne peut plus le comprendre lorsqu'il se complait à jongler avec les idées, à les faire miroiter et s'entrechoquer.



Différent de ses anciens compagnons par la pente de son esprit, Rousseau compose désormais des livres qui diffèrent des leurs par la forme. Comme son seul but est d'exprimer la vérité, la seule forme d'expression qui lui convienne est l'épanchement, la confiance, la rêverie. Quoique soumis aux conditions des concours académiques, ses *Discours* ouvraient déjà la voie aux effusions. Plus tard, las de forcer sa nature, il composera surtout sous forme de lettres : *Lettre sur la musique française*, *Lettre sur la Providence*, *Lettres morales à Sophie*, *Lettre à d'Alembert sur les spectacles*, *Lettres à Sara*, *Lettres de deux amants, habitants d'une petite ville au pied des Alpes* (second titre de *la Nouvelle Héloïse*), *Lettres autobiographiques à Malesherbes*, *Lettre à Christophe de Beaumont*, *Lettres écrites de la montagne*, *Lettres à Buttafuoco sur la législation de la Corse*, *Lettres sur la botanique*,... pour ne rien dire des vingt volumes de la *Correspondance générale*.

Même l'*Émile*, publié en 1762, n'a que des rapports lointains avec le traité systématique d'éducation projeté en 1756, et le *Contrat social* est encore plus loin de remplir le projet ambitieux des *Institutions politiques* que Rousseau dut vite se reconnaître inapte à accomplir. Ses premières lignes seules en rappellent l'origine : *Ce petit traité est extrait d'un ouvrage plus étendu, entrepris autrefois sans avoir consulté mes forces, et abandonné depuis longtemps.*

Quant aux ouvrages autobiographiques, *Confessions* ou *Réveries*, leurs titres suffisent à évoquer les intentions de leur auteur. Il ne faudrait pas se tromper à cet égard sur le compte de l'extraordinaire ouvrage que sont les trois *Dialogues* intitulés *Rousseau juge de Jean-Jacques*. Ils ressemblent aussi peu, par leur contenu et même par leur forme, aux dialogues où excellait Diderot que les *Lettres morales à Sophie* aux *Lettres à Sophie Volland*. Ce sont des dialogues à la façon des *Provinciales* de Pascal, présentant des personnages qui conversent et dont la conversation est rapportée. De très nombreux traits rapprochent d'ailleurs ces deux chefs-d'œuvre. Tout comme Pascal, Rousseau, épris de justice, veut redresser des torts, des torts commis non pas contre ses amis, mais par ses amis contre lui. Les dialogues de Rousseau sont en réalité une

longue plaidoirie : le seul terme important du titre est le mot juge.

### Un traité systématique laissé en plan

Ce détachement grandissant de Rousseau pour la pensée systématique, rien sans doute ne le met mieux en lumière que le troisième des cinq projets énumérés plus haut. L'ambition de *la Morale sensitive* est, en effet, d'établir la théorie des transformations de la personnalité et d'échafauder un système sur des observations qui paraissent justement devoir échapper à toute tentative de compréhension systématique. C'est là le premier effort méthodique de Rousseau pour expliquer et justifier les métamorphoses dont il vient de donner le spectacle au monde : converti pour la deuxième fois, « réformé », dédaigneux de la gloire qu'il a impudiquement courtisée, ennemi déclaré des arts qu'il a lui-même illustrés, comment ne compterait-il pas sur l'influence bienfaisante de sa retraite pour comprendre ce qui s'est passé en lui ?

Il faut relire les pages d'une extraordinaire richesse où, dans le neuvième livre des *Confessions*, Rousseau résume à grands traits la théorie de *la Morale sensitive*. On y sent d'emblée que l'intention de son auteur est à la fois de justifier ses volte-face passées et d'en contrôler, sinon d'en prévenir le retour.

*L'on a remarqué que la plupart des hommes sont, dans le cours de leur vie, souvent dissemblables à eux-mêmes, et semblent se transformer en des hommes tout différents. Ce n'était pas pour établir une chose aussi connue que je voulais faire un livre : j'avais un objet plus neuf et même plus important ; c'était de chercher les causes de ces variations, et de m'attacher à celles qui dépendent de nous, pour montrer comment elles pouvaient être dirigées par nous-mêmes, pour nous rendre meilleurs et plus sûrs de nous. (...)*

*En sondant en moi-même, et en recherchant dans les autres à quoi tenaient ces diverses manières d'être, je trouvai qu'elles dépendaient en grande partie de l'impression antérieure des*



*objets extérieurs, et que, modifiés continuellement par nos sens et par nos organes, nous portions, sans nous en apercevoir, dans nos idées, dans nos sentiments, dans nos actions même, l'effet de ces modifications. (...) Que d'écarts on sauverait à la raison, que de vices on empêcherait de naître si l'on savait forcer l'économie animale à favoriser l'ordre moral qu'elle trouble si souvent ! Les climats, les saisons, les sons, les couleurs, l'obscurité, la lumière, les éléments, les aliments, le bruit, le silence, le mouvement, le repos, tout agit sur notre machine, et sur notre âme ; par conséquent tout nous offre mille prises presque assurées, pour gouverner dans leur origine les sentiments dont nous nous laissons dominer.*

Inquiet des transformations qu'il sent en lui, Rousseau se rassure donc en affirmant que c'est là un phénomène, d'une part, normal, puisqu'il affecte *la plupart des hommes*, et de l'autre, inévitable, puisqu'il est occasionné par trois séries de conditions sur lesquelles l'individu ne peut exercer aucun contrôle : son organisme, son état psychique et notamment sa mémoire, enfin sa perméabilité aux influences du monde extérieur. Bref, partant de son cas particulier, Rousseau procède par simple raisonnement inductif. Puis, sur la base de cette théorie psychologique de la personnalité, il rêve d'édifier une morale, ou du moins de mettre au point une thérapeutique permettant l'amélioration de l'individu par un judicieux contrôle des divers éléments qui déterminent son comportement. Mais ce tour de force, ce ne sera que dans le monde imaginaire de ses livres – *la Nouvelle Héloïse* et *l'Émile* – qu'il le réussira. En effet, dans le monde réel, les facteurs déterminants que distingue ici Rousseau ont généralement pour qualité essentielle d'échapper à la volonté de l'individu qui les subit. Telle est en tout cas l'impression qu'on a à l'observer lui-même.

C'est, par exemple, à sa maladie et à son tempérament physique qu'il doit bon nombre d'attitudes, durables ou passagères, devant la vie, qui, ultérieurement, ont pu lui apparaître comme les conséquences logiques de son système. C'est ainsi que, dans une admirable lettre qu'il adresse en 1767 d'Angleterre à Mirabeau, Rousseau explique comment

son infirmité l'inhibe dans la compagnie des dames et lui fait rechercher la solitude. De là à soupçonner que l'urètre tyrannique de Rousseau eut son rôle à jouer dans la naissance des idées antiféministes de son maître comme dans sa sauvagerie et son goût de la solitude, il n'y a pas loin. Le petit jeu auquel se livre Michelet serait sans doute plus légitime ici que dans le cas de la fistule de Louis XIV :

*Je frémis encore à m'imaginer dans un cercle de femmes, forcé d'attendre qu'un beau diseur ait fini sa phrase, n'osant sortir sans qu'on me demande si je m'en vais, trouvant dans un escalier bien éclairé d'autres belles dames qui me retardent, une cour pleine de carrosses toujours en mouvement, prêts à m'écraser, des femmes de chambre qui me regardent, Messieurs les laquais qui bordent les murs et se moquent de moi ; ne trouvant pas une muraille, une voûte, un malheureux petit coin qui me convienne ; ne pouvant en un mot pisser qu'en grand spectacle et sur quelque noble jambe à bas blancs.*

*Monsieur, quand il n'y aurait que ce seul article, il suffirait pour me faire prendre en horreur l'habitation d'une ville. Moi qui même déteste les plaines et cherche toujours les lieux fourrés et sombres pour pouvoir, deux cents fois le jour, m'arrêter à mon aise, à l'instant du besoin, sans être vu même des paysans.*

Si la critique positiviste avait pu connaître ce texte, publié pour la première fois en 1923, on imagine la jubilation à laquelle elle se serait laissée aller. Elle n'aurait pas eu, d'ailleurs, entièrement tort : Rousseau lui-même a souvent insisté sur les multiples et graves conséquences qu'entraînait sa maladie, comme sur d'autres déterminations physiologiques qui ne sont pas toutes nécessairement pathologiques. Sa correspondance témoigne en particulier de fréquents incidents du genre de celui qu'il confie à son ami Coindet, lorsqu'au cours de l'automne 1767, les premiers froids l'incommodant, Rousseau se laisse dominer par le complexe de persécution qui, depuis quelques années déjà, empoisonne son existence : *Mes mauvaises nuits me rendent patient le jour, et je suis d'avis de me laisser achever à terre ; j'aurais du moins la peine de me défendre et de fuir. Toutefois comme le physique influe tant sur le moral chez les hommes, je ne réponds pas que si ma santé redeve-*

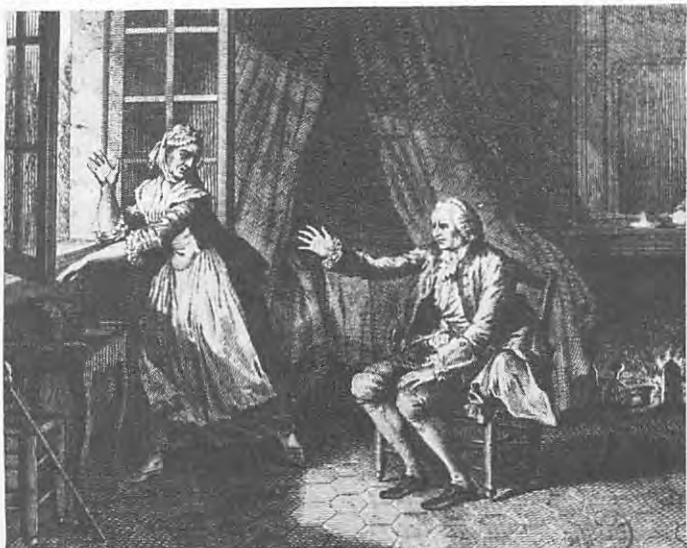
## PAR LUI - MÊME

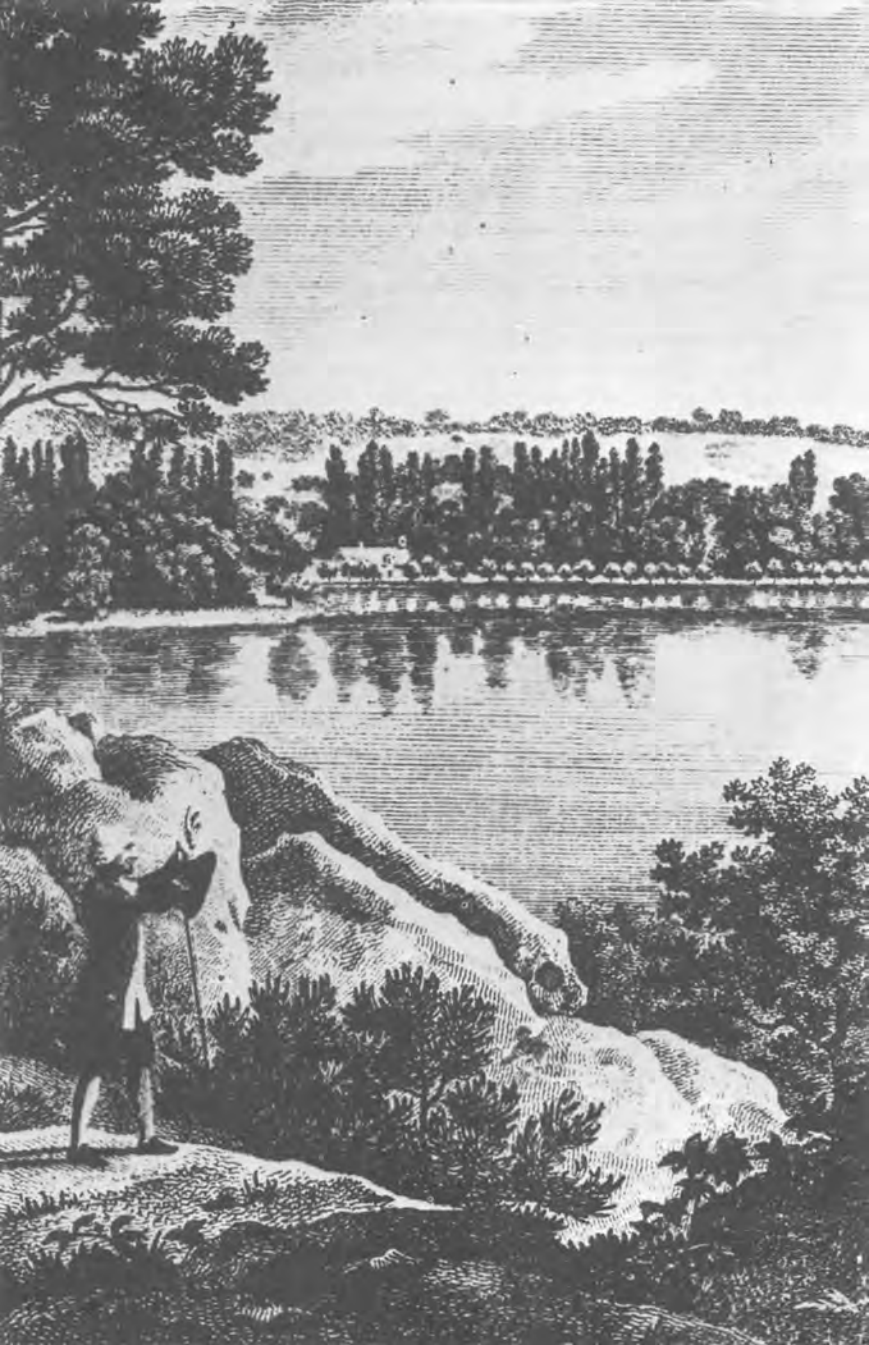
*nait meilleure je ne changeasse encore de façon de penser.* On apprécie la vertu d'un pareil raisonnement lorsqu'il s'agit pour Rousseau de justifier ses contradictions.

A part sa maladie, qui lui semble souvent évoluer au gré des saisons, Rousseau se montre presque toujours extrêmement sensible aux changements météorologiques et aux cycles saisonniers. Dolent et passif pendant l'hiver, il donne parfois l'impression de s'assoupir en véritable hibernant. Aussi bien ne déteste-t-il pas s'entendre appeler « mon cher ours » par Mme d'Épinay. Le printemps et l'été, en revanche, ont presque toujours sur lui un effet tonique : *La nature qui se ranime me ranime aussi*, écrit-il en mai 1769 à son ami du Peyrou.

Mais les autres objets matériels agissent sur ces états de conscience de manière tout aussi imprévisible. Comment pourrait-il donc en être tenu responsable ? Lorsqu'il se compare dans sa jeunesse au caméléon, c'est aussi pour qu'on ne lui impute pas la responsabilité de ses changements de

*Jean-Jacques et Thérèse*





couleur : *Un Protée, un caméléon, une femme, sont des êtres moins changeants que moi. Ce qui doit dès l'abord ôter aux curieux toute espérance de me reconnaître quelque jour à mon caractère ; car ils me trouveront toujours sous quelque forme particulière, qui ne sera la mienne que pendant ce moment-là. Et ils ne peuvent pas même espérer de me reconnaître à ces changements ; car, comme ils n'ont point de période fixe, ils se feront quelquefois d'un instant à l'autre, et, d'autres fois, je demeurerai des mois entiers dans le même état. C'est cette irrégularité même qui fait le fond de ma constitution. Bien plus, le retour des mêmes objets renouvelle ordinairement en moi des dispositions semblables à celles où je me suis trouvé la première fois que je les ai vus.*

C'est évidemment par l'intermédiaire du souvenir que fonctionne ce mécanisme finement observé. S'il obéit donc bien à la théorie de *la Morale sensitive*, il montre aussi combien celle-ci est déjà proche par certains aspects de la mémoire involontaire de cet autre valétudinaire qu'était Marcel Proust. La présence d'un objet, produisant sur Rousseau une sensation goûtée autrefois, ramène avec elle une bouffée de souvenirs oubliés. C'est là, par exemple, une des joies que lui procurent ses herbiers, comme il l'écrit dans la septième *Promenade*. Au soir de sa vie, il les feuillette en rêvant aux sites naturels où il a cueilli autrefois leurs plantes maintenant desséchées : *Je ne reverrai plus ces beaux paysages, ces forêts, ces lacs, ces bosquets, ces rochers, ces montagnes, dont l'aspect a toujours touché mon cœur : mais maintenant que je ne peux plus courir ces heureuses contrées, je n'ai qu'à ouvrir mon herbier et bientôt il m'y transporte. Les fragments des plantes que j'y ai cueillies suffisent pour me rappeler tout ce magnifique spectacle. Cet herbier est pour moi un journal d'herborisation, qui me les fait recommencer avec un nouveau charme et produit l'effet d'une optique qui les peindrait derechef à mes yeux.*

Déterminations physiologiques, influences issues du monde extérieur, mécanisme de la mémoire involontaire, telles sont les principales causes sur lesquelles Rousseau rejette la responsabilité des changements et des contradictions dont il donne le spectacle au monde. Telles sont aussi certaines des observa-

tions sur lesquelles il aurait voulu édifier son ambitieux traité de *la Morale sensitive*.

Mais l'idée fondamentale que l'identité du moi n'exclut pas la possibilité de modifications ou de contradictions, se prête mal à une présentation systématique élaborée. Ce n'est, en effet, que par la multiplication des cas particuliers que la loi peut acquérir force d'évidence. C'est là une des raisons pour lesquelles Rousseau dut abandonner *la Morale sensitive*, ou le *Matérialisme du sage*, comme les *Institutions politiques*. Mais la question qu'il tâchait d'y résoudre touchant d'infiniment plus près que celle du meilleur gouvernement à sa vie intérieure, on trouve les idées qu'il se proposait d'examiner éparses dans l'ensemble de son œuvre. Au dos d'une de ces cartes à jouer que, vers la fin de sa vie, il emportait avec lui en promenade pour y noter ses pensées fugitives, on lit à deux reprises, griffonnés au crayon, à demi effacés par le temps, les mots *Morale sensitive*. Et, à la fin du passage du neuvième livre des *Confessions* où il évoque longuement ce traité laissé en plan, il note mystérieusement : *Des distractions, dont on apprendra bientôt la cause, m'empêchèrent de m'en occuper, et l'on saura aussi quel fut le sort de mon esquisse, qui tient au mien de plus près qu'il ne semblerait.*

Si le traité est abandonné, les idées vont survivre et faire leur chemin. Elles vont d'abord trouver leur illustration dans les deux plus longs ouvrages des années montmorenciennes : la *Julie* et l'*Émile*.

### Un roman au lieu d'un système

Rousseau raconte lui-même qu'une grande dame, ouvrant la *Julie* avant de partir pour l'Opéra, ne tarda pas à faire déteiler ses chevaux, puis à lire jusqu'au matin. Comme c'est souvent le cas lorsqu'il s'agit d'un brillant succès de librairie, la vogue immense du roman de Rousseau, dont témoigne cette anecdote, tenait surtout à l'importance et à la nature de la réputation de son auteur. Rousseau reconnaît volontiers que, si les élégantes Parisiennes dévorèrent alors avec une



si belle ardeur les aventures de Saint-Preux, c'était largement parce qu'elles en devinaient les racines autobiographiques et qu'elles brûlaient de curiosité de surprendre les secrets du bizarre écrivain qui les leur offrait. D'ailleurs, le public n'avait pas attendu la publication de *la Nouvelle Héloïse* pour être chatouillé du besoin irrésistible de mieux connaître cet auteur insolite qui avait conquis la gloire par les prises de position les plus inattendues. Dès l'apparition du premier *Discours*, les lecteurs avaient éprouvé une curiosité impérieuse pour l'excentrique Genevois qui les admonestait au lieu de les flagorner et qui poussait fort habilement le mépris des convenances jusqu'à signer ses livres de son propre nom. C'est cette même curiosité de l'homme qui explique, quelques années plus tard, l'acharnement des fâcheux à percer le secret de la solitude de l'ermite de Montmorency : lettres, visites, commandes de musique à copier, offres de service. C'est elle encore qui caractérise l'état d'esprit dans lequel on lut alors tous ses livres, même ceux qui, comme la *Lettre à d'Alembert* ou l'*Émile*, se donnaient pour les plus impersonnels. C'est elle enfin qui permet de comprendre l'influence si particulière de ses ouvrages. Car, au fond, que les belles lectrices de l'*Émile* se soient amusées à allaiter leurs enfants à l'Opéra, ou que les Conventionnels aient voulu traduire en textes constitutionnels les théorèmes du *Contrat social*, s'explique moins par la valeur intrinsèque des idées de Rousseau, que par l'ascendant exercé par sa personne et sa légende. Cet ascendant n'a pas encore perdu tout son pouvoir : même si nous ne pouvons plus partager aujourd'hui la crédulité réconfortante de madame de Polignac faisant supplier Rousseau de lui permettre de regarder le portrait de Julie, nous pouvons encore lire *la Nouvelle Héloïse* avec une curiosité de l'homme analogue à celle des Parisiennes d'il y a deux siècles.

Ce qu'il n'est plus possible de ressentir à moins d'un effort assez considérable d'érudition historique, c'est l'impression de fraîcheur et de nouveauté que produisit ce gros roman sur le public de son temps. Faute de connaître un peu la production romanesque de l'époque, on n'est plus



guère sensible à la surprise et au plaisir qu'éprouvèrent les lecteurs. A une époque où il est de bon ton d'ironiser lorsqu'il s'agit de passion, d'afficher un scepticisme désabusé devant ce sentiment qu'il convient d'appeler goût et non amour, de sourire avec condescendance devant les héroïnes de roman qui ont la faiblesse d'aimer leur mari, voici que l'extravagant barbare helvète exalte la passion, la fidélité, l'amour conjugal. Alors que le décor de la vie mondaine et civilisée est fait de petits appartements, de boudoirs étouffants, de jardins rigoureusement dessinés, l'auteur de *la Nouvelle Héloïse* ouvre toutes grandes les fenêtres, évoque des paysages sauvages et grandioses, arrache ses personnages au luxe des grandes villes, leur fait respirer les brumes des lacs ou l'air tonique des hautes cimes. Au moment où toute l'Europe a les yeux tournés vers Paris et y cherche l'inspiration de ses palais, de ses meubles, de ses costumes, de ses livres, arrive un roman où les personnages ne vont à la ville que pour pouvoir en médire en connaissance de cause et trouvent le bonheur non seulement hors de Paris, mais même hors de France, dans ce lointain Clarens au bord du lac Léman. A un public habitué au style elliptique, sec et ironique de Voltaire, à l'humour glacial, gourmé et impersonnel de Crébillon et de Duclos, Rousseau offre un roman copieux et lent où, par le jeu des lettres qui se répondent et se recourent, les événements sont complaisamment décrits. En honnête Suisse qu'il est, il refuse le pétitement de l'esprit parisien, brave le ridicule de la candeur et de la naïveté, n'hésite pas à s'indigner vertueusement, à parler en son nom propre dans les notes, et ne résiste pas à la douceur de se laisser prendre à sa propre éloquence, au large rythme de ses vastes périodes et au prestige de ses grandes images poétiques.

Là est l'originalité de *Julie, ou la Nouvelle Héloïse* et le secret de son succès, car l'histoire n'en est pas nouvelle. Tel roman de l'abbé Prévost ou d'un autre a pu servir de modèle. Aussi bien le titre reconnaît-il que la situation ne manque pas de précédents.

Saint-Preux, jeune homme dont on ignore les origines sociales - tous les autres personnages sont des patriciens - est



le précepteur de Julie, jeune fille de bonne famille aristocratique, dont le père, le baron d'Étange, nourrit des idées étroitement conservatrices sur les privilèges de la noblesse et le rôle du chef de famille. Comme l'Abélard de l'Héloïse originale, Saint-Preux séduit sa jeune écolière. Ils n'ignorent ni l'un ni l'autre que leur inégalité sociale rend leur mariage impossible. Mieux vaut donc se séparer : Saint-Preux partira avec un jeune noble anglais, confident de ses amours, Milord Édouard Bomston ; Julie restera à Clarens, entourée par l'affection de sa cousine Claire, elle aussi éprise de Saint-Preux, mais qui a su se sacrifier et favoriser les rencontres des amoureux. Le baron d'Étange a promis sa fille en mariage à un noble polonais, M. de Wolmar, dont il a reçu autrefois un service considérable. Julie, désireuse d'expier sa faute, se soumet aux désirs de son père et devient Mme de Wolmar, non sans avoir arraché le consentement de Saint-Preux. Celui-ci, égaré de douleur, quitte Paris où il s'est réfugié et part avec l'expédition de l'amiral anglais Anson pour un long voyage autour du monde. De retour plusieurs années plus tard, il est surpris de recevoir de M. de Wolmar l'invitation de venir résider à Clarens auprès de lui, de sa femme, de leurs enfants et de Claire qui, entre-temps, s'est mariée et a perdu son mari. L'invitation de M. de Wolmar est d'autant plus étrange qu'il n'ignore rien du passé de sa femme. Mais, sûr de la vertu de Julie et de celle de Saint-Preux, il veut leur démontrer que le passé est bien passé, qu'ils n'ont plus rien à craindre d'un tête-à-tête et qu'ils peuvent désormais être unis par une amitié sans arrière-pensée. Saint-Preux accepte l'invitation et, après une crise dangereuse lors d'une promenade en bateau sur le lac, respecte, non sans souffrance, les nouveaux devoirs de son ancienne maîtresse. Femme de vertu, Julie confie à Saint-Preux l'éducation de ses enfants, mais échoue dans son projet de lui faire épouser Claire. Mère héroïque, elle n'hésite pas à se jeter à l'eau pour sauver un de ses enfants sur le point de se noyer. Après une longue maladie, elle meurt avec une fermeté, une constance et une douceur admirables, laissant à Saint-Preux une émouvante lettre d'adieu.

Les rapports qui lient ce roman au projet du traité de *la Morale sensitive* n'apparaissent que lorsqu'on dépasse le simple déroulement de l'intrigue pour essayer de saisir les principes auxquels obéit la conduite des personnages. On aperçoit alors que, sous trois aspects principaux, *la Nouvelle Héloïse* est l'illustration concrète du traité abandonné : l'amélioration morale des deux héros, le comportement particulier de Wolmar et de Saint-Preux lors du séjour à Clarens, enfin l'emprise morale des personnages vertueux sur les autres, en particulier celle de Julie à la fin du roman. *La Nouvelle Héloïse* est l'histoire d'une conversion. Faute de l'éclairage que jettent les théories de *la Morale sensitive* sur ces aspects capitaux du roman, celui-ci prend l'aspect d'un roman-feuilleton absurde et même un peu ridicule.

C'est dans la sixième et dernière partie que les héros, sondant rétrospectivement l'abîme où ils ont autrefois roulé ensemble, réussissent à dominer leur passion et à vivre en accord avec l'idéal de vertu et d'honneur qui était déjà le leur au moment de leur faute. Ils goûtent alors la paix de la conscience et y reconnaissent la récompense de leurs transformations et de leurs sacrifices. Ainsi se trouve confirmé le principe de *la Morale sensitive* qui veut qu'on ne puisse devenir soi-même qu'au prix du sacrifice de ce qu'on a été.

JULIE : *Quel sentiment délicieux j'éprouve en commençant cette lettre ! Voici la première fois de ma vie où j'ai pu vous écrire sans crainte et sans honte. Je m'honore de l'amitié qui nous joint comme d'un retour sans exemple. On étouffe de grandes passions ; rarement on les épure. Oublier ce qui nous fut cher quand l'honneur le veut, c'est l'effort d'une âme honnête et commune ; mais après avoir été ce que nous fûmes, être ce que nous sommes aujourd'hui, voilà le vrai triomphe de la vertu. (...)*

SAINT-PREUX : *Je me sens bien ; je ne suis plus le même, ou vous n'êtes plus la même ; et ce qui me le prouve est qu'excepté les charmes et la bonté, tout ce que je retrouve en vous de ce que j'y trouvais autrefois m'est un nouveau sujet de surprise.*

Quant à la part personnelle que prend Rousseau à cette conversion rassurante du mal en bien, elle apparaît surtout dans les lettres qu'échangent Saint-Preux et Milord Édouard.

*Votre force même, écrit Milord Édouard à son ami, est l'ouvrage de votre faiblesse ; et Saint-Preux peut lui répondre en une formule définitive et dont l'application au cas particulier de Rousseau est immédiatement claire : Je sens qu'il faut avoir été ce que je fus pour devenir ce que je veux être.*

Pour l'auteur de *la Nouvelle Héloïse*, tout s'éclaire à la lumière de cette indulgente doctrine. C'est par fidélité qu'il a abjuré le protestantisme, puis le catholicisme, pour revenir en définitive à la religion de son enfance. C'est pour devenir l'homme exemplaire qu'il voulait être qu'il a d'abord poursuivi son chemin dans le monde, méprisé l'austérité de la république calviniste, puis fait retour en arrière, et, pour faire honte à la frivolité parisienne, qu'il s'est paré comme d'une médaille du titre de citoyen de Genève.

Mais le rapport entre *la Nouvelle Héloïse* et *la Morale sensitive* ne s'arrête pas là. Le traité abandonné devait asseoir son éthique sur une doctrine psychologique qui trouve aussi son illustration dans le roman. C'est elle qui sert de clef à certaines des « expériences » les plus dramatiques auxquelles se livrent, vers le milieu du livre, Saint-Preux et Wolmar.

Lorsque Saint-Preux retrouve à Clarens son ancienne écolière mariée, et arrange pour elle la fameuse promenade en bateau à Meillerie, il ne cherche, grâce à l'influence d'un décor immuable, qu'à ressusciter dans le cœur de Julie l'amour qu'elle éprouvait autrefois pour lui : « *Quoi ! dis-je à Julie en la regardant avec un œil humide, votre cœur ne vous dit-il rien ici, et ne sentez-vous point quelque émotion secrète à l'aspect d'un lieu si plein de vous ?* » Alors, sans attendre sa réponse, je la conduisis vers le rocher et lui montrai son chiffre gravé dans mille endroits, et plusieurs vers du Pétrarque et du Tasse relatifs à la situation où j'étais en les traçant. En les revoyant moi-même après si longtemps, j'éprouvai combien la présence des objets peut ranimer puissamment les sentiments violents dont on fut agité près d'eux. L'importance de cette scène était telle, aux yeux de Rousseau, qu'elle méritait une des douze estampes dont il voulut illustrer son roman : *les Monuments des anciennes amours.*

Saint-Preux ne fait ici qu'imiter M. de Wolmar qui, afin



de guérir l'ancien amant de sa femme de l'amour qu'il croit éprouver encore pour elle, ne trouve rien de mieux à faire que de leur ménager un tête-à-tête. Loin d'être paradoxal ou scabreux, le plan de Wolmar est subtilement fondé sur la psychologie de *la Morale sensitive*. Le voici tel qu'il l'expose lui-même : *Ce n'est pas de Julie de Wolmar qu'il est amoureux, c'est de Julie d'Étange ; il ne me hait point comme le possesseur de la personne qu'il aime, mais comme le ravisseur de celle qu'il a aimée. La femme d'un autre n'est point sa maîtresse, la mère de deux enfants n'est plus son ancienne écolière. Il est vrai qu'elle lui ressemble beaucoup et qu'elle lui en rappelle souvent le souvenir. Il l'aime dans le temps passé : voilà le vrai mot de l'énigme. Otez-lui la mémoire, il n'aura plus d'amour.* Il suffira donc de ramener Saint-Preux sur la scène inchangée de ses amours passées, pour lui faire sentir que les transformations apportées par le temps aux êtres abolissent toute survivance autre que purement mnémonique des liens sentimentaux qui les unissaient autrefois.

Si le plan de M. de Wolmar s'exécute avec un succès si brillant, cela tient aussi à l'exemple de sa propre conduite qui, en vertu de la même théorie psychologique, doit nécessairement se refléter sur son entourage. Sa patience, sa générosité, son sens de l'honneur, sa droiture sont présentés dans le roman comme contagieux. La notion même de contagion morale est la troisième des grandes lignes de force que *la Nouvelle Héloïse* doit à *la Morale sensitive*. La scène mélodramatique où Saint-Preux, au début du roman, contracte volontairement la petite vérole en appuyant ses lèvres sur la main infectée de sa maîtresse, en est sans doute l'illustration symbolique. Ainsi se justifie la légende fâcheuse que Rousseau rédigea pour l'estampe représentant cet épisode : *l'Inoculation de l'amour*.

L'éclat dont rayonne, dans *la Nouvelle Héloïse*, la vertu de l'exemple, ne le cède qu'à celui que jette l'exemple de la vertu. Tous les personnages importants du roman exercent leur influence les uns sur les autres et, comme en un ballet, sont tour à tour mentors et disciples : Saint-Preux, Julie, Édouard, Claire, Wolmar. Dans les deux dernières parties,

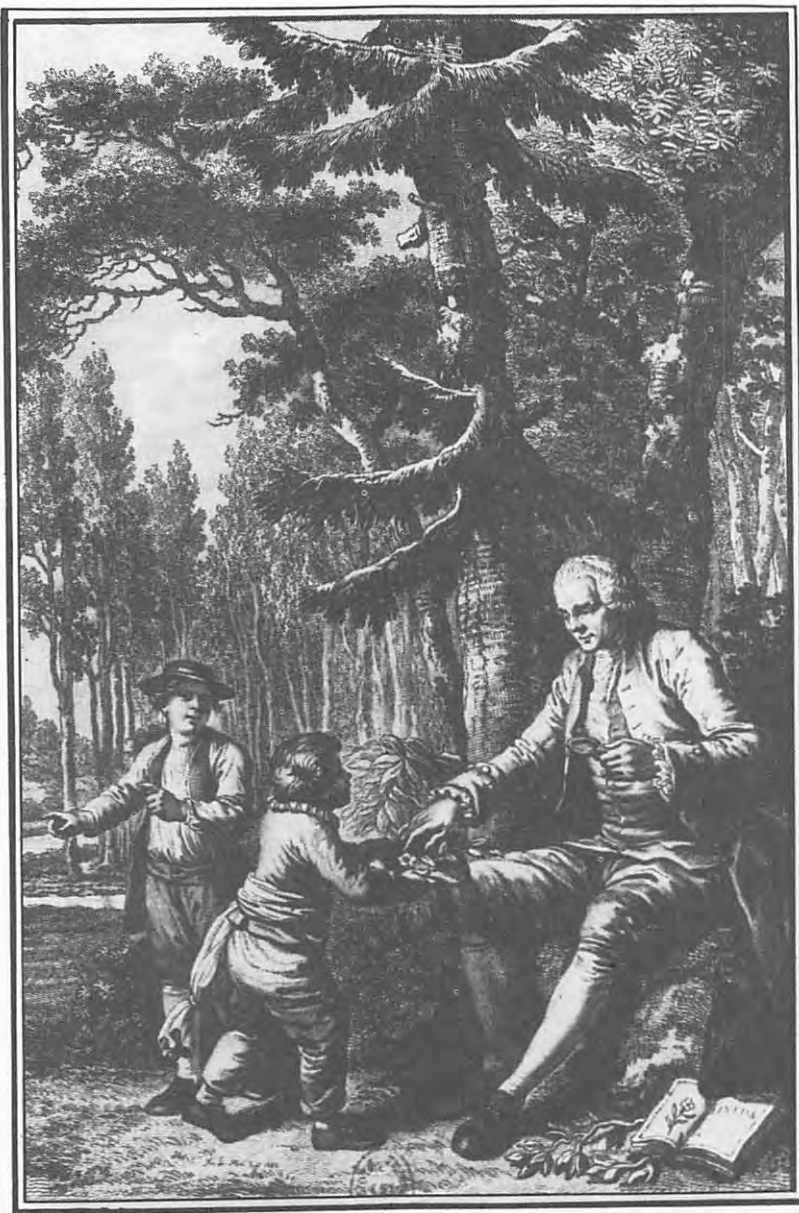
c'est Julie qui éblouit tout son entourage par la vertu dont le halo ne cesse de l'illuminer. Après son accident, lorsqu'elle est sur son lit de mort, elle donne l'ordre qu'on serve du vin d'Espagne au médecin et aux messieurs qui sont à son chevet. Mais le domestique à qui est confiée la clef de la cave est en mission au loin, et personne ne s'est aperçu, depuis cinq jours qu'on veille Julie, que la provision de vin est épuisée. Wolmar, attendri par l'extraordinaire sobriété qu'ont ainsi montrée ses domestiques, fait enfoncer la porte de la cave qui, désormais, ne sera plus fermée à clef. Rousseau, *éditeur* de ces lettres, ne se prive pas de commenter ce point important : la vertu des maîtres engendre celle des domestiques : *Lecteurs à beaux laquais, ne demandez point avec un ris moqueur où l'on avait pris ces gens-là. On vous a répondu d'avance : on ne les avait point pris, on les avait faits. Le problème entier dépend d'un point unique : trouvez seulement Julie, et tout le reste est trouvé. Les hommes en général ne sont point ceci ou cela, ils sont ce qu'on les fait être.*

Ce renvoi précis (*on vous a répondu d'avance*) à la 10<sup>e</sup> lettre de la IV<sup>e</sup> partie, où Saint-Preux expose tout au long, et sans épargner la patience du lecteur, l'économie domestique de Clarens, justifie rétrospectivement cette lettre, souvent jugée hors de propos. Tout dépend de ce qu'est le propos : si *la Nouvelle Héloïse*, comme il semble bien que ce soit le cas, doit servir d'illustration concrète à la théorie de *la Morale sensitive*, toutes ces considérations sur la valeur des modèles, sur la force contagieuse des bonnes mœurs, sur la possibilité d'éduquer l'homme, sont parfaitement à leur place dans ce roman. Comme y sont à leur place les digressions pédagogiques, inspirées par les méditations que Rousseau faisait à la même époque sur son traité d'éducation et qui unissent plus étroitement l'*Émile*, paru en 1762, à la *Julie*, parue un an plus tôt.

### Une pédagogie systématiquement négative

Dès l'âge de vingt ans, apprenant la musique en l'enseignant aux jeunes Chambériennes, Rousseau dut faire face





sur le plan pratique aux problèmes d'éducation qui passionnèrent son siècle. A Lyon en 1740, en qualité de précepteur des fils Mably, il rédige à la destination de l'aîné de ceux-ci un *Projet pour l'éducation de M. de Sainte-Marie*, premier témoignage écrit d'un intérêt ancien et durable pour la pédagogie. Neuf ans plus tard, le coup de foudre de Vincennes lui révèle le principe de base de sa doctrine. Il mettra une douzaine d'années à édifier dessus la structure monumentale de *l'Émile* : l'homme naît bon, il incombe à l'éducation de détourner de lui les influences qui pourraient le corrompre. *L'Émile, (...) ce livre tant lu, si peu entendu, et si mal apprécié, n'est qu'un traité de la bonté originelle de l'homme, destiné à montrer comment le vice et l'erreur, étrangers à sa constitution, s'y introduisent du dehors, et l'altèrent insensiblement.*

Si, comme Rousseau l'affirme dans le troisième *Dialogue*, *l'Émile est un traité de la bonté originelle de l'homme*, il est bien sûr en tout cas qu'il n'est pas un traité d'éducation. Rousseau, du reste, est le premier à l'admettre dès la préface : *On croira moins lire un traité d'éducation que les rêveries d'un visionnaire sur l'éducation.* Il ne veut pas seulement dire par là que la composition de l'ouvrage manque de rigueur, défaut qu'il reconnaît dans la même préface ; il attire surtout l'attention sur l'aspect imaginaire et hypothétique d'un livre trop souvent jugé doctrinal et dogmatique.

Sans doute Rousseau a-t-il d'abord cédé à la tentation d'imiter ses illustres devanciers, Fleury, Locke et Rollin, ou encore les trois abbés, de Saint-Pierre, Pluche et Nollet. Mais à mesure que se précise dans son esprit l'idée relativiste de *la Morale sensitive*, sentant la vanité des tentatives universelles, il oriente de plus en plus ses réflexions vers le concret. Les premières pages de *l'Émile* le déclarent tout net :

*Pour ne pas grossir inutilement le livre, je me suis contenté de poser les principes dont chacun devait sentir la vérité. Mais quant aux règles qui pouvaient avoir besoin de preuves, je les ai toutes appliquées à mon Émile ou à d'autres exemples, et j'ai fait voir dans des détails très étendus comment ce que j'établissais pouvait être pratiqué ; tel est du moins le plan que je*

me suis proposé de suivre. C'est au lecteur à juger si j'ai réussi.

Il est arrivé de là que j'ai d'abord peu parlé d'Émile, parce que mes premières maximes d'éducation, bien que contraires à celles qui sont établies, sont d'une évidence à laquelle il est difficile à tout homme raisonnable de refuser son consentement. Mais à mesure que j'avance, mon élève, autrement conduit que les vôtres, n'est plus un enfant ordinaire ; il lui faut un régime exprès pour lui.

Là est l'originalité du livre. L'Émile est le récit d'une expérience vécue. Plus uniquement encore, d'une expérience imaginée. Moins un traité et plus un roman que *Télémaque*, l'Émile doit à la vie imaginaire qui l'anime ses qualités littéraires, son succès durable, et donc aussi le rôle déterminant qu'il joua dans l'évolution de la pédagogie.

Les principes ou maximes universels, que Rousseau distingue ici des règles particulières, constituent ce qu'il appelle l'éducation négative, applicable selon lui aux dix à douze premières années de la vie des enfants. Rousseau y consacre les deux premiers livres de l'Émile : livre I, l'enfance ; livre II, l'âge des sensations. L'enfant étant naturellement bon, il importe d'abord de préserver cette bonté en le mettant à l'abri des influences corruptrices. Toutes les fois que Rousseau est amené à présenter cette maxime fondamentale, il recourt à la même image d'une porte qu'il faut fermer au vice. Voici, par exemple, comment il la rappelle en 1763 dans sa *Lettre à Christophe de Beaumont* : *Si l'homme est bon par sa nature, comme je crois l'avoir démontré, il s'ensuit qu'il demeure tel tant que rien d'étranger à lui ne l'altère ; et si les hommes sont méchants, comme ils ont pris peine à me l'apprendre, il s'ensuit que leur méchanceté leur vient d'ailleurs : fermez donc l'entrée au vice, et le cœur humain sera toujours bon. Sur ce principe, j'établis l'éducation négative comme la meilleure ou plutôt la seule bonne.*

Le rapport entre ce principe et la notion de la morale sensitive est immédiatement clair : dans l'un et l'autre cas, il s'agit de contrôler l'effet des influences extérieures sur un individu originellement pur. *La Nouvelle Héloïse* illustre surtout l'aspect positif du principe et montrait comment on



peut corriger des êtres dont la pureté a été corrompue. L'*Émile*, lui, s'efforce beaucoup plus d'illustrer son aspect négatif et comment il convient d'abord d'empêcher les influences corruptrices de s'exercer. La thérapeutique de *la Morale sensitive* était à la fois préventive et curative, mais Rousseau est de ces hommes qui pensent que, pour la santé morale comme pour la santé physique, la prophylaxie est plus sûre que la guérison et l'hygiène plus efficace que la médecine. La critique qu'il adresse dans le premier livre de l'*Émile* à la pédiatrie de son temps aboutit à la même conclusion : *La seule partie utile de la médecine est l'hygiène ; encore l'hygiène est-elle moins une science qu'une vertu.*

Le rôle du pédagogue se borne donc, tout au long de cette première phase, à détourner de l'enfant les influences pernicieuses : le maillot qui emprisonne, la nourrice qui manque de *sollicitude maternelle*, les bains chauds qui amollissent, les domestiques qui agacent...

Lorsque l'enfant atteint l'âge de la raison, la mission du gouverneur devient infiniment plus difficile. Fondée sur la notion de contagion morale impliquée dans *la Morale sensitive*, l'*éducation positive*, à laquelle est consacré le livre III de l'*Émile*, attribue nécessairement un rôle dominant et quasi exclusif au gouverneur d'Émile. D'où le soin extrême que Rousseau recommande dans son choix : *Un gouverneur ! O quelle âme sublime ! (...) Plus on y pense, plus on aperçoit de nouvelles difficultés. (...) Ce rare mortel est-il introuvable ? Je l'ignore.* C'est que toute l'éducation d'Émile dépend désormais de cet homme. C'est lui seul qui provoque les questions de l'enfant et y répond. C'est lui qui conspire avec le jardinier Robert ou avec le bateleur au canard aimanté pour inculquer à Émile les notions rudimentaires de la propriété ou du magnétisme. C'est lui qui transforme le petit monde de son élève en un univers artificiel, astucieusement truqué afin de démontrer, de manière à la fois plus objective et plus concluante que ne pourrait le faire le monde réel, l'utilité de la patience ou de la cosmographie. Enfin, et surtout, le gouverneur est un modèle, comme Wolmar ou Julie : c'est lui qui, après avoir préservé les premières années de la vie de l'enfant

du joug de l'habitude (*la seule habitude qu'on doit laisser prendre à l'enfant est de n'en contracter aucune*), s'efforce maintenant de lui faire prendre, par la force de son exemple, des habitudes morales.

Rousseau, qui a le mérite de différencier soigneusement l'enfant de l'homme, leur reconnaît cependant une docilité commune aux influences extérieures que devait cataloguer *la Morale sensitive*. L'enfant sera donc, pour son plus grand bien, habilement soumis aux influences favorables et invité à imiter passivement, avant d'être à même de comprendre et de faire à son tour la leçon aux autres : *Je sais que toutes ces vertus par imitation sont des vertus de singe, et que nulle bonne action n'est moralement bonne que quand on la fait comme telle, et non parce que d'autres la font. Mais, dans un âge où le cœur ne sent rien encore, il faut bien faire imiter aux enfants les actes dont on veut leur donner l'habitude, en attendant qu'ils les puissent faire par discernement et par amour du bien.*

Les réflexions de Rousseau sur *l'éducation positive* se poursuivent à travers les deux derniers livres de *l'Émile* : le livre IV qui, consacré aux années d'adolescence ou âge de la sensibilité, traite de l'enseignement de la morale et de la religion ; enfin le livre V qui, consacré à l'éducation de Sophie, la future compagne d'Émile, aux fiançailles et au mariage, est en partie gâté par des préjugés farouchement antiféministes.

Tout indique que Rousseau considérait ses idées sur *l'éducation négative* comme les plus importantes. Seules, en effet, elles sont susceptibles d'une application systématique universelle, puisque la bonté naturelle et originelle est le seul bien commun à tous les enfants. A partir du livre III, commence le roman d'*Émile* qui, pas plus que celui de *Julie*, ne peut prétendre à une valeur générale. Si pourtant, à eux seuls, les trois derniers livres occupent près des trois quarts du volume, c'est que toute pédagogie implique nécessairement une morale : Émile y devient ce que son gouverneur le fait devenir, comme Rousseau, au cours de sa vie, avait été tourné et retourné au gré des vents divers qui avaient soufflé sur lui. Une fois encore, c'est la justification d'un itinéraire spirituel tortueux que cherche, en réfléchissant

sur l'éducation, l'homme qui n'avait jamais été à l'école, et dont l'éducation avait obéi aux caprices d'une destinée imprévisible. Jouant dans cette fiction le rôle du gouverneur, Rousseau s'accorde aussi les joies imaginaires de l'action et de l'autorité, dont la réalité l'a privé. Même démarche que dans *la Nouvelle Héloïse*, où il s'était dédommagé de sa passivité amoureuse en accordant à son alter ego Saint-Preux un dynamisme de conquérant.

### Une profession de foi systématiquement personnelle

De même que *l'éducation positive* n'est, dans ses détails concrets, applicable qu'au seul Émile, de même la *Profession de foi du vicaire savoyard*, qui occupe le centre du quatrième livre de *l'Émile* est présentée comme l'aboutissement d'un itinéraire personnel. Aussi bien, tout prosélytisme en est-il soigneusement écarté : *Je ne veux pas argumenter avec vous, ni même tenter de vous convaincre ; il me suffit de vous exposer ce que je pense dans la simplicité de mon cœur. (...) Souvenez-vous toujours que je n'enseigne point mon sentiment, je l'expose.*

La genèse de cette *Profession de foi*, c'est dans la troisième *Promenade* que Rousseau la retrace. Ses amis parisiens des années 40 affichaient des attitudes religieuses ou irréligieuses choquantes pour l'ancien élève du pasteur Lambercier. Sans l'avoir jamais persuadé, les idées de ses compagnons, les « philosophes », l'avaient suffisamment inquiété pour l'inciter à entreprendre, au lendemain de sa réforme de 1751, un vaste examen critique de ses croyances religieuses et morales. Lectures méthodiques, réflexions systématiques, il n'épargna aucun effort, malgré son peu de goût pour l'exercice de la raison et son peu de confiance dans les facultés rationnelles lorsqu'il s'agit de religion ou de morale. La foi naïve de son enfance sortit de l'épreuve intacte. L'acide du rationalisme n'avait pas mordu. Une dizaine d'années plus tard, il rapporta dans le quatrième livre de *l'Émile* le récit de l'aventure : *Le résultat de mes pénibles recherches fut tel à peu près que*

*je l'ai consigné depuis dans la Profession de foi du vicaire savoyard. Convaincu qu'il avait donné sa chance à la raison et qu'elle avait échoué, il ne lui resta plus qu'à faire la sourde oreille aux raisonnements capables d'ébranler sa foi et qu'à jouir, en toute bonne conscience, de la sérénité et de la paix spirituelle qu'il évoque en 1769 dans une longue lettre adressée à un certain monsieur de Franquières qui l'a questionné sur ses convictions religieuses : J'ai cru dans mon enfance par autorité, dans ma jeunesse par sentiment, dans mon âge mûr par raison ; maintenant je crois parce que j'ai toujours cru. Tandis que ma mémoire éteinte ne me remet plus sur la trace de mes raisonnements, tandis que ma judiciaire affaiblie ne me permet plus de les recommencer, les opinions qui en ont résulté me restent dans toute leur force ; et sans que j'aie la volonté ni le courage de les mettre derechef en délibération, je m'y tiens en confiance et en conscience, certain d'avoir apporté dans la vigueur de mon jugement à leurs discussions toute l'attention et la bonne foi dont j'étais capable.*

*La Profession de foi du vicaire savoyard suit donc fidèlement l'itinéraire spirituel de Rousseau en justifiant dès l'abord par la précarité des grands systèmes métaphysiques la nécessité pour chaque individu de s'en remettre au témoignage unique de sa propre conscience : Je consultai les philosophes, je feuilletai leurs livres, j'examinai leurs diverses opinions ; je les trouvai tous fiers, affirmatifs, dogmatiques, même dans leur scepticisme prétendu, n'ignorant rien, ne prouvant rien, se moquant les uns des autres ; et ce point commun à tous me parut le seul sur lequel ils ont tous raison. (...) Je pris donc un autre guide et je me dis : Consultons la lumière intérieure, elle m'égarera moins qu'ils ne m'égarent, ou, du moins, mon erreur sera la mienne, et je me dépraverai moins en suivant mes propres illusions qu'en me livrant à leurs mensonges.*

Si cet itinéraire peut rappeler, comme Rousseau ne manque pas de le signaler lui-même, la première partie du *Discours de la méthode*, toute ressemblance avec l'attitude de Descartes s'arrête là : à la flamme de sa *lumière intérieure*, Rousseau, dans le fond, ne désire éclairer que sa propre lanterne. Alors que Descartes cherche à fonder une méthode, donc un système



propre à s'imposer universellement par l'éclat même de son évidence, Rousseau, lui, s'acharne à mettre de l'ordre dans ses propres pensées pour mieux pouvoir les justifier. Comme il le répète un peu partout et jusque dans un texte aussi tardif que la troisième *Promenade* : *Quand j'ai désiré d'apprendre, c'était pour savoir moi-même, et non pas pour enseigner.*

Il ne faut donc pas s'étonner si Rousseau ne se donne plus la peine de réfuter systématiquement les arguments de la philosophie matérialiste. Il lui suffit de savoir que ces arguments n'ont pas de prise sur ses propres convictions, même si d'autres esprits que le sien sont plus sensibles à leur force persuasive. A la différence de la plupart des déistes propagandistes de son époque, Rousseau peut se payer le luxe de demeurer sur le seul plan individuel du cœur, et de fermer les yeux à tout éclairage étranger à celui de sa seule *lumière intérieure*. C'est parce qu'il a le bonheur d'être sourd lui-même à l'éloquence des rationalistes qu'il peut renverser audacieusement la situation et les interpeller comme il le fait : *Que vous sert de me réduire au silence, si vous ne pouvez m'amener à la persuasion ? Et comment m'ôterez-vous le sentiment involontaire qui vous dément toujours malgré moi ?* Plus tard, il pourra rendre ses droits à la raison, mais pas avant d'avoir posé sur les assises inattaquables de ce *sentiment involontaire* les grands piliers qui soutiennent toute la *Profession de foi* : existence de Dieu, existence de l'âme, survie de celle-ci après la mort du corps, et même existence de règles morales élémentaires gouvernant la conduite de l'individu.

Si ce témoignage de la conscience individuelle était pur caprice et pure gratuité, les conséquences sociales d'une pareille croyance seraient l'anarchie. Mais Rousseau croit à l'infailibilité et donc à l'uniformité de la *lumière intérieure*. L'effort de chaque individu doit consister à écarter tous les apports étrangers capables d'obscurcir cette lumière. Une fois ce décapage accompli, il la reconnaîtra à son éclat éblouissant ; il saura que, sa source étant naturelle, chaque conscience individuelle en est semblablement illuminée ; et il lui sera facile de déchiffrer, grâce à elle, les règles capables de gouver-



ner sa conduite quotidienne : *En suivant toujours ma méthode, je ne tire point ces règles des principes d'une haute philosophie, mais je les trouve au fond de mon cœur écrites par la nature en caractères ineffaçables. Je n'ai qu'à me consulter sur ce que je veux faire : tout ce que je sens être bien est bien, tout ce que je sens être mal est mal : le meilleur de tous les casuistes est la conscience ; et ce n'est que quand on marchande avec elle qu'on a recours aux subtilités du raisonnement. (...) Toute la moralité de nos actions est dans le jugement que nous en portons nous-mêmes.*

Dès lors, on comprend que la seconde moitié de la *Profession de foi* – celle qui allait provoquer la proscription et la persécution – s'emploie à réfuter les prétentions de toutes les religions dites révélées ; comme on comprend aussi la préférence que Rousseau semble exprimer pour le judaïsme, lequel *admet une seule révélation*, alors que le christianisme, note-t-il, *en admet deux*, et que le mahométisme *en admet trois*. Enfin, puisque c'est dans la seule conscience de l'individu que réside l'évidence ultime des vérités de la morale et de la religion, le panégyrique exalté que le vicaire lui consacre s'explique, jusque dans le choix de son vocabulaire : *Conscience ! conscience ! instinct divin, immortelle et céleste voix ; guide assuré d'un être ignorant et borné, mais intelligent et libre ; juge infailible du bien et du mal, qui rends l'homme semblable à Dieu, c'est toi qui fais l'excellence de sa nature et la moralité de ses actions...*

On comprend enfin que, si le vicaire savoyard présente malgré tout à Émile certaines des preuves rationnelles de l'existence de Dieu, ce n'est pas parce qu'il croit à l'efficacité de ces preuves ; mais c'est bien parce que Rousseau, ayant eu directement accès à Dieu par le cœur, ne peut recourir qu'à la raison pour justifier sa foi aux yeux des autres. C'est ce qu'il écrit encore à M. de Franquières : *La raison prend à la longue le pli que le cœur lui donne. (...) Je crois que Dieu s'est suffisamment révélé aux hommes et par ses œuvres et dans leurs cœurs ; et s'il y en a qui ne le connaissent pas, c'est, selon moi, parce qu'ils ne veulent pas le connaître, ou parce qu'ils n'en ont pas besoin.*

Bref : il en revient toujours à la même et seule pierre de touche,

ce qu'il appelle, indifféremment semble-t-il, le *dictamen de ma conscience*; la *lumière intérieure* ou encore la *voix du sentiment intérieur*, autrement dit le témoignage rigoureusement personnel et incommunicable de sa propre conscience.

*Quand tous les philosophes prouveraient que j'ai tort, si vous sentez que j'ai raison, je n'en veux pas davantage.*

*Il ne faut pour cela que vous faire distinguer nos idées acquises de nos sentiments naturels ; car nous sentons avant de connaître ; et comme nous n'apprenons point à vouloir notre bien et à fuir notre mal, mais que nous tenons cette volonté de la nature, de même l'amour du bon et la haine du mauvais nous sont aussi naturels que l'amour de nous-mêmes. Les actes de la conscience ne sont pas des jugements, mais des sentiments. Quoique toutes nos idées nous viennent du dehors, les sentiments qui les apprécient sont au-dedans de nous, et c'est par eux seuls que nous connaissons la convenance ou disconvenance qui existe entre nous et les choses que nous devons respecter ou fuir.*

*Exister, pour nous, c'est sentir ; notre sensibilité est incontestablement antérieure à notre intelligence, et nous avons eu des sentiments avant des idées.*

### Une politique au-delà des systèmes

Le *Contrat social* fut aussi composé pendant les années fécondes de la retraite montmorencienne. Il représente l'aboutissement d'une des ambitions les plus hautes et les plus durables de Rousseau. L'idée d'écrire un grand ouvrage politique semble lui être venue d'abord en 1743 alors que, simple secrétaire d'ambassadeur à Venise, il se prend pour un secrétaire d'ambassade, peut-être même pour un homme d'État. Il réfléchit, accumule quelques notes en vue de cet ouvrage, puis, une dizaine d'années plus tard, il se met à y travailler activement dans l'intervalle qui sépare la rédaction de ses deux *Discours*. Quand il s'installe en 1756 à l'Ermitage, la composition d'un vaste traité sur les *Institutions politiques* est, comme on l'a vu, inscrite à son programme. Mais les difficultés se multiplient à tel point que, dès 1761, il doit en abandonner

le projet. De toutes ses notes il tire alors, en un peu plus d'une année, *ce qui pouvait se détacher*, et, non sans beaucoup de mal, comme il le rappelle dans les *Confessions*, il met au point le texte du *Contrat social*.

Il faut insister sur ce changement de titre, car il représente aussi un changement d'objectif, ou plus exactement un rétrécissement de l'objectif initial. Il ne s'agit plus d'édifier un système complet ; Rousseau s'est reconnu inapte à cette tâche. Il s'agit simplement de dégager des principes. Du moins est-ce là le sens qu'il faut donner à la première phrase du premier livre : *Je veux chercher si, dans l'ordre civil, il peut y avoir quelque règle d'administration légitime et sûre, en prenant les hommes tels qu'ils sont, et les lois telles qu'elles peuvent être.*

C'est cette recherche de l'absolu qui confère aux principales propositions et définitions du *Contrat social* leur caractère abstrait et universel. Ainsi en est-il, dès le premier livre, de l'hypothèse fondamentale du pacte social. Rousseau s'applique avec rigueur à démontrer comment cette *première convention* est seule capable d'expliquer la formation des sociétés humaines. En devenant membre d'un groupe social, l'individu doit accepter un profond changement dans son statut : d'homme naturel il devient homme civil, autrement dit, il abandonne ces prérogatives capitales de son statut primitif que sont la liberté et l'égalité *naturelles*, telles que les évoquait le *Discours sur l'inégalité*. Un pareil sacrifice n'est admissible que moyennant certaines garanties, selon lesquelles il recevra en contrepartie ce que Rousseau appelle la liberté et l'égalité *civiles et morales*. Ceci pose donc la nécessité d'un contrat d'association dont l'exécution soit soumise à une autorité inviolable et acceptable à tous. La source de cette autorité, qui garantit absolument à chaque membre du corps social le respect de ses droits, est ce que Rousseau appelle la *volonté générale*. Voici donc le libellé du contrat social : *Chacun de nous met en commun sa personne et toute sa puissance sous la suprême direction de la volonté générale : et nous recevons en corps chaque membre comme partie indivisible du tout.*

Ce texte n'a de véritable sens, sur le plan politique, que si on lui adjoint une définition rigoureuse de la *volonté générale*, ainsi placée au sommet de l'édifice. Or, celle-ci n'est ni la somme ni la moyenne des volontés de chaque membre du corps social : *Il y a souvent bien de la différence entre la volonté de tous et la volonté générale ; celle-ci ne regarde qu'à l'intérêt commun ; l'autre regarde à l'intérêt privé, et n'est qu'une somme de volontés particulières : mais ôtez de ces mêmes volontés les plus et les moins qui s'entre-détruisent, reste pour somme des différences la volonté générale.* L'abstraction de cette algèbre politique a déconcerté bien des lecteurs du *Contrat social*. Mais il est impérieux de ne pas se laisser rebuter, faute de quoi le sens profond de tout le livre demeure insaisissable. En effet, c'est en fonction de cette notion clef de *volonté générale* que se comprend, par exemple, la distinction fondamentale entre la liberté et l'égalité naturelles, d'une part, et, de l'autre, la liberté et l'égalité civiles et morales : *Il faut bien distinguer la liberté naturelle, qui n'a pour bornes que les forces de l'individu, de la liberté civile, qui est limitée par la volonté générale. (...) Au lieu de détruire l'égalité naturelle, le pacte fondamental substitue, au contraire, une égalité morale et légitime à ce que la nature avait pu mettre d'inégalité physique entre les hommes, et que, pouvant être inégaux en force ou en génie, ils deviennent tous égaux par convention et de droit.* Et c'est encore à condition de bien comprendre la nature de cette *volonté générale* qu'on pourra apprécier l'autre principe de base du *Contrat social*, selon lequel chaque membre du corps social, ou citoyen, a, en tant qu'individu unique, une volonté particulière différente en nature de la volonté générale du corps social, à la création de laquelle, cependant, il participe aussi, du fait de son appartenance à ce corps.

Divers attributs essentiels de la *volonté générale*, précisés au cours du livre II et au début du livre IV du *Contrat social*, permettent de cerner plus exactement cette notion capitale. Rousseau assure que la *volonté générale* est par définition *toujours constante, inaltérable et pure*. Elle tend toujours nécessairement au bien public. S'il lui arrive de ne pas s'exprimer, ce n'est pas là le signe de son anéantissement, mais

*DU CONTRAT*  
S O C I A L,  
O U  
P R I N C I P E S  
*DU DROIT*  
P O L I T I Q U E .

*Par J. J. ROUSSEAU,*  
*Citoyen de Geneve.*

---

Dicamus leges.

Fœderis <sup>æ</sup>quas

*Æneid. XI.*

---

*Edition Sans Cartons , à laquelle on a  
ajouté une Lettre de l'Auteur au seul  
Ami qui lui reste dans le monde.*



A A M S T E R D A M ,  
C H E Z M A R C - M I C H E L R E Y ,

---

M. DCC. LXXII.

celui de la décadence du corps politique devenu incapable de la connaître. Il est donc clair que, sur le plan de la conscience collective, la *volonté générale* n'est autre que la contrepartie de la *lumière intérieure* sur le plan de la conscience individuelle. Le *Contrat social* est de ce fait étroitement et organiquement lié à l'ensemble des grands ouvrages didactiques des années montmorenciennes. Sur le plan du système se démontre donc une fois de plus la fécondité quasi inépuisable de l'illumination de Vincennes.

De même que, selon la *Profession de foi*, l'individu est seul juge des valeurs morales qui le concernent, de même, selon le *Contrat social*, la communauté sociale est seule juge des valeurs politiques qui l'intéressent. Souveraineté de l'individu, d'une part ; souveraineté du peuple, de l'autre. Nécessité absolue des vertus morales pour l'individu, et des vertus sociales pour le citoyen, faute de quoi la *lumière intérieure* se voile et la *volonté générale* cesse de s'exprimer.

Poser, par un acte de foi inébranlable, le principe de la souveraineté du peuple ne suffit pas cependant à fonder un système : il faut encore déduire de ce principe des structures et des institutions politiques. Quoique le *Contrat social* ne se propose pas de descendre jusqu'à des considérations de cet ordre, il est remarquable que Rousseau ne conclut pas immédiatement de la souveraineté du peuple à la démocratie. Grand admirateur de Lycurgue et de Solon, il conseille, en particulier, de confier le pouvoir constituant à un législateur unique, et exprime même quelques doutes quant au pouvoir législatif : *La volonté générale est toujours droite et tend toujours à l'utilité publique ; mais il ne s'ensuit pas que les délibérations du peuple aient toujours la même rectitude. On veut toujours son bien, mais on ne le voit pas toujours.*

On serait même en droit de juger Rousseau hostile au régime démocratique tel qu'il fonctionne aujourd'hui : au nom de la *volonté générale*, il jette, en effet, l'anathème sur les partis politiques qui par la suite devaient se révéler inséparables du fonctionnement de la démocratie : *Si, quand le peuple suffisamment informé délibère, les citoyens n'avaient aucune communication entre eux, du grand nombre de petites différences résulterait toujours*



*la volonté générale, et la délibération serait toujours bonne. Mais quand il se fait des brigues, des associations partielles aux dépens de la grande, la volonté de chacune de ces associations devient générale par rapport à ses membres, et particulière par rapport à l'État : on peut dire alors qu'il n'y a plus autant de votants que d'hommes, mais seulement autant que d'associations. Les différences deviennent moins nombreuses et donnent un résultat moins général. Enfin, quand une de ces associations est si grande qu'elle l'emporte sur toutes les autres, vous n'avez plus pour résultat une somme de petites différences, mais une différence unique ; alors il n'y a plus de volonté générale, et l'avis qui l'emporte n'est qu'un avis particulier.*

Ce n'est que dans le troisième livre du *Contrat social* que, passant en revue les diverses formes traditionnelles de gouvernement, Rousseau exprime sa préférence formelle et irréfutable pour le régime démocratique. A ceci près pourtant que, concevant la démocratie comme un absolu, et repoussant, par exemple, ce compromis qu'est le système représentatif, Rousseau est le premier à en souligner la nature utopique : *A prendre le terme dans la rigueur de l'acception, il n'a jamais existé de véritable démocratie. (...) S'il y avait un peuple de dieux, il se gouvernerait démocratiquement. Un gouvernement si parfait ne convient pas à des hommes.*

Tant il est vrai que l'absolutisme sur le plan théorique mène souvent au relativisme sur le plan de la pratique politique : *On a de tout temps beaucoup disputé sur la meilleure forme de gouvernement, sans considérer que chacune d'elles est la meilleure en certains cas, et la pire en d'autres.* En bon disciple de Montesquieu, Rousseau consacre, en effet, un long chapitre à établir que toute forme de gouvernement n'est pas propre à tout pays, et que la liberté, n'étant pas un fruit de tous les climats, n'est pas à la portée de tous les peuples. Et il ne manque pas dans le *Contrat social* de chapitres entiers qui, fondés sur une méthode uniquement historique, exposent des points de vue relativistes.

Entre l'algèbre et l'histoire, le *Contrat social* ne trouve jamais le terrain intermédiaire, qui est celui des systèmes politiques. L'abandon significatif du traité des *Institutions*

*politiques* consomme donc l'échec des systèmes. Désormais Rousseau ne s'aventurera dans le domaine politique que pour examiner des exemples particuliers et résoudre des problèmes précis.

Lorsqu'en 1764, le capitaine Buttafuoco, du régiment Royal-italien, lui demandera « une bonne institution politique » pour sa Corse natale ; lorsqu'en 1771, le comte de Wielhorski, membre de la Diète de Pologne, lui adressera la même requête pour sa patrie, Rousseau reprendra la plume et composera ses *Lettres sur la législation de la Corse*, son *Projet de constitution pour la Corse* et ses *Considérations sur le gouvernement de Pologne*. Ces ouvrages sont aux *Institutions politiques* avortées ce qu'étaient *la Nouvelle Héloïse* et *l'Émile à la Morale sensitive* : des illustrations d'idées générales. Plus volumineux que le *Contrat social* et composés avec moins de peine, ils commencent par de longues considérations d'ordre historique, géographique, sociologique, centrées sur les pays dont il est question. Et c'est seulement par induction qu'on peut, à partir de ces textes, reconstituer la pensée politique de Rousseau. Par leur souci méthodique des particularismes de ces nations, les écrits de Rousseau sur la Corse et la Pologne demeurent donc aussi nettement en deçà d'une doctrine politique systématique, que le *Contrat social* se plaçait résolument au-delà.

#### Une personne et un personnage au lieu d'un système.

Ce qui est vrai du *Contrat social* l'est aussi des autres ouvrages didactiques : la doctrine qu'ils exposent est le résultat d'une intuition, et non pas d'une enquête. Selon la vision originelle de Vincennes, la société étant corrompue et dénaturée, ce n'est pas en étudiant les hommes que l'on peut espérer retrouver une vérité qui est par définition dans la nature : c'est en sondant sa propre conscience. Qu'il s'agisse de sa conduite privée ou de sa doctrine publique, le rôle de ses facultés rationnelles se borne pour Rousseau à ratifier l'adhésion irrésistible du cœur. Ce mouvement est

observé avec lucidité par le rêveur sexagénaire de la quatrième Promenade : *Telles furent mes règles de conscience sur le mensonge et sur la vérité. Mon cœur suivait machinalement ces règles avant que ma raison les eût adoptées, et l'instinct moral en fit seul l'application. (...) En ceci comme en tout le reste, mon tempérament a beaucoup influé sur mes maximes, ou plutôt sur mes habitudes ; car je n'ai guère agi par règles, ou n'ai guère suivi d'autres règles en toute chose que les impulsions de mon naturel.*

On ne saurait trop apprécier la lumière que ces réflexions jettent rétrospectivement sur les grands livres qui vont du premier *Discours* au *Contrat social*. Ce tout le reste ou ce toute chose dont il parle ici ne représente-t-il pas, en effet, ces grands ouvrages didactiques de pédagogie, de morale, de politique, de critique sociale ? Lorsqu'il s'agit donc ostensiblement de l'homme primitif, de l'élève modèle, du gouverneur parfait, du régime politique idéal, c'est toujours de lui-même que Rousseau part d'abord. C'est là ce que n'a pas manqué de remarquer l'interlocuteur français du troisième *Dialogue*, qui vient tout juste de finir une lecture attentive des œuvres complètes de Jean-Jacques, avec l'espoir d'en retirer une vue d'ensemble de son système : *En saisissant peu à peu ce système par toutes ses branches dans une lecture plus réfléchie, je m'arrêtai pourtant moins d'abord à l'examen direct de cette doctrine qu'à son rapport avec le caractère de celui dont elle portait le nom ; et, sur le portrait que vous m'aviez fait de lui, ce rapport me parut si frappant, que je ne pus refuser mon assentiment à son évidence. D'où le peintre et l'apologiste de la nature, aujourd'hui si défigurée et si calomniée, peut-il avoir tiré son modèle, si ce n'est de son propre cœur ?*

L'un des buts essentiels des écrits autobiographiques de Rousseau est donc de mettre en lumière l'unité profonde de son caractère et de montrer que cette unité demeure intacte, même lorsqu'elle peut apparaître compromise par les images contradictoires qu'en donnent ses différents livres. Les premières pages de la rédaction originale des *Confessions* en témoignent clairement : *Pour bien connaître un caractère, il y faudrait distinguer l'acquis d'avec la nature, voir com-*

ment il s'est formé, quelles occasions l'ont développé, quel enchaînement d'affections secrètes l'a rendu tel, et comment il se modifie, pour produire quelquefois les effets les plus contradictoires et les plus inattendus. Ce qui se voit n'est que la moindre partie de ce qui est ; c'est l'effet apparent, dont la cause interne est cachée et souvent très compliquée.

Entre 1756, date à laquelle Rousseau projette d'écrire *la Morale sensitive, ou le Matérialisme du sage*, et 1765, date à laquelle il commence à écrire les *Confessions*, d'ermite il est devenu proscrit : la condamnation officielle qui pèse sur lui l'oblige désormais à donner en public cette explication de sa conduite qu'il n'avait d'abord essayé de trouver que pour lui-même. C'est lui qui va être maintenant l'illustration de l'idée de *la Morale sensitive*. Même la rédaction d'un ouvrage apparemment aussi éloigné d'un plaidoyer que le *Dictionnaire de musique* est inspirée par cette idée fixe. La préface, composée à Môtiers en 1764, contient l'étrange profession de foi que voici : *Les premières habitudes m'ont longtemps attaché à la musique française, et j'en étais enthousiaste ouvertement. Des comparaisons attentives et impartiales m'ont entraîné vers la musique italienne, et je m'y suis livré avec la même bonne foi. Si quelquefois j'ai plaisanté, c'est pour répondre aux autres sur leur propre ton ; mais je n'ai pas comme eux donné des bons mots pour toute preuve, et je n'ai plaisanté qu'après avoir raisonné. Maintenant que les malheurs et les maux m'ont enfin détaché d'un goût qui n'avait pris sur moi que trop d'empire, je persiste, par le seul amour de la vérité, dans les jugements que le seul amour de l'art m'avait fait porter.*

Ce qui, soit dit en passant, justifie du même coup les lettres de *la Nouvelle Héloïse* vantant la supériorité de la musique italienne. En brûlant ce qu'il a adoré, Rousseau ne s'est pas renié : il n'a fait que céder à la pression du réel et obéir à son amour de la vérité. Dans le corps du *Dictionnaire de musique*, à l'article « Copiste » notamment, l'homme angoissé, sous couleur de s'adresser au lecteur, s'efforce en fait de se persuader lui-même de la direction unique de sa vie : *Homme de lettres, j'ai dit de mon état tout le mal que j'en pense ; je n'ai fait que de la musique française, et n'aime que l'italienne ;*

## PAR LUI-MÊME

*j'ai montré toutes les misères de la société, quand j'étais heureux par elle ; mauvais copiste, j'expose ici ce que font les bons. O vérité ! mon intérêt ne fut jamais rien devant toi ; qu'il ne souille en rien le culte que je t'ai voué.*

Le temps des personnages fictifs est passé : après Saint-Preux, après Émile, Rousseau devient son propre personnage. Cet être, qui se plaint à la première personne du singulier dans les *Confessions*, est à peine moins imaginaire que l'amant de Julie. Il n'est pas mensonger pour autant. C'est que les conditions de la tâche qu'il se propose sont contradictoires : *Rien n'est si dissemblable à moi que moi-même. (...) Je me trouve si bizarrement disposé à cet égard, qu'étant un jour abordé par deux personnes à la fois, avec l'une desquelles j'avais accoutumé d'être gai jusqu'à la folie, et plus ténébreux qu'Héraclite avec l'autre, je me sentis si puissamment agité, que je fus contraint de les quitter brusquement, de peur que le contraste des passions opposées ne me fît tomber en syncope.* Ce portrait qui risquait de s'évanouir aussi, Rousseau s'acharna, pendant la quinzaine d'années qui lui restaient à vivre, à le recommencer infatigablement. *Que suis-je moi-même ? Voilà ce qui me reste à chercher,* soupire-t-il encore lorsque, ayant achevé les *Confessions* et les *Dialogues*, il reprend une dernière fois, dans les *Rêveries*, son interminable ruminatiion.





## VERTUS ET DANGERS DES CHIMÈRES



LA RÉFORME DE LA PENSÉE devait donc suivre celle des mœurs. Cette progression était déjà impliquée dans l'illumination de Vincennes. *Barbarus hic ego sum quia non intelligor illis* ; ce vers d'Ovide sert d'épigraphe au premier *Discours*. Il montre que Rousseau n'a pas échappé à l'emprise d'une des images les plus représentatives de l'esprit de son siècle : celle du primitif transplanté de sa forêt originelle dans la civilisation du luxe et des artifices. Mais cette comédie du bon sauvage dont s'amusaient ses contemporains, le Genevois dépaysé la joua tout de bon, et sur le mode tragique. Dans ce barbare qu'un public corrompu ne pouvait plus comprendre, il reconnut son image. Le public lui donna raison en brûlant ses livres et en le condamnant. Tout cela était dans l'ordre : le monde le rejetait parce qu'il lui apportait le témoignage de sa pureté perdue. Que faire, sinon quitter ce monde et s'en créer un autre ? Celui qui abandonne l'art de vivre de ses contemporains doit aussi abandonner leur art de penser.

Il doit même s'abstenir de penser si l'on appelle penser

se livrer, comme ses contemporains, à l'exercice exclusif de l'intelligence et de la réflexion rationnelle. Après avoir par erreur célébré le culte de la raison, Rousseau va faire une véritable cure de désintoxication. Il y est singulièrement aidé par un tempérament naturellement imaginatif auquel il a essayé de résister en composant ses ouvrages doctrinaux. Désormais il se laissera aller à sa pente, bien mieux, il la cultivera. Grâce aux sortilèges de l'imagination, il s'évadera loin du monde et retrouvera le chemin du paradis perdu. Mais tout excès porte en soi sa punition. Rousseau paiera aussi la rançon de ses joies imaginaires.

### L'art de ne plus penser

Déjà au temps de ses premiers *Discours*, il avait reconnu dans le démon de l'intelligence un agent de corruption : *l'homme qui médite est un animal dépravé*. Dès l'époque de la préface de *Narcisse*, il savait que l'attentat contre la nature attire toujours son châtiment et que, par conséquent, réfléchir n'est pour l'homme qu'une manière de se torturer : *La réflexion ne sert qu'à le rendre malheureux, sans le rendre meilleur ni plus sage*. Mais il ne suffit pas de connaître son mal pour s'en guérir. La réflexion agit comme une drogue : elle possède l'homme qui s'y adonne et le condamne, même lorsqu'elle le tourmente, au besoin de s'y livrer sans cesse : *On ne quitte pas sa tête comme son bonnet, et l'on ne revient pas plus à la simplicité qu'à l'enfance ; l'esprit une fois en effervescence y reste toujours, et quiconque a pensé pensera toute sa vie. C'est là le plus grand malheur de l'état de réflexion : plus on en sent les maux, plus on les augmente ; et tous nos efforts pour en sortir ne font que nous y embourber plus profondément*. Comme en témoignent ces lignes que Rousseau adresse à une de ses correspondantes en 1764, le propre de notre destinée est d'être irréversible et le remède consiste, si l'on ne peut éviter la pensée rationnelle, à ne pas s'y arrêter, mais à la dépasser, voire à la racheter. L'expérience même de Rousseau et le témoignage de ses derniers écrits en démontrent la



possibilité. *Penser fut toujours pour moi une occupation pénible et sans charme*, lit-on dans la septième Promenade, où Rousseau affirme n'avoir jamais *pensé* autrefois qu'en se faisant violence à lui-même. Il évoque alors le mécanisme compensateur et libérateur qui consiste à s'évader insensiblement de l'état de méditation rationnelle et, en recourant à l'imagination, à se laisser glisser vers la rêverie et la félicité : *Durant ces égarements, mon âme erre et plane dans l'univers sur les ailes de l'imagination, dans des extases qui passent toute autre jouissance.*

Mais nous anticipons. Le moment n'est pas encore venu d'évoquer les rêveries de Rousseau. Il convient d'abord de voir par quels procédés il y est parvenu. Car tout au long de sa vie, et surtout à partir des premières persécutions de 1762, il a recherché et pratiqué une véritable gymnastique de l'imagination. Ses goûts les plus marquants - celui de la promenade ou de l'herborisation - ne s'expliquent pas autrement.

Dès sa jeunesse, celui qui allait être le promeneur solitaire se révèle incapable de résister à la tentation d'un long voyage à pied, au cours duquel peut l'emporter l'imagination, la bride au cou. La complaisance qu'il met à évoquer, au quatrième livre des *Confessions*, les longues semaines des années 1728-1731 passées presque toujours seul sur les chemins de Suisse, de Savoie, du Piémont et de France, révèle le rôle enchanteur de l'imagination pour l'infatigable marcheur qu'il fut : *J'étais jeune, je me portais bien, j'avais assez d'argent, beaucoup d'espérance, je voyageais seul. On serait étonné de me voir compter un pareil avantage, si déjà l'on n'avait dû se familiariser avec mon humeur. Mes douces chimères me tenaient compagnie, et jamais la chaleur de mon imagination n'en enfantait de plus magnifiques. Quand on m'offrait quelque place vide dans une voiture, ou que quelqu'un m'accostait en route, je rechignais de voir renverser la fortune dont je bâtissais l'édifice en marchant. (...) En partant je ne songeais qu'à bien marcher. Je sentais qu'un nouveau paradis m'attendait à la porte. Je ne songeais qu'à l'aller chercher.* Ses premiers livres, il les rêva en marchant : le *Discours sur les sciences et les arts* en 1749 sur la route de Vincennes, le *Discours sur l'inégalité*

# CARTE TOPOGRAPHIQUE DU DUCHÉ DE MONTMORANCY A PRESSENT ÉNGUEN

Echelle dans les Communes



en 1753 dans la forêt de Saint-Germain, les premières parties de *la Nouvelle Héloïse* en 1756 dans la forêt de Montmorency, le cinquième livre de *l'Émile* en 1759 dans le parc du Petit-Château de Montmorency.

Dès ses premières années d'exil, condamné à une sorte de résidence forcée, Rousseau recherche spontanément les passe-temps secondaires capables de remplacer à moindres frais la liberté des longues promenades d'autrefois. Pendant quelque temps, à Môtiers, on le voit, muni d'un coussin qu'il emporte avec lui en visite, s'adonner à la confection de lacets, qu'il offre ensuite aux jeunes mariées, si elles s'engagent à allaiter elles-mêmes leurs enfants.

Plus tard, à partir de 1765, initié à l'herborisation par un ami de Môtiers, le Dr d'Ivernois, il se livre à ce nouveau plaisir qui agit sur l'imagination à la manière d'un stimulant bénéfique. C'est surtout dans la septième *Promenade* que Rousseau chante, non sans quelque humour, les douceurs ineffables de cette dernière fantaisie. Elle seule lui permet, au déclin de sa vie, de perdre la conscience de ses malheurs et de laisser son esprit vacant pour les délices de l'évasion : *C'est la chaîne des idées accessoires qui m'attache à la botanique. Elle rassemble et rappelle à mon imagination toutes les idées qui la flattent davantage : les prés, les eaux, les bois, la solitude, la paix surtout, et le repos qu'on trouve au milieu de tout cela, sont retracés par elle incessamment à ma mémoire. Elle me fait oublier les persécutions des hommes, leur haine, leurs mépris, leurs outrages, et tous les maux dont ils ont payé mon tendre et sincère attachement pour eux. Elle me transporte dans des habitations paisibles, au milieu de gens simples et bons, tels que ceux avec qui j'ai vécu jadis. Elle me rappelle et mon jeune âge et mes innocents plaisirs, elle m'en fait jouir derechef, et me rend heureux bien souvent encore, au milieu du plus triste sort qu'ait subi jamais un mortel.*

Promenade et herborisation, tels furent les principaux aspects chez Rousseau du culte et de la culture de l'imagination. Il y en eut d'autres : lecture des romans, pratique de l'épinette, simple contemplation des paysages naturels... L'essentiel était d'être seul, éloigné du tumulte social, aveugle

et sourd à tout ce qui pouvait rétablir un contact douloureux avec la réalité ou remettre en train le mécanisme néfaste de la machine à penser. Alors le naturel reprenait ses droits : celui qui, encore enfant, lisait sur les genoux de son père les romans d'aventure du XVII<sup>e</sup> siècle, repartait par le rêve à la découverte des mondes imaginaires. Il y rencontrait les compagnons fidèles et les femmes aimantes dont la vie réelle l'avait privé.

### Pygmalion

Car la compensation à la solitude des ermitages montmorenciens, Rousseau la trouva très vite dans la société des personnages idylliques dont son imagination créatrice peupla sa retraite. Il suffit de relire l'*Émile* pour y observer le fonctionnement de ce mécanisme compensatoire. Dès les premières pages, l'allusion bouleversante aux devoirs de la paternité révèle le regret douloureux du père, frustré par l'injustice sociale, de la joie d'élever ses enfants : *Lecteurs, vous pouvez m'en croire. Je prédis à quiconque a des entrailles et néglige de si saints devoirs, qu'il versera longtemps sur sa faute des larmes amères, et n'en sera jamais consolé.* Plus encore qu'un élève, Émile va être pour Rousseau un fils imaginaire, qu'il évoquera avec une tendresse qui ne laisse pas de doute sur la puissance consolatrice de l'illusion.

Il en va de même des deux autres personnages de l'*Émile* : Sophie et le vicaire savoyard. De celui-ci, l'auteur des *Confessions* affirme qu'il doit l'existence aux souvenirs qu'il avait conservés de deux prêtres connus et aimés de lui en 1729, l'un à Turin, l'autre à Annecy. Et pourtant, lorsque l'archevêque de Paris, dans son mandement contre l'*Émile*, qualifie ce personnage de « supposé » ou de « chimérique », Rousseau proteste dans sa *Lettre à Christophe de Beaumont* et lui demande de quel droit il nie ce qu'il ne sait pas. Sans affirmer qu'il s'agit là d'un personnage authentique, Rousseau s'efforce donc de sauvegarder l'illusion : la sienne surtout, n'en doutons pas. Il en va de même de Sophie, la charmante fiancée d'Émile,

dont Rousseau retrace l'éducation dans le cinquième livre de son ouvrage : tout en se gardant bien de dire qu'elle a vraiment existé, il laisse entendre que seuls en douteront les lecteurs cyniques et désabusés à *qui tout ce qui est grand paraît chimérique.*

Bien des fois, dans ses écrits autobiographiques, Rousseau est revenu sur son aptitude à satisfaire ses besoins de tendresse par les qualités particulières dont il dote ces personnages imaginaires qu'il appelle *êtres selon mon cœur.* Qu'on relise sa troisième lettre à Malesherbes, son second *Dialogue* ou le passage suivant du neuvième livre des *Confessions* : *L'impossibilité d'atteindre aux êtres réels me jeta dans le pays des chimères, et ne voyant rien d'existant qui fût digne de mon délire, je le nourris dans un monde idéal, que mon imagination créatrice eut bientôt peuplé d'êtres selon mon cœur. (...) Oubliant tout à fait la race humaine, je me fis des sociétés de créatures parfaites, aussi célestes par leurs vertus que par leurs beautés, d'amis sûrs, tendres, fidèles, tels que je n'en trouvai jamais ici-bas.*

De ce recours particulier au monde du rêve naquirent au mois de juin 1756 les deux ravissantes cousines, Julie et Claire, dont Rousseau ne tarda pas, comme il le dit, à raffoler *comme un autre Pygmalion.* Et comment aurait-il pu en être autrement, puisque c'était précisément pour avoir un être digne de son *amour sans objet* qu'il avait créé le personnage de Julie d'Étange ? On s'explique dès lors que Rousseau n'ait rien voulu faire pour ôter aux plus enthousiastes de ses lectrices l'illusion que, dans *la Nouvelle Héloïse*, l'auteur avait à peine transposé les souvenirs de sa propre vie sentimentale. Ni l'une ni l'autre des deux préfaces du roman ne déclare nettement si les lettres sont authentiques ou fictives. Ce n'est qu'au début du onzième livre des *Confessions* que Rousseau consent enfin à faire le point : *Tout le monde était persuadé qu'on ne pouvait exprimer si vivement des sentiments qu'on n'aurait point éprouvés ni peindre ainsi les transports de l'amour, que d'après son propre cœur. En cela l'on avait raison, et il est certain que j'écrivis ce roman dans les plus brûlantes extases ; mais on se trompait en pensant qu'il avait fallu des objets réels pour les produire ; on était loin de concevoir à quel point je puis m'enflammer pour des êtres imaginaires. Sans quelques rémi-*



Gravure de Moreau le Jeune pour *Pygmalion*

*niscences de jeunesse et madame d'Houdetot, les amours que j'ai sentis et décrits n'auraient été qu'avec des sylphides.*

Rousseau voit juste lorsqu'il se compare à Pygmalion. Avec le sculpteur de Chypre, le citoyen de Genève partage l'habitude de croire à l'existence de ses propres créatures et de s'éprendre d'elles. L'explication de ce phénomène, c'est dans le monologue même que Rousseau écrivit en 1762 pour son *Pygmalion* qu'il faut essayer de la trouver. Si Galathée<sup>1</sup>, la statue que le sculpteur vient de terminer, se met à vivre, c'est parce que l'artiste lui a communiqué sa propre vie. Dans la légende traditionnelle, Vénus, par compassion

1. C'est Rousseau qui orthographe Galathée.

pour le sculpteur dévoré d'amour, donne vie à sa statue. Mais Vénus est absente de la scène de Rousseau. Il n'y a plus que deux personnages, ou plutôt, il n'y en a qu'un : d'abord le sculpteur est seul ; à la fin il est tout entier dans son œuvre, et il n'y a plus que la statue. Son second souhait — que Galathée puisse vivre sans qu'il meure lui-même — ne pourra pas être exaucé, seul le premier le sera : *Ah ! que Pygmalion meure pour vivre dans Galathée !... Que dis-je, ô ciel ! Si j'étais elle, je ne la verrais pas ; je ne serais pas celui qui l'aime. Non, que ma Galathée vive, et que je ne sois pas elle. Ah ! que je sois toujours un autre, pour vouloir toujours être elle, pour la voir, pour l'aimer, pour en être aimé !... Vain espoir !* Lorsque le miracle s'accomplit, et que la statue se met à vivre pour dire et répéter le seul mot « moi », Pygmalion s'écrie : *Oui, cher et charmant objet, oui, digne chef-d'œuvre de mes mains, de mon cœur et des dieux, c'est toi, c'est toi seule : je t'ai donné tout mon être : je ne vivrai plus que par toi.* Ainsi la vie imaginaire absorbe-t-elle la vie réelle et finit-elle par se substituer à elle.

### Magie blanche

L'imagination est d'abord la bonne fée de Rousseau. Sa vertu ne se borne pas à peupler sa solitude d'êtres enchanteurs : elle corrige aussi les imperfections du réel, elle embellit les souvenirs qu'il conserve des moments heureux de son passé, elle lui accorde les faveurs des femmes qui l'ont ému, elle garantit aux justes de ses romans l'immanence d'une justice strictement distributive.

Libre de démontrer au gré de ses convictions que seule la vie naturelle rend l'homme heureux, l'apôtre de la justice récompense à sa guise Saint-Preux, Julie, Émile, Sophie, tous ses intercesseurs, chaque fois qu'ils ont su observer la morale de la vertu. Puisque les habitants de Clarens vivent conformément à son idéal, ils doivent être heureux. Il les dépeint donc nageant dans le bonheur. Il suffit, pour se convaincre de la joie enfantine qu'éprouve Rousseau à

dispenser cette justice dont il est privé lui-même, de relire les longues lettres où Saint-Preux décrit la vie à Clarens, et, en particulier, celle qui fournit le sujet de *la Matinée à l'anglaise*, la neuvième estampe du roman : *Nous avons passé aujourd'hui une matinée à l'anglaise, réunis et dans le silence, goûtant à la fois le plaisir d'être ensemble et la douceur du recueillement. Que les délices de cet état sont connues de peu de gens ! Je n'ai vu personne en France en avoir la moindre idée...*

De même, au cinquième livre de l'*Émile*, le pur bonheur que goûtent Sophie et Émile est-il présenté comme la récompense de leurs vertus et de leur excellente éducation. Devenu, grâce à son imagination, le dieu tout-puissant de l'univers qu'habitent ses enfants imaginaires, Rousseau leur distribue à pleines mains cette justice idéale, consolatrice des injustices dont il a été lui-même la victime. Il joue déjà le rôle du vieux rêveur de la neuvième *Promenade* qui, non content de payer aux vingt petites filles qu'il rencontre à la Muette un billet à la loterie du marchand d'oublies, soudoie en secret celui-ci pour qu'il ne fasse que des gagnantes.

Correctrice infailible de l'imperfection humaine, la magicienne bienveillante qu'est l'imagination permet au solitaire de refaçonner à son gré, du fond de sa retraite, le souvenir qu'il conserve des êtres réels qu'il a connus et aimés, ou même de créer de toutes pièces l'image de ceux qu'il aime sans les connaître. L'idée qu'il arrive alors à s'en faire en est parfois transfigurée au point d'en être méconnaissable : Diderot, d'Alembert, Milord Maréchal, David Hume, et surtout ces bons Genevois, Neuchâtelois et autres Suisses, Moultois, du Peyrou, Abauzit, bénéficièrent tour à tour de ce mécanisme de béatification imaginaire.

Rêveries dangereuses, sans doute, s'il faut un jour s'en réveiller, joies chimériques dont Rousseau paiera, on le verra, la lourde rançon d'angoisse, mais si miraculeusement douces en attendant ! Paradis artificiels nécessaires, car ils sont seuls capables de lui donner la force d'accepter sa destinée ! Trésors inépuisables qui suffisent à justifier l'admirable panégyrique que Rousseau consacre dans son deuxième *Dialogue* à la souveraine « maîtresse d'erreur » :





*Celui qui, franchissant l'étroite prison de l'intérêt personnel et des petites passions terrestres, s'élève sur les ailes de l'imagination au-dessus des vapeurs de notre atmosphère ; celui qui, sans épuiser sa force et ses facultés à lutter contre la fortune et la destinée, sait s'élancer dans les régions éthérées, y planer, et s'y soutenir par de sublimes contemplations, peut de là braver les coups du sort et des insensés jugements des hommes. Il est au-dessus de leurs atteintes ; il n'a pas besoin de leur suffrage pour être sage, ni de leur faveur pour être heureux. Enfin tel est en nous l'empire de l'imagination, et telle en est l'influence, que d'elle naissent non seulement les vertus et les vices, mais les biens et les maux de la vie humaine, et que c'est principalement la manière dont on s'y livre qui rend les hommes bons ou méchants, heureux ou malheureux ici-bas.*

*Un cœur actif et un naturel paresseux doivent inspirer le goût de la rêverie. Ce goût perce et devient une passion très vive, pour peu qu'il soit secondé par l'imagination. C'est ce qui arrive très fréquemment aux Orientaux ; c'est ce qui est arrivé à Jean-Jacques, qui leur ressemble à bien des égards. Trop soumis à ses sens pour pouvoir, dans les jeux de la sienne, en secouer le joug, il ne s'élèverait pas sans peine à des méditations purement abstraites, et ne s'y soutiendrait pas longtemps. Mais cette faiblesse d'entendement lui est peut-être plus avantageuse que ne serait une tête plus philosophique. Le concours des objets sensibles rend ses méditations moins sèches, plus douces, plus illusoires, plus appropriées à lui tout entier. La nature s'habille pour lui des formes les plus charmantes, se peint à ses yeux des couleurs les plus vives, se peuple pour son usage d'êtres selon son cœur ; et lequel est le plus consolant, dans l'infortune, de profondes conceptions qui fatiguent, ou de riantes fictions qui ravissent et transportent celui qui s'y livre au sein de la félicité ? Il raisonne moins, il est vrai ; mais il jouit davantage : il ne perd pas un moment pour la jouissance ; et sitôt qu'il est seul, il est heureux.*

La culture méthodique de l'imagination aboutit à la vacuité totale de ce nirvâna qu'est la rêverie. Le monde tel qu'il est, ou du moins tel qu'il est devenu entre les mains des hommes, n'est qu'un sujet d'amertume. Seule l'imagination peut l'abolir en libérant l'esprit de ses attaches terrestres.

Les métaphores aéronautiques dont pullule ce passage sont parfaitement à leur place : c'est en s'élevant au-dessus du réel, de la société humaine et du domaine de la raison qu'on peut trouver la vraie joie. Saint-Preux en avait déjà fait l'expérience, lorsque, gravissant les cimes du Valais, il oubliait ses souffrances en s'éloignant du séjour des hommes, et connaissait l'allégresse des hautes altitudes. La très célèbre cinquième *Promenade*, qui évoque les rêveries délicieuses de Rousseau sur le lac de Biemme, conduira finalement à la même conclusion : *De quoi jouit-on dans une pareille situation ? De rien d'extérieur à soi, de rien sinon de soi-même et de sa propre existence.* Mais l'excès même des joies dont s'accompagnent ces expériences laisse déjà deviner les dangers qu'elles comportent et les durs retours dont elles doivent être suivies.

### Magie noire

Une fois emporté vers le bonheur sur ce qu'il appelle *les ailes de l'imagination*, Rousseau est nécessairement condamné, à moins de ne jamais redescendre de l'empyrée du rêve, à la brutalité étourdissante du choc de la réalité lorsqu'il se voit, comme il le dit ailleurs, *retiré tout d'un coup par le cordon comme un cerf-volant*. Tous ces êtres selon son cœur qu'il a fréquentés et aimés dans le *monde enchanté* de l'imaginaire, comment ne lui feraient-ils pas éprouver, au contact retrouvé avec les êtres réels, une terrible nostalgie ? Comment éviter la détresse et même l'angoisse du réveil ?

Jamais Diderot ne lui fut aussi cher que lorsque, de l'Ermitage, il pensait à lui et attendait ses lettres. Jamais il n'aima autant Hume qu'avant de faire sa connaissance ; et il n'est pas douteux que l'image flatteuse qu'il s'en fit avant de le rencontrer fût en partie responsable du mouvement de recul qu'il eut sitôt qu'il le vit. Quant au fidèle du Peyrou, ses visites à Rousseau au cours des longues années d'exil jetèrent un froid, parfois glacial, sur l'amitié si tendre et si chaleureuse qu'il lui témoignait dans ses lettres. Il ne restait plus alors au rêveur que de la haine pour les êtres réels, qui



le privaient si brutalement d'un bien devenu nécessaire : les présents avaient toujours tort.

Le recours immodéré à l'imagination comporte les mêmes dangers que l'usage habituel de la drogue. L'homme qui s'y est trop adonné souffre d'en être privé, mais ses plus cruelles souffrances sont encore celles auxquelles ses effets mêmes l'assujettissent. Les mécanismes complexes de cette pathologie de l'intoxication, Rousseau les a observés sur lui-même avec une lucidité et un courage admirables. Éprouvant la nécessité de bien distinguer les deux formes de l'imagination – la bonne fée et la méchante fée – il appelle souvent *imagination effarouchée* celle qui engendre phantasmes, angoisses, phobies et épouvantes. C'est à elle qu'il doit les désordres psychiques qui empoisonnèrent littéralement sa vie affective, sentimentale et sexuelle : appréhension fébrile de l'avenir, hypocondrie, impuissance, peur du noir, délire de la persécution. Comme il l'écrit, par exemple, dans la première *Promenade*, il fait clairement partie de la race des êtres qui crient avant d'être frappés : *Les maux réels ont sur moi peu de prise ; je prends aisément mon parti sur ceux que j'éprouve, mais non pas sur ceux que je crains. Mon imagination effarouchée les combine, les retourne, les étend et les augmente. Leur attente me tourmente cent fois plus que leur présence, et la menace m'est plus terrible que le coup. Sitôt qu'ils arrivent, l'événement leur ôtant tout ce qu'ils avaient d'imaginaire, les réduit à leur juste valeur.*

Au seuil de la seconde partie des *Confessions*, il avait déjà remarqué que, si sa mémoire ne lui retraçait que les moments agréables du passé, son *imagination effarouchée*, au contraire, n'anticipait que de funestes avenir.

Les effets pathologiques de ces désordres imaginaires, Rousseau les a exactement analysés. Non qu'il fût, comme on l'a prétendu, un malade imaginaire. Sa maladie n'était que trop réelle ; mais s'il lui arriva de l'imaginer autre qu'elle n'était, s'il crut, par exemple, souffrir, à un moment donné, d'un *polype au cœur*, et à un autre de la pierre, ces phobies tenaient autant aux effets psycho-physiologiques de cette maladie qu'à l'ignorance dans laquelle il était de sa nature exacte. Au dire des urologues d'aujourd'hui, il n'est pas rare,



*L E S*  
R<sup>^</sup>ÉVÉRIES  
*D U*  
P R O M E N E U R  
*S O L I T A I R E .*

---

*P R E M I E R E P R O M E N A D E .*

---

**M**E voici donc seul sur la terre ,  
n'ayant plus de frere , de prochain ,  
d'ami , de société que moi-même .  
Le plus sociable & le plus aimant des  
humains en a été proscrit par un  
accord unanime . Ils ont cherché dans  
les raffinemens de leur haine quel  
tourment pouvoit être le plus cruel à  
mon ame sensible , & ils ont brisé

*Tome II.*

*A*

en effet, pour un malade souffrant comme Rousseau de rétention compliquée de néphrite chronique, d'être de surcroît porté à la lithophobie. C'est sans doute dans la lettre qu'il adresse en 1772 au duc d'Albe que Rousseau, après des années de souffrance, a analysé avec le plus de clarté le rôle aggravant de l'*imagination effarouchée* sur ses propres misères physiologiques : *Je voulus guérir, je me livrai aux guérisseurs qui, épuisant à la fois leur savoir et mes forces, me mirent au bord du tombeau et ne firent qu'irriter mes maux en effarouchant mon imagination. Persuadé que j'avais la pierre, je n'avais pas une attaque dont je ne crusse que le terme serait de mourir dans les douleurs du calcul, et l'effroi que me donnait cette idée me faisait tout tenter pour guérir du mal du monde le moins guérissable, puisqu'il venait d'un organe mal constitué. Le frère Côme m'ayant enfin sondé, ce qu'on n'avait pu faire jusqu'alors qu'avec des bougies, m'apprit que je n'avais pas la pierre : cela calma tout d'un coup mon imagination, et après avoir vainement épuisé tous les secours de l'art pour guérir, je m'avisai de l'expédient par lequel j'aurais dû commencer ; c'était d'appréhender à souffrir en patience et à ne pas vouloir guérir malgré la nature.*

Dans les *Confessions* et les *Rêveries*, Rousseau revient plusieurs fois sur sa peur du noir et son insurmontable horreur de tout ce qui n'est pas clair. Il l'attribue, d'une part, à un tempérament naturellement hostile à l'obscurité et, de l'autre, aux ténébreuses conspirations qu'il sent se tramer dans l'ombre contre lui, surtout à partir de sa fuite de Montmorency. Constamment forcé alors à la défiance par le mauvais usage qu'on fait de sa confiance naturelle, Rousseau souffre d'autant plus de ses propres soupçons qu'il les sent moins conformes à un naturel peu soupçonneux, et qu'à froid il lui arrive plus souvent de les juger follement exagérés. De Monquin, par exemple, il écrit en 1770 au poète de Belloy pour s'excuser d'avoir fait preuve à son endroit d'une méfiance déplacée : *Je fus quarante ans le plus confiant des hommes, sans que durant tout ce temps jamais une seule fois cette confiance ait été trompée. Sitôt que j'eus pris la plume, je me trouvai dans un autre univers, parmi de tout autres êtres, auxquels je continuai*

*de donner la même confiance, et qui m'en ont si terriblement corrigé qu'ils m'ont jeté dans l'autre extrémité. Rien ne m'épouvanta jamais au grand jour, mais tout m'effarouche dans les ténèbres qui m'environnent, et je ne vois que du noir dans l'obscurité. Jamais l'objet le plus hideux ne me fit peur dans mon enfance, mais une figure cachée sous un drap blanc me donnait des convulsions : sur ce point, comme sur beaucoup d'autres, je resterai enfant jusqu'à la mort.*

Une dizaine d'années plus tôt, au cours de l'automne 1761, il avait déjà réussi à analyser avec une pénétration et une justesse surprenantes les premiers symptômes de ce délire de persécution, appelé à être pour lui la plus terrible revanche des chimères auxquelles il avait voulu se livrer. Pendant les six semaines de cette crise de 1761, il avait soupçonné de duplicité deux innocents éditeurs parisiens, énumérant et détaillant leurs crimes imaginaires tout au long de lettres écumantes dont il avait bombardé ses amis. Lorsque le jour se fit enfin, l'irruption de la réalité dans ce cauchemar prit la forme d'une authentique reconnaissance tragique. En même temps que Rousseau dut admettre son erreur, il dut reconnaître son iniquité. Son imagination lui a fait violer à la fois la justice et la vérité, et l'a fait agir selon les principes mêmes qu'il condamnait chez ses ennemis. Il se regarde, ne se reconnaît plus et exprime son angoisse dans une lettre qu'il adresse à son ami, le pasteur Moulou de Genève : *Il y a six semaines que je ne fais que des iniquités, et n'imagine que des calomnies contre deux honnêtes libraires, dont l'un n'a de tort que quelques retards involontaires, et l'autre un zèle plein de générosité et de désintéressement, que j'ai payé, pour toute reconnaissance, d'une accusation de fourberie. Je ne sais quel aveuglement, quelle sombre humeur, inspirée dans la solitude par un mal affreux, m'a fait inventer, pour en noircir ma vie et l'honneur d'autrui, ce tissu d'horreurs, dont le soupçon, changé dans mon esprit prévenu presque en certitude, n'a pas mieux été déguisé à d'autres qu'à vous. Je sens pourtant que la source de cette folie ne fut jamais dans mon cœur. Le délire de la douleur m'a fait perdre la raison avant la vie : en faisant des actions de méchant, je n'étais qu'un insensé.*



## PAR LUI - M Ê M E

Jusqu'aux dernières pages des *Rêveries* et jusqu'aux bribes de phrases notées à Ermenonville sur des cartes à jouer, Rousseau s'obstinera aveuglément à célébrer les seules douceurs consolatrices de l'imagination. Il ne verra jamais que son visage enchanteur d'amante soumise et caressante et refusera de la reconnaître lorsqu'elle se métamorphose en une maîtresse vicieuse et despotique. Et pourtant, conformément à la justice qu'il révère, il est puni par où il a péché : pour s'être trop complaisamment grisé d'ivresses imaginaires, il connaît les affres des lendemains d'orgie. Les excuses qu'il cherche, il ne cessera d'y recourir davantage à mesure que son délire augmente : solitude, maladie, irresponsabilité, folie. Mais au fond, il n'y croit guère lui-même. Dans ses retours à la lucidité, ce qu'il ressent surtout, c'est le remords et l'angoisse.





## FEMMES RÉELLES ET FEMMES RÊVÉES



IL Y A MAINTENANT un (bruit) fort plaisant qui fait dans tout le pays un vacarme affreux. C'est que j'ai dit dans mon dernier livre que les femmes n'avaient point d'âme. On dit que dans tout le pays, et principalement à Travers, elles sont dans la plus grande fureur, et menacent de me faire un mauvais parti si jamais j'y passe. Après avoir été toute ma vie l'esclave des femmes, finir par être leur victime serait mourir dans le lit d'honneur. Encore passe d'avoir le sort d'Orphée, si du moins j'en avais le talent !

La bonne humeur avec laquelle Rousseau expose ce paradoxe à son ami du Peyrou dans une lettre du mois d'avril 1765 ne doit pas faire illusion : il croit vraiment expier dans son exil de Môtiers les vérités qu'il a eu le courage d'exprimer dans son *Émile*. Cette image d'Orphée déchiré par les Bacchantes le flatte : lui aussi est une victime innocente, un martyr. A ceci près pourtant que la rancune du beau sexe contre l'auteur de la *Lettre à d'Alembert* et de l'*Émile* ne manquait pas de justifications. Hostile à une éducation trop

poussée pour les filles, Rousseau prescrit une morale sexuelle infiniment plus rigoureuse pour les femmes que pour les hommes, exige de l'épouse une soumission absolue à son mari, et proclame l'incurable *pusillanimité* de la femme, son manque total de *génie*, en un mot l'infériorité naturelle du sexe féminin. S'il ne va pas jusqu'à reprendre la doctrine, attribuée à certains évêques bourguignons du VI<sup>e</sup> siècle, d'après laquelle les femmes, créatures sataniques selon quelques Pères de l'Église, n'ont point d'âme, il écrit pourtant dans une note à sa *Lettre à d'Alembert* : *Les femmes, en général, n'aiment aucun art, ne se connaissent à aucun, et n'ont aucun génie. Elles peuvent réussir aux petits ouvrages qui ne demandent que de la légèreté d'esprit, du goût, de la grâce, quelquefois même de la philosophie et du raisonnement. Elles peuvent acquérir de la science, de l'érudition, des talents, et tout ce qui s'acquiert à force de travail. Mais ce feu céleste qui échauffe et embrase l'âme, ce génie qui consume et dévore, cette brûlante éloquence, ces transports sublimes qui portent leurs ravissements jusqu'au fond des cœurs, manqueront toujours aux écrits des femmes : ils sont tous froids et jolis comme elles ; ils auront tant d'esprit que vous voudrez, jamais d'âme ; ils seraient cent fois plus sensés que passionnés. Elles ne savent ni décrire ni sentir l'amour même.*

Derrière la bannière de l'antiféminisme, ainsi déployée face au siècle le plus féministe qui fût, le citoyen de Genève cache un cœur *esclave* du beau sexe. A toute autre compagnie, ce solitaire et ce sauvage a toujours préféré celle des femmes. Ce mélancolique privé de la tendresse de l'amour maternel n'a cessé de rechercher la douceur féminine comme le baume lénitif le plus efficace aux douleurs de son âme : *J'ai toujours trouvé dans le sexe une grande vertu consolatrice, et rien n'adoucit plus mes afflictions dans mes disgrâces que de sentir qu'une personne aimable y prend intérêt.*

Si, comme il l'a répété tant de fois, et notamment dans le cinquième livre des *Confessions*, parmi toutes ses passions vinrent *d'abord les femmes*, il est clair que ce n'est pas seulement de passion charnelle qu'il s'agit. Du reste, il ajoute tout de suite : *Quand j'en eus une, mes sens furent tranquilles, mais mon cœur ne le fut jamais. Les besoins de l'amour me*

dévorait au sein de la jouissance. J'avais une tendre mère, une amie chérie ; mais il me fallait une maîtresse. Seules les exigences du corps sont finies et susceptibles sinon de satisfaction, du moins d'assouvissement. Tandis que celles du cœur et celles de l'imagination, par définition et par nature, sont illimitées.

Ces lignes, toutefois, ne prennent tout leur sens que lorsqu'on les rapproche de la page plus célèbre du premier livre des *Confessions*, où Rousseau, à l'occasion d'une aventure décisive vécue vers l'âge de douze ans, distingue les deux directions opposées dans lesquelles le sollicita toute sa vie une sensibilité amoureuse contradictoire : *Je connais deux sortes d'amour très distincts, très réels, et qui n'ont presque rien de commun, quoique très vifs l'un et l'autre, et tous deux différents de la tendre amitié. Tout le cours de ma vie s'est partagé entre ces deux amours de si diverses natures, et je les ai même éprouvés tous deux à la fois ; car, par exemple, au moment dont je parle, tandis que je m'emparais de mademoiselle de Vulson si publiquement et si tyranniquement que je ne pouvais souffrir qu'aucun homme approchât d'elle, j'avais avec une petite mademoiselle Goton des tête-à-tête assez courts, mais assez vifs, dans lesquels elle daignait faire la maîtresse d'école, et c'était tout.*

Cette page exemplaire montre l'étendue et les limites de la lucidité de Rousseau : s'il reconnaît, en effet, l'incompatibilité de ses divers besoins amoureux et l'impossibilité de les satisfaire simultanément, en revanche il ne pousse pas l'analyse jusqu'à rechercher les causes cachées de ses tendances contradictoires.

### Blondes et brunes

Quoique Rousseau ne nous donne aucun renseignement sur l'apparence physique des deux jeunes Genevoises qu'il aima à douze ans, il y a tout à parier que mademoiselle de Vulson était blonde et mademoiselle Goton brune. Parmi toutes les femmes qui allaient l'émouvoir, on remarque en effet que celles qui, comme la première, lui inspirèrent des senti-



Rousseau et Mme de Warens  
(Confessions, Livre V)

ments d'adoration volontiers calmes et platoniques, malgré leur ardeur, avaient d'ordinaire les cheveux blond cendré ; tandis que celles qui, comme la petite Goton, éveillèrent en lui des passions plus violentes et sensuelles, avec ou sans assaisonnement de fantaisies masochistes, étaient en général des brunes.

Mme de Warens est blonde, elle est tendre et douce, elle est *Maman* et, quoiqu'elle initie d'une main sûre « Petit » aux mystères de l'amour, celui-ci demeure aveugle à l'évidence et s'obstine à la croire, conformément à ses idées préconçues sur les blondes, peu sensible à la volupté : *Je connaissais trop son cœur chaste et son tempérament de glace pour croire un moment que le plaisir des sens eût aucune part à cet abandon d'elle-même.* Parmi les blondes cendrées pour qui battit le

cœur de Rousseau, la baronne de Warens occupe de très loin la première place. Au nombre de celles qui lui firent suite, il faudrait mentionner Mlle de Menthon, une des jeunes écolières de Chambéry et, une vingtaine d'années plus tard, la touchante Mme de Chenonceaux, à qui, vers 1751, Rousseau donna aussi des leçons, et qui lui rappelait tant Mme de Warens que les portraits qu'il trace de l'une et de l'autre au livre II et au livre VIII des *Confessions* sont à peu près interchangeables. Les blondes, en fait, correspondent si régulièrement pour Rousseau à un certain caractère de femme que, si le hasard le met en face d'une exception à la règle, il en fait la remarque : *Mademoiselle de Breil était une jeune personne à peu près de mon âge (seize ans), bien faite, assez belle, très blanche, avec des cheveux très noirs, et, quoique brune, portant sur son visage cet air de douceur des blondes auquel mon cœur n'a jamais résisté.*

Si son cœur ne sait pas résister à la douceur des blondes, c'est une autre région de sa sensibilité amoureuse qui s'émeut auprès des brunes. Celles-ci le bousculent un peu, le traitent parfois en esclave transi, assoiffé d'ordres, d'humiliations et peut-être de sévices. Il n'a qu'une quinzaine d'années lorsqu'il s'éprend de Mme Basile, la petite marchande de Turin. *C'était une brune extrêmement piquante*, rappelle-t-il au troisième livre des *Confessions* où il raconte qu'amoureux littéralement tremblant, il n'éprouva qu'une seule grande joie auprès d'elle, le jour où, assise près d'une fenêtre, elle lui fit signe de se mettre à ses pieds, sur une natte, dans une posture ridicule et délicieuse, où il resta immobile sans oser la toucher ni même la regarder. Les délices de cette attitude mortifiante, Rousseau les savoura encore auprès d'une autre dominatrice, sans doute Suzanne Serre, la jeune Lyonnaise qu'il connut vers 1731 et dont la conduite laisse deviner qu'elle aussi avait les cheveux bruns :

*Cette sévérité m'était cent fois plus délicieuse que n'auraient été ses faveurs. Il me sembla qu'elle me traitait comme une chose qui était à elle ; qu'elle me recevait en propriété ; qu'elle s'emparait de moi. (...) Elle ne me pria plus de rien ; elle ne fit plus que me commander.*

*Brune et vive* sont encore les adjectifs qui viennent sous la plume de Rousseau, lorsqu'il évoque une autre écolière de Chambéry, Mlle de Mellarède qui, à son grand émoi, le recevait en déshabillé. Brune aussi Mme de Larnage, qui le prit pour ainsi dire de force pendant la nuit de Valence et à qui il dut *de ne pas mourir sans avoir connu le plaisir*. Brunette encore, et *vive*, et *enchanteresse*, ô combien ! la courtisane de Venise, Zulietta, qui lui rappela, en beaucoup mieux, Suzanne de Larnage, et qui ne doit pas être blâmée s'il demeura coi auprès d'elle.

Mais c'est à Mme d'Houdetot que revient de droit le premier grand rôle parmi les brunes qui séduisirent Rousseau. *Elle avait une forêt de grands cheveux noirs, naturellement bouclés, qui lui tombaient au jarret*. Il l'avait déjà rencontrée plusieurs fois, mais la passion ne se fit sentir en lui que le jour du printemps de 1757 où elle vint lui faire à l'Ermitage une visite inopinée. *A ce voyage, elle était à cheval et en homme. Quoique je n'aime guère ces sortes de mascarades, je fus pris à l'air romanesque de celle-là, et, pour cette fois, ce fut l'amour*.

Si le costume masculin de Mme d'Houdetot eut un effet déterminant sur la sensibilité de Rousseau, était-ce parce qu'il déplorait, comme beaucoup d'hommes, les toilettes peu soucieuses de mettre en valeur la silhouette féminine, ou parce que la jeune comtesse portait la cravache, qu'on lui voit à la main sur la gravure de Johannot dans l'édition de 1846 des *Confessions*, et la culotte, apanage du sexe fort et symbole du commandement ? En tout cas, il est sûr que Rousseau fut entre ses mains un jouet malheureux et que, même si elle ne fut jamais à proprement parler sa maîtresse, elle mérita ce titre, infiniment plus que la blonde Françoise de Warens, qui ne fut jamais que *Maman*. Car si Rousseau ne connut jamais entre les bras de Sophie d'Houdetot les voluptés que lui avait fait goûter Mme de Larnage, il ne nous laisse pas ignorer que la présence, même imaginaire, de la brune comtesse réveillait en lui une virilité impatiente que d'autres, plus savantes pourtant, n'avaient pas réussi à émouvoir : *Je rêvais en marchant à celle que j'allais voir, à l'accueil caressant qu'elle me ferait, au baiser qui m'attendait*





à mon arrivée. Ce seul baiser, ce baiser funeste, avant même de le recevoir, m'embrasait le sang à tel point, que ma tête se troublait, un éblouissement m'aveuglait, mes genoux tremblants ne pouvaient me soutenir ; j'étais forcé de m'arrêter, de m'asseoir ; toute ma machine était dans un désordre inconcevable : j'étais prêt à m'évanouir. Instruit du danger, je tâchais, en partant, de me distraire et de penser à autre chose. Je n'avais pas fait vingt pas que les mêmes souvenirs et tous les accidents qui en étaient la suite revenaient m'assaillir sans qu'il me fût possible de m'en délivrer, et de quelque façon que je m'y sois pu prendre, je ne crois pas qu'il me soit jamais arrivé de faire seul ce trajet impunément. J'arrivais à Eaubonne, faible, épuisé, rendu, me soutenant à peine. A l'instant que je la voyais, tout était réparé, je ne sentais plus auprès d'elle que l'importunité d'une vigueur inépuisable et toujours inutile.

Cette double polarisation amoureuse de Rousseau permet de comprendre pourquoi il ne s'est jamais vraiment reproché d'avoir trompé la blonde Françoise de Warens avec la brune Suzanne de Larnage. Ce qu'il devait à l'une n'était pas ce qu'il donnait à l'autre. C'est pourquoi le passage du sixième livre des *Confessions* qui rapporte l'aventure s'emploie si soigneusement à distinguer les sensations et sentiments éprouvés par Rousseau auprès de Mme de Larnage de ceux éprouvés un peu plus tôt auprès de Mme de Warens, comme de ceux qu'il allait ressentir plus tard auprès de Mme d'Houdetot : *Si ce que je sentais pour elle (Mme de Larnage) n'était pas précisément de l'amour, c'était du moins un retour si tendre pour celui qu'elle me témoignait, c'était une sensualité si brûlante dans le plaisir, et une intimité si douce dans les entretiens, qu'elle avait tout le charme de la passion sans en avoir le délire qui tourne la tête et fait qu'on ne sait pas jouir. Je n'ai senti l'amour vrai qu'une seule fois en ma vie, et ce ne fut pas auprès d'elle. Je ne l'aimais pas non plus comme j'avais aimé et comme j'aimais madame de Warens ; mais c'était pour cela même que je la possédais cent fois mieux.*

C'est en vertu de la même excuse, implicite dans cette distinction, que dans *la Nouvelle Héloïse*, Julie pardonnera une incartade de son amant, dans laquelle Rousseau reconnaît

qu'il a transposé une de ses propres infidélités envers Thérèse. A la lettre où Saint-Preux, exilé à Paris, avoue s'être laissé entraîner dans un mauvais lieu, enivrer de vin blanc que le benêt prit pour de l'eau, et succomber aux tentations de la maison, Julie répond pondérément : *Rassurez-vous sur la crainte de m'avoir irritée. Votre lettre m'a donné plus de douleur que de colère. Ce n'est pas moi, c'est vous que vous avez offensé par un désordre auquel le cœur n'eut point de part.* Gageons que la compagne de plaisir du jeune homme n'était pas blonde.

Les différences profondes symbolisées par l'alternance des blondes et des brunes permettent de comprendre que le bonheur ait toujours exigé pour Rousseau la présence simultanée à ses côtés de deux amantes de types opposés, comme du temps de la petite Goton et de Mlle de Vulson, ou surtout des deux aimables cavalières qui lui firent vivre la merveilleuse idylle de Thônes. En un rêve miraculeux, le jeune homme avait été fêté en même temps par deux filles dont chacune répondait à une de ses aspirations amoureuses. Il est clair que ce fut Mlle de Graffenried qui se conduisit en brune. C'est elle qui prit toutes les initiatives, qui fit monter le jeune garçon en croupe derrière elle — elle était donc sans doute à califourchon et, par conséquent, *en homme* — qui le provoqua ensuite en lui soufflant que son cœur battait bien fort. Rousseau indique d'ailleurs qu'elle avait dû quitter Berne pour y avoir commis *quelques folies de son âge*, folies de brune sans nul doute. Claudine Galley, elle, agit en blonde. Elle parle moins, mais ne s'exprime pas moins éloquemment par ses regards et ses silences. C'est dans son corsage d'élue que tombent les cerises du nouveau Pâris. C'est sa main qui reçoit le seul baiser que la journée fit éclore. Mais c'est avec sa compagne que Rousseau engage par la suite une correspondance : *Je ne savais pas trop bien ce que je voulais à ces deux charmantes personnes, mais elles m'intéressaient beaucoup toutes deux. Je ne dis pas que, si j'eusse été le maître de mes arrangements, mon cœur se serait partagé; j'y sentais un peu de préférence. J'aurais fait mon bonheur d'avoir pour maîtresse mademoiselle de Graffenried; mais à choix, je crois que je l'aurais mieux aimée pour confidente. Quoi qu'il en soit, il me semblait en*



*les quittant que je ne pourrais plus vivre sans l'une et sans l'autre.*

Vingt-cinq ans plus tard, songeant dans la forêt de Montmorency au grand amour que, malgré ses quarante ans passés, il n'a pas encore connu, Rousseau construit pour sa propre joie l'édifice de *la Nouvelle Héloïse* qui doit compenser par la perfection de ses facilités amoureuses l'incurable médiocrité du monde réel : *Je me figurai l'amour, l'amitié, les deux idoles de mon cœur, sous les plus ravissantes images. Je me plus à les orner de tous les charmes du sexe que j'avais toujours adoré. J'imaginai deux amies plutôt que deux amis, parce que si l'exemple est plus rare, il est aussi plus aimable. Je les douai de deux caractères analogues, mais différents ; de deux figures non pas parfaites, mais de mon goût, qu'animaient la bienveillance et la sensibilité. Je fis l'une brune et l'autre blonde, l'une vive et l'autre douce, l'une sage et l'autre faible.*

Il dote donc systématiquement les deux cousines de tous les traits de caractère de leurs types respectifs, sans négliger d'accorder la chasteté à la blonde Julie et d'assujettir la brune Claire à la tyrannie des sens. Puis, lorsqu'il charge Gravelot de composer les illustrations de son roman, il a soin de préciser : *Le crayon ne distingue pas une blonde d'une brune, mais l'imagination qui le guide doit les distinguer.*

Vers la fin du roman, avec une lucidité servie par un choix merveilleusement heureux de métaphores, Rousseau fait analyser par Saint-Preux la différence des sentiments que lui inspirent les deux cousines. Cette lettre célèbre doit donc être lue comme la profession de foi amoureuse du romancier : *O Julie ! O Claire ! que vous me vendez cher cette amitié cruelle dont vous osez vous vanter à moi !... J'ai vécu dans l'orage et c'est toujours vous qui l'avez excité ; mais quelles agitations diverses vous avez fait éprouver à mon cœur ! Celles du lac de Genève ne ressemblent pas plus aux flots du vaste océan. L'un n'a que des ondes vives et courtes dont le perpétuel tranchant agite, émeut, submerge quelquefois, sans jamais former de long cours. Mais sur la mer tranquille en apparence, on se sent élevé, porté doucement et loin par un flot lent et presque insensible ; on croit ne pas sortir de la place, et l'on arrive au bout du monde.*

*Telle est la différence de l'effet qu'ont produit sur moi vos*

*attraits et les siens. Ce premier, cet unique amour qui fit le destin de ma vie et que rien n'a pu vaincre que lui-même, était né sans que je m'en fusse aperçu ; il m'entraînait que je l'ignorais encore : je me perdis sans croire m'être égaré. Durant le vent j'étais au ciel ou dans les abîmes ; le calme vient, je ne sais plus où je suis. Au contraire, je vois, je sens mon trouble auprès d'elle, et me le figure plus grand qu'il n'est ; j'éprouve des transports passagers et sans suite, je m'emporte un moment et suis paisible un moment après : l'onde tourmente en vain le vaisseau, le vent n'enfle point les voiles ; mon cœur content de ses charmes ne leur prête point son illusion ; je la vois plus belle que je ne l'imagine, et je la redoute plus de près que de loin ; c'est presque l'effet contraire à celui qui me vient de vous, et j'éprouvais constamment l'un et l'autre à Clarens.*

Incurablement épris de ces créatures de rêve, Rousseau voit un jour arriver du monde réel une jeune femme brune, bottée et culottée. S'agit-il d'une coïncidence malheureuse ou de la logique mystérieuse de sa destinée ? En tout cas, il est incapable de voir en elle autre chose que l'incarnation miraculeuse de ses amours : *Je vis ma Julie en madame d'Houdetot, et bientôt je ne vis plus que madame d'Houdetot, mais revêtue de toutes les perfections dont je venais d'orner l'idole de mon cœur.* Ce n'est que rétrospectivement qu'il analyse dans ces lignes des *Confessions* ce dangereux mécanisme de l'imagination. Sur le moment, il est tout entier en adoration devant cette Julie de chair et d'os. Et bientôt il est trop tard : la gaillarde comtesse brune a beau témoigner par sa conduite qu'elle n'a pas le tempérament glacial de la blonde Julie et qu'elle n'est pas une nouvelle Héloïse, Rousseau s'enfonce dans le malentendu. Certains traits de caractère de Mme d'Houdetot se révèlent-ils incompatibles avec le personnage de Julie : étourderie, naïveté, espièglerie, gaieté, puérilité charmeuse ? Qu'à cela ne tienne, Rousseau en dotera, dans les pages du roman qu'il reste encore à écrire, son héroïne brune, Claire, la cousine de Julie. Il ne reviendra jamais de son erreur fondamentale, malgré les tourments psychologiques et sexuels dont il la paic. Sur l'essentiel, Mme d'Houdetot est la réponse favorable de la Providence au souhait de Rousseau

de ne pas mourir sans avoir connu l'amour. Éperdument amoureux pour l'unique fois de sa vie, il aime une femme qui n'est qu'à demi réelle et dont les qualités morales ne sont qu'imaginaires.

### Mirages de l'amour

L'échec amoureux de Rousseau était d'autant moins évitable que d'autres déterminations de son tempérament, à la fois plus profondes et plus obscures, interdisaient à *l'esclave des femmes* de trouver jamais le bonheur dans l'amour.

Tout d'abord, il croit moins à l'amour qu'à une idée de l'amour, mais à une idée si exaltée que, tout en étant incapable d'y renoncer, il la sait foncièrement différente de la réalité. Que l'on interroge sur ce point sa vie ou son œuvre, on reçoit, comme on va le voir, la même réponse.

Racontant, par exemple, les amours d'Émile et de Sophie, il juge nécessaire d'insister, au livre V de *l'Émile*, sur l'infériorité des voluptés du mariage comparées aux délices des fiançailles. Seules celles-ci sont vraiment désirables parce qu'elles sont riches de tous les possibles. Et le gouverneur d'adresser à l'impétueux Émile ce sermon décourageant pour un jeune fiancé : *Avant de goûter les plaisirs de la vie, vous en avez épuisé le bonheur. Il n'y a rien au-delà de ce que vous avez senti. La félicité des sens est passagère ; l'état habituel du cœur y perd toujours. Vous avez plus joui par l'espérance que vous ne jouirez jamais en réalité. L'imagination qui pare ce qu'on désire l'abandonne dans la possession. Hors le seul être existant par lui-même, il n'y a rien de beau que ce qui n'est pas.* La sagesse de la leçon devait être démontrée dans *Émile et Sophie*, roman destiné à faire suite à *Émile*, où le héros, une fois marié, commençait par se conduire fort mal vis-à-vis de sa jeune épouse.

De même, le bonheur de Saint-Preux n'est pas directement lié à la possession de Julie, mais à l'ivresse qu'il éprouve après qu'elle s'est donnée à lui. Aux pages où le jeune homme

exprime cette ivresse, Rousseau éprouve le besoin d'apposer une note de l'éditeur où il fait cette remarque étonnamment révélatrice : *Femme trop facile, voulez-vous savoir si vous êtes aimée ? Examinez votre amant sortant de vos bras. O amour ! Si je regrette l'âge où l'on te goûte, ce n'est pas pour l'heure de la jouissance ; c'est pour l'heure qui la suit.* Au moment de l'amour, Rousseau préfère celui qui le précède ou celui qui le suit.

Au temps de sa liaison avec Mme de Warens, il ne parvient, nous dit-il au troisième livre des *Confessions*, à éprouver d'amour pour elle que lorsqu'il est loin d'elle. En tête à tête, il ne fait que bavarder ou lui accorder – n'oublions pas qu'elle était blonde – une adoration silencieuse et immobile. Mais dès qu'elle s'éloigne, l'imagination aidant, son souvenir se pare des prestiges qui lui manquent et le miracle s'accomplit. L'absence est à la présence ce qu'est le rêve à la réalité.

Si l'on veut bien lire de près les pages si lucides du septième livre des *Confessions* consacrées au déplorable fiasco vénitien, on verra que cet incident, décisif pour tout l'avenir de la vie amoureuse du jeune homme, s'explique, lui aussi, par le désaccord entre la Zuletta réelle et son idole imaginaire :

*J'entrai dans la chambre d'une courtisane comme dans le sanctuaire de l'amour et de la beauté ; j'en crus voir la divinité dans sa personne. Je n'aurais jamais cru que, sans respect et sans estime, on pût rien sentir de pareil à ce qu'elle me fit éprouver. A peine eus-je connu, dans les premières familiarités, le prix de ses charmes et de ses caresses, que, de peur d'en perdre le fruit d'avance, je voulus me hâter de le cueillir. Tout à coup, au lieu des flammes qui me dévoraient, je sens un froid mortel courir dans mes veines, les jambes me flageolent, et prêt à me trouver mal, je m'assieds, et je pleure comme un enfant. (...)*

Ayant fait un tour de chambre et passé devant son miroir, elle comprit, et mes yeux lui confirmèrent que le dégoût n'avait point de part à ce rat. Il ne lui fut pas difficile de m'en guérir et d'effacer cette petite honte. Mais, au moment que j'étais prêt à me pâmer sur une gorge qui semblait pour la première fois souffrir la bouche et la main d'un homme, je m'aperçus qu'elle avait un téton borgne. Je me frappe, j'examine, je crois voir que ce téton n'est pas conformé comme l'autre. Me voilà cherchant



*dans ma tête comment on peut avoir un téton borgne ; et, persuadé que cela tenait à quelque notable vice naturel, à force de tourner et retourner cette idée, je vis clair comme le jour que dans la plus charmante personne dont je pusse me former l'image, je ne tenais dans mes bras qu'une espèce de monstre, le rebut de la nature, des hommes et de l'amour.*

Concluant de cette expérience à l'importance du rôle que joue l'imagination dans la naissance du désir, Rousseau pousse le raisonnement jusqu'au bout et affirme, dans le quatrième livre de l'*Émile* que l'appétit sexuel n'a pas d'existence autre qu'imaginaire. Aux antipodes une fois encore de la pensée de son temps, il va jusqu'à écrire : *Comme je l'ai dit mille fois, c'est par la seule imagination que s'éveillent les sens. Leur besoin proprement n'est point un besoin physique : il n'est pas vrai que ce soit un vrai besoin. Si jamais objet lascif n'eût frappé nos yeux, si jamais idée déshonnête ne fût entrée dans notre esprit, jamais peut-être ce prétendu besoin ne se fût fait sentir en nous.* Puis, au cours du cinquième livre de l'*Émile*, revenant sur des idées exprimées en particulier dans le second *Discours* comme dans un fragment de son ouvrage abandonné sur les *Institutions politiques*, il attribue les préjugés modernes sur la passion amoureuse à la corruption générale de l'homme civilisé. Car, selon Rousseau, l'homme, dans son état originel et naturel, *dans sa simplicité primitive*, est caractérisé par la puissance bornée du mâle et par la tempérance de ses désirs.

De tous les artifices que les sociétés civilisées ont inventés pour corrompre cette *simplicité primitive* et exaspérer la luxure des hommes, celui que Rousseau dénonce donc avec le plus de fréquence et de véhémence, parce que c'est celui auquel il est le plus sensible, est l'impudeur affectée et provocante du costume féminin. De nombreuses pages de la *Lettre à d'Alembert* fulminent contre les roueries vestimentaires des femmes de son temps. Le déshabillé, en particulier, par tous les jeux de l'imagination auxquels il invite, est pour un rêveur de la force de Rousseau l'adjuvant érotique le plus efficace : il l'éprouva auprès de Mlle de Mellarède, son écolière brune de Chambéry, comme auprès de Zulietta dont il n'oublia jamais le *vestito di confidenza*.

Sur ce point aussi Saint-Preux est son alter ego, lui qui reproche un jour à Julie la cruauté de l'avoir publiquement reçu en déshabillé, alors qu'ils ne pouvaient pas se retrouver en cachette ; qui, un peu plus tard, manque défaillir d'émotion dans le cabinet de toilette de Julie au spectacle trop évocateur des divers articles de lingerie de sa jeune maîtresse absente ; et qui, de Paris où il est loin d'elle, la réprimande sévèrement pour lui avoir envoyé un portrait où le peintre l'a représentée trop généreusement décolletée. Car Saint-Preux tient de son créateur une prédilection certaine pour les femmes aux formes pleines et à la poitrine généreuse, mieux faites que d'autres sans doute pour inviter le regard à s'insinuer et l'imagination à rêver. Telle lettre qu'il écrit à Julie des montagnes du Valais, révèle qu'avant même d'être devenu son amant, il a su *furtivement* observer les charmes de sa belle élève, puisqu'il ose les comparer, en leur donnant la préférence, à l'énorme ampleur de buste des Valaisanes.

Rousseau, qui sut user du même œil fureteur pour deviner que Mlle de Menthon, son écolière blonde de Chambéry, portait la cicatrice d'une brûlure au sein, a voulu donner à sa Julie tous les charmes, même ceux du corps. Dans les indications qu'il destine à l'illustrateur, il a soin de préciser que, malgré la décence qui convient à son caractère, la toilette de Julie ne doit pas atténuer ses avantages naturels : *Jamais de paniers..., la gorge couverte en fille modeste, et non pas en dévote.* A cet égard, du reste, les premières esquisses de Gravelot ne lui plaisent pas : Julie y a *le sein trop plat... Les femmes de notre pays ont plus de tétons que les Parisiennes.*

Sur ce point encore, on ne s'étonnera pas de trouver Saint-Preux d'accord avec Rousseau. Évoquant pour Julie les merveilles de la vie parisienne, son amant ne manque pas, en effet, de lui affirmer que, sur ce chapitre, elle n'a rien à envier aux Parisiennes : *A l'égard de la gorge, c'est l'autre extrémité des Valaisanes. Avec des corps fortement serrés elles tâchent d'en imposer sur la consistance ; il y a d'autres moyens d'en imposer sur la couleur. Quoique je n'aie aperçu ces objets que de fort loin, l'inspection en est si libre qu'il reste peu de chose à deviner. Ces dames paraissent mal entendre en cela*



*leurs intérêts ; car pour peu que le visage soit agréable, l'imagination du spectateur les servirait au surplus beaucoup mieux que ses yeux, et suivant le philosophe gascon, la faim entière est bien plus âpre que celle qu'on a déjà rassasiée, au moins par un sens.*

Le goût dominant et soutenu de Rousseau pour cet aspect entre tous de la beauté féminine n'a donc pour autre explication que l'effet sur *l'imagination du spectateur* de ces contours furtivement entrevus et caressés d'un regard imaginaire. Sa préférence spontanée pour les objets rêvés trouve ici une nouvelle confirmation. Le canon esthétique de Rousseau, incarné par la Vaudoise, à mi-chemin entre les excès opposés de la Valaisane et de la Parisienne, est donc la juste mesure, parce qu'il doit suffire à émouvoir l'imagination sans toutefois la rendre inutile. La sensibilité de Rousseau à ce qui se devine plutôt qu'à ce qui se voit, au décolleté plutôt qu'au dénudé corrobore sur le plan érotique son éloignement systématique pour les médiocres réalités.

### **Frayeur de la chair**

Si, comme en témoigne l'épisode vénitien, l'imagination dérégulée peut mener parfois à l'impuissance, il est clair aussi que la crainte de l'impuissance peut mener à l'abstinence, aux mauvais prétextes dont il faut bien la couvrir, aux satisfactions imaginaires dont il faut ensuite la compenser, enfin à la mauvaise conscience qui ne peut manquer d'en résulter. Les principaux épisodes de la vie amoureuse de Rousseau ne laissent aucun doute sur la logique de cet enchaînement.

Lorsqu'il quitte Mme de Larnage, il lui promet d'aller la retrouver chez elle à Bourg-Saint-Andéol après sa cure à Montpellier. Mais le nombre et la variété des motifs qu'il invoque, au sixième livre des *Confessions*, pour se justifier de lui avoir manqué de parole, laissent à penser qu'aucun ne fut le bon : remords éveillés un peu tardivement par le souvenir et les lettres de Mme de Warens ; crainte de se voir démasqué dans le rôle de faux Anglais que sa timidité lui avait fait

emprunter pendant son voyage ; doutes sur l'accueil que pourraient lui faire les autres membres de la famille de Larnage ; scrupules à l'idée extravagante qu'il pourrait tomber amoureux de la fille de sa maîtresse, qu'il n'a jamais vue, et la suborner ! Si Rousseau ne fut peut-être pas conscient sur le moment du véritable motif de son désistement, ce qu'il en dit après avoir énuméré tant de mauvais prétextes donne lieu de croire qu'au moins il s'en avisa rétrospectivement : *Quelle nécessité d'aller chercher cet état, et m'exposer aux malheurs, aux affronts, aux remords, pour des plaisirs dont j'avais d'avance épuisé le plus grand charme ? Car il est certain que ma fantaisie avait perdu sa première vivacité ; le goût du plaisir y était encore, mais la passion n'y était plus.*

A son retour à Chambéry, après cette aventure, Rousseau observe vis-à-vis de Mme de Warens exactement la même conduite. Il refuse obstinément de partager ses faveurs avec son nouveau sigisbée Winzenried, comme il les avait partagées autrefois avec Claude Anet, et met ce refus sur le compte de motifs moraux d'une élévation indiscutable : *Je me précipitai à ses pieds, j'embrassai ses genoux, en versant des torrents de larmes. « Non, Maman, lui dis-je avec transport, je vous aime trop pour vous avilir ; votre possession m'est trop chère pour la partager ; les regrets qui l'accompagnèrent quand je l'acquis se sont accrus avec mon amour ; non, je ne la puis conserver au même prix. »* Ce n'est qu'au douzième livre des *Confessions* qu'il reconnaît, en parlant de ses rapports avec Thérèse, la véritable raison de son abstinence auprès de Mme de Warens : *Je sentais qu'elle n'était plus pour moi ce qu'elle fut dans nos belles années ; et je le sentais d'autant mieux que j'étais le même pour elle toujours. Je retombai dans le même inconvénient dont j'avais senti l'effet auprès de Maman, et cet effet fut le même auprès de Thérèse : n'allons pas chercher des perfections hors de la nature ; il serait le même auprès de quelque femme que ce fût.*

Mais c'est surtout dans son aventure tragique avec la comtesse d'Houdetot que se révèle la terreur inavouée de Rousseau pour les plaisirs de la chair, terreur qui le fit recourir à tous les subterfuges physiques et psychologiques plutôt



Rousseau et Madame d'Houdetot  
(Confessions, Livre IX)

que de faire tout simplement de la jeune femme sa maîtresse, plutôt que de chercher à égaler par des gestes qu'il fut toujours maladroit à exécuter la sublimité de ses déclarations d'amour. N'est-ce pas là le seul vrai sens de la scène fameuse, mais si trouble, du bosquet d'Eaubonne, scène dont il renonça à donner la clef, même au lecteur du neuvième livre des *Confessions* ?

*Souvenir immortel d'innocence et de jouissance ! Ce fut dans ce bosquet, qu'assis avec elle sur un banc de gazon, sous un acacia tout chargé de fleurs, je trouvai, pour rendre les mouvements de mon cœur, un langage vraiment digne d'eux. Ce fut la première et l'unique fois de ma vie ; mais je fus sublime, si l'on peut nommer ainsi tout ce que l'amour le plus tendre et le plus ardent peut porter d'aimable et de séduisant dans un cœur*

*d'homme. Que d'énivrantes larmes je versai sur ces genoux ! Que je lui en fis verser malgré elle ! Enfin, dans un transport involontaire, elle s'écria : « Non, jamais homme ne fut si aimable, et jamais amant n'aima comme vous ! Mais votre ami Saint-Lambert nous écoute, et mon cœur ne saurait aimer deux fois. » Je me tus en soupirant ; je l'embrassai : quel embrassement ! Mais ce fut tout. Il y avait six mois qu'elle vivait seule, c'est-à-dire loin de son amant et de son mari ; il y en avait trois que je la voyais presque tous les jours, et toujours l'amour en tiers entre elle et moi. Nous avions soupé tête à tête, nous étions seuls dans un bosquet au clair de lune, et, après deux heures de l'entretien le plus vif et le plus tendre, elle sortit au milieu de la nuit de ce bosquet et des bras de son ami, aussi intacte, aussi pure de corps et de cœur qu'elle y était entrée. Lecteurs, pesez toutes ces circonstances ; je n'ajouterai rien de plus. On a tort de répéter partout que ce fut Sophie qui se refusa, Tout indique, au contraire, que ce fut Rousseau. Sur le plan de la fiction, la scène correspondante de *la Nouvelle Héloïse*, celle du bosquet de Clarens où Julie accorde un mémorable baiser à l'homme qu'elle aime, a, dans la chambre de la jeune fille, une tout autre conséquence. Aussi bien la fiction est-elle souvent pour Rousseau une manière de corriger la réalité. Là est sans doute la source profonde de cette vocation de romancier qu'il désapprouve mais à laquelle il cède avec joie. Là est aussi une des causes du succès de son roman auprès d'un public qui retrouve en le lisant sa foi en un sentiment auquel il a cessé de croire, mais dont il a gardé la nostalgie.*

L'expérience même de Rousseau lecteur s'accorde avec cette interprétation. Jeune apprenti graveur à Genève, c'est à la lecture des romans qu'il demande d'abord la satisfaction d'un besoin encore trouble, que son éducation calviniste ne lui permet pas de concevoir clairement, et qu'une timidité maladive ne lui permet pas d'assouvir. Il se ruine dans la boutique de la mère Tribu, loueuse de bouquins et d'illusions, dont le rôle, évoqué au premier livre des *Confessions*, n'est pas sans analogie avec celui d'une tenancière de mauvais lieu. Gavé de lectures romanesques, l'adolescent, inconscient de ce qui se passe en lui, recourt à son *inquiète imagination*

pour s'approprier les situations les plus avantageuses de ses héros préférés, pour vivre avec eux leurs moments d'exaltation et de joie, à tel point, comme il le dit, *que l'état fictif où je venais à bout de me mettre, me fit oublier mon état réel dont j'étais mécontent.*

L'innocence relative, qui préserve encore le Rousseau de quatorze ou quinze ans des conséquences ultimes d'un palliatif de ce genre, ne tardera pas à fondre sous le soleil de l'Italie. C'est de Turin qu'il rapportera, en effet, dès son premier voyage, la désolante habitude dont il ne parviendra plus à se libérer. Il reconnaît volontiers dans les *Confessions* que *ce dangereux supplément qui trompe la nature* devient souvent le lot des hommes chez qui, comme c'est son cas, la timidité est aussi vive que l'imagination. Mais c'est surtout dans le second de ses *Dialogues* qu'il expose en détail le mécanisme irrésistible par lequel les données de son caractère l'astreignent à cette habitude :

*Dans sa jeunesse, où le feu du tempérament et de l'âge dut souvent enflammer ses désirs, il en put former d'assez vifs, mais rarement d'assez durables pour vaincre les obstacles, quelquefois très surmontables, qui l'arrêtaient. En désirant beaucoup, il dut obtenir fort peu, parce que ce ne sont pas les seuls élans du cœur qui font atteindre à l'objet, et qu'il y faut d'autres moyens qu'il n'a jamais su mettre en œuvre. La plus incroyable timidité, la plus excessive indolence, auraient cédé quelquefois peut-être à la force du désir, s'il n'eût trouvé dans cette force même l'art d'éluder les soins qu'elle semblait exiger, et c'est encore ici des clefs de son caractère celle qui en découvre le mieux les ressorts. A force de s'occuper de l'objet qu'il convoite, à force d'y tendre par ses désirs, sa bienfaisante imagination arrive au terme, en sautant par-dessus les obstacles qui l'arrêtent ou l'effarouchent. Elle fait plus ; écartant de l'objet tout ce qu'il a d'étranger à sa convoitise, elle ne le lui présente qu'approprié de tout point à son désir. Par là ses fictions lui deviennent plus douces que des réalités mêmes ; elles en écartent les défauts avec les difficultés, elles les lui livrent préparées tout exprès pour lui, et font que désirer et jouir ne sont pour lui qu'une même chose.*

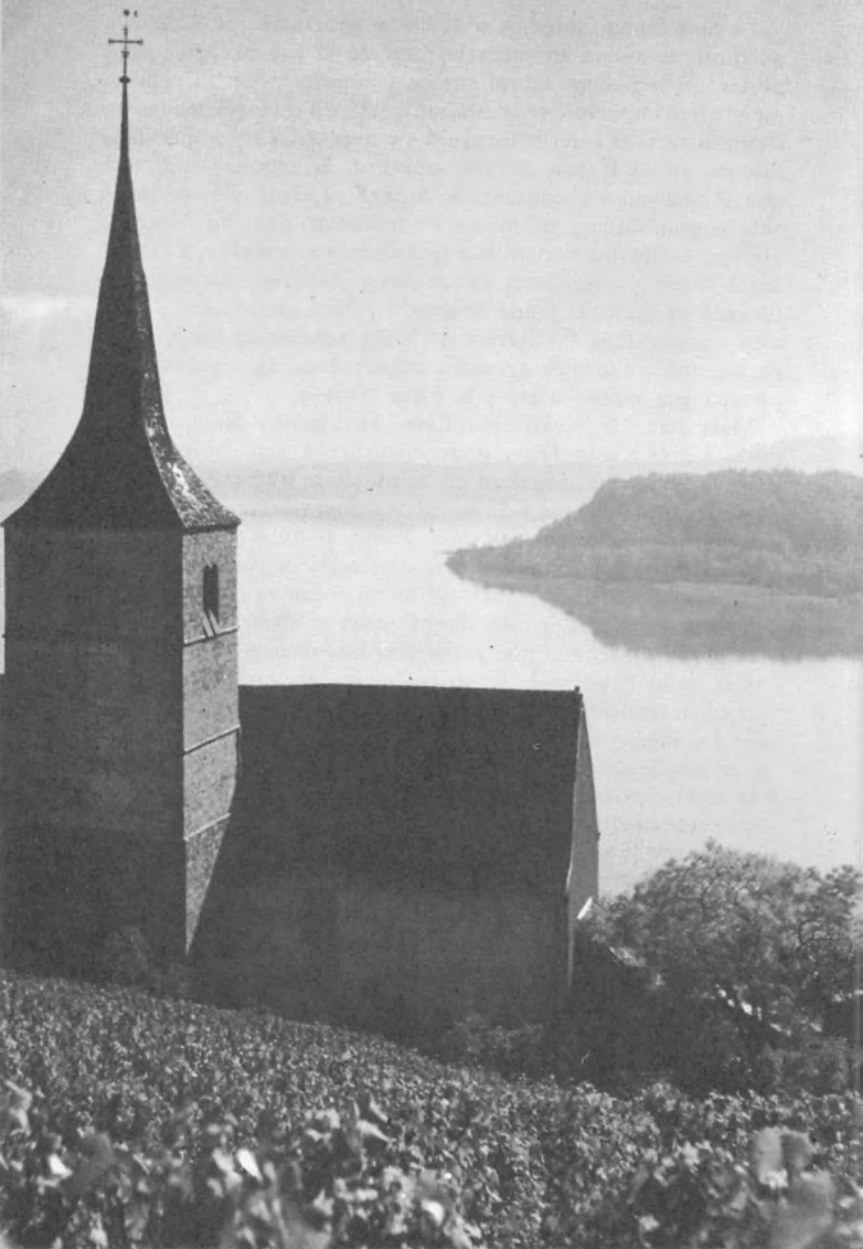


Le plus remarquable de ce texte est peut-être que Rousseau ne quitte à aucun moment le plan de la psychologie, pour porter un jugement moral sur ce comportement. Si celui-ci est à la fois inévitable et satisfaisant, est-ce à dire que Rousseau s'approuve sans réserve lorsqu'il s'y livre ? Ce n'est que dans l'*Émile* qu'on trouve à cette question la réponse indirecte que Rousseau n'a consenti à donner ni dans ses ouvrages autobiographiques, ni même entièrement dans *la Nouvelle Héloïse*. Dans son roman, Rousseau consent, en effet, à ce que Saint-Preux partage avec lui ce triste esclavage du solitaire. Éloigné de Julie, le jeune homme s'y livre en pensant à elle, s'en accuse dans les lettres qu'il lui adresse de Paris, mais ne s'attire d'elle que de sages exhortations auxquelles il ne promet pas même d'avoir la force d'obéir.

Mais dans le quatrième livre de l'*Émile*, Rousseau se déclare prêt à tout faire, pour épargner à son élève imaginaire la seule tyrannie dont on ne puisse se libérer, puisqu'on l'exerce sur soi-même : *Si les fureurs d'un tempérament ardent deviennent invincibles, mon cher Émile, je te plains ; mais je ne balancerai pas un moment, je ne souffrirai point que la fin de la nature soit éludée. S'il faut qu'un tyran te subjugue, je te livre par préférence à celui dont je peux te délivrer : quoi qu'il arrive, je t'arracherai plus facilement aux femmes qu'à toi.*

Car, pour l'apôtre de la vérité, le pire danger de ces gestes coupables est de le mettre une fois encore en contradiction avec lui-même. Était-il besoin de se libérer à si grands frais de la tutelle de la société pour s'assujettir plus étroitement à la sienne propre ? Était-il juste de rechercher la solitude, sous prétexte qu'elle seule est bonne puisqu'elle est naturelle, si elle mène le solitaire à éluder *la fin de la nature* ?

Lorsqu'il se juge dans la solitude de sa conscience, toute explication qui ne s'accorde pas avec son idéal moral demeure nulle et non avenue. Pour lui, le démenti ou la contradiction mènent infailliblement au déchirement intérieur et à l'angoisse. La paix de la conscience ne lui sera permise que lorsqu'il aura enfin trouvé le principe unificateur qui lui permettra de reconnaître ses divers visages et de se réconcilier avec lui-même.



## SOLITUDE ET BÉATITUDE



LA SOLITUDE DE ROUSSEAU a un aspect voulu et méthodique, qui la rapproche de l'isolement de Descartes enfermé entre les quatre murs de son « poêle » : l'un et l'autre cherchent une vérité que le spectacle du monde ne cesse de leur masquer.

Si Descartes a reçu dans un rêve la révélation que la vérité qu'il cherche est en lui-même, Rousseau, lui, a été illuminé sur le chemin de Vincennes par une évidence analogue : il a vu soudain que le monde qui l'entoure est trop irrémédiablement dénaturé pour permettre à l'homme de retrouver en lui la source de toutes les valeurs.

La *grande révolution* de 1751 est une conversion vers un mode de vie naturel, ou, comme Rousseau le dit parfois abusivement, *raisonnable*. Si elle commence par une *réforme somptuaire*, dont l'urgence s'explique sans difficulté au nom de l'idéal naturel, elle se poursuit par un effort plus méritoire encore de nettoyage intellectuel et moral qui ne laisse pas de rappeler certaine phase de l'aventure philosophique de Descartes. *Ayant ainsi complété ma réforme, je ne songeai*

plus qu'à la rendre solide et durable, en travaillant à déraciner de mon cœur tout ce qui tenait encore au jugement des hommes, tout ce qui pouvait me détourner, par la crainte du blâme, de ce qui était bon et raisonnable en soi. Mais contrairement à la démarche de Descartes qui conduit vers des absolus métaphysiques, celle de Rousseau se limite au monde des valeurs et finit par n'avoir plus de sens que pour le seul individu qui l'effectue.

Se conduire conformément à ce que Rousseau appelle dans la quatrième *Promenade*, le *dictamen de (sa) conscience*, c'est bien se conduire selon la nature, puisque, comme l'explique le vicaire savoyard, les meilleures règles de conduite sont celles qu'on trouve au fond de (son) cœur écrites par la nature en caractères ineffaçables. Dans une civilisation aussi artificielle que celle où vit Rousseau, ce précepte le conduit inévitablement à fuir une société frelatée et corrompue, ou bien à s'y conduire en excentrique. La troisième *Promenade* marque nettement cet enchaînement logique : *C'est de cette époque (celle de sa réforme) que je puis dater mon entier renoncement au monde et ce goût vif pour la solitude qui ne m'a plus quitté depuis ce temps-là*. Son goût pour la solitude ne fait que s'ajouter à la nécessité morale de l'isolement. Puisque la nature est bien la clef de la vérité, et que la société est par définition antinaturelle, il n'y a qu'en s'isolant que l'homme peut espérer trouver la vérité.

### Isolement et insularité

Ici Rousseau paie de sa personne, et sa vie illustre sa doctrine. De l'Ermitage de la Chevrette, qui n'est qu'un faux ermitage, au paradoxal isolement au milieu du Paris grouillant des années 70, il est passé par toutes les transitions : le donjon de Mont-Louis, l'île du lac de Biemme, les grands châteaux vides de Davenport à Wootton et de Conti à Trye, Bourgoin, Monquin. Plus il va, plus il sent combien l'isolement répond aux besoins de sa nature, plus il éprouve la vérité de ce qu'il écrivait en 1754 au comte de Turpin :

*Quelque heureux que je puisse être dans mes liaisons, il me serait difficile de me trouver jamais avec personne aussi bien que je suis avec moi-même. Hypothèse confirmée dix ans plus tard par l'expérience : Je ne puis trop vous le redire, je ne connais ni bonheur ni repos dans l'éloignement de soi-même ; et, au contraire, je sens mieux, de jour en jour, qu'on ne peut être heureux sur la terre qu'à proportion qu'on s'éloigne des choses et qu'on se rapproche de soi.*

L'une des lectures préférées de Rousseau fut toujours *Robinson Crusoe*, le premier livre qu'il accepte de mettre entre les mains d'Émile, parce qu'il est le plus heureux traité d'éducation naturelle. Au cours de son second *Dialogue*, Rousseau reconnaît explicitement sa situation dans celle de Robinson naufragé, prince de l'île déserte et héros de la solitude. C'est visiblement en souvenir de lui que Saint-Preux séjourne par deux fois, au cours de sa longue navigation avec l'amiral Anson, dans des îles désertes qui l'enchantent et dont il conservera toujours la nostalgie : l'île Juan-Fernandez au large des côtes chiliennes, et l'île Tinian en plein Pacifique. A son retour de voyage, admirant la sagesse des Wolmar qui ont réussi, en vivant en marge de la société et en gardant ainsi le contact avec la nature, à s'isoler effectivement de la contagion de la société moderne et à faire de Clarens, malgré sa proximité de Vevey, une miraculeuse île déserte, il peut écrire à Milord Édouard : *Tout me rappelle ici ma délicieuse île de Tinian.* A l'intérieur même de cet asile de Clarens se trouve un lieu encore plus isolé du monde extérieur, une véritable quintessence d'île : c'est le jardin secret et interdit de Julie, lieu quasi sacré qu'elle a créé pour retrouver, malgré le voisinage des hommes, les charmes de la nature originelle. C'est l'Élysée : *En entrant dans ce prétendu verger, je fus frappé d'une agréable sensation de fraîcheur que d'obscurs ombrages, une verdure animée et vive, des fleurs éparses de tous côtés, un gazouillement d'eau courante et le chant de mille oiseaux portèrent à mon imagination du moins autant qu'à mes sens ; mais en même temps je crus voir le lieu le plus sauvage, le plus solitaire de la nature, et il me semblait d'être le premier mortel qui jamais eût pénétré dans ce désert. Surpris, saisi,*

*transporté d'un spectacle si peu prévu, je restai un moment immobile, et m'écriai avec un enthousiasme involontaire : O Tinian ! ô Juan-Fernandez !*

Le roman inachevé, qui devait faire suite à l'*Émile*, apporte un témoignage analogue. Après leur mariage, Émile et Sophie passent par une longue série de tribulations malheureuses, dignes des héros de Prévost. Conformément au plan du roman, c'est dans une île déserte qu'ils devaient se rejoindre au dénouement, et trouver enfin le bonheur. L'attachement que Rousseau conservera longtemps pour son ébauche est révélatrice. En 1768 encore, de passage à Trye-le-Château, il pense un moment la remettre en chantier. Le titre était arrêté : *Émile et Sophie, ou les Solitaires*.

Car l'île, et surtout l'île déserte, a toujours exercé sur Rousseau la fascination d'une terre promise. Après la crise de l'Ermitage et deux mauvais hivers passés dans l'inconfort de Mont-Louis, il se voit offrir par le maréchal de Luxembourg la résidence édénique du Petit-Château de Montmorency. Dans la mémoire de l'auteur du dixième livre des *Confessions*, ce délicieux château surgit du passé comme un paradis perdu, et Rousseau l'évoque sous les aspects inattendus d'une île solitaire : *Quand on regarde ce bâtiment de la hauteur opposée qui lui fait perspective, il paraît absolument environné d'eau, et l'on croit voir une île enchantée, ou la plus jolie des trois îles Borromées, appelée Isola Bella dans le lac Majeur. (...) C'est dans cette profonde et délicieuse solitude qu'au milieu des bois et des eaux, aux concerts des oiseaux de toute espèce, au parfum de la fleur d'orange, je composai dans une continuelle extase le cinquième livre de l'Émile.*

Un peu plus tard, pendant l'automne de 1765, c'est encore dans une île, l'île Saint-Pierre, que Rousseau cherche asile. Le souvenir impérissable des six courtes semaines qu'il y passe alors illumine tant de pages des *Confessions* et des *Rêveries* qu'il faut bien considérer cette île du lac de Biemme comme le site le plus parfait qui servit jamais de demeure à cet insulaire d'adoption. Mais l'Angleterre, où il se rend pour répondre à l'invitation longtemps pressante de David Hume, le déçoit. Londres n'est qu'une manière de second Paris. Impatient



de quitter cette ville si peu digne de servir de capitale à une île, Rousseau va se réfugier au fond d'une province anglaise aussi isolée et reculée que possible. Quelle affreuse solitude il éprouve alors à Wootton, d'autant plus coupé des autres êtres humains qui l'entourent qu'ils ne parlent même plus la même langue, et que son isolement y est désormais forcé ! Combien il dut se sentir puni de son goût des îles désertes ! Et pourtant, deux ans et demi plus tard, lorsque le passeport français qu'il a demandé lui parvient dans sa retraite dauphinoise et qu'il songe à décamper à nouveau vers un autre lieu d'asile, c'est encore aux îles qu'il songe, et, dans sa pauvre tête déjà ébranlée, c'est un vrai ballet que dansent toutes ces îles dont les noms chargés de légende tournoient dans ses lettres écrites de Bourgoin : Chypre, Minorque, l'Archipel... En faisant inhumer Rousseau dans l'île des Peupliers, le marquis de Girardin fut mieux inspiré que la Convention qui fit transférer ses cendres dans la crypte obscure du Panthéon. Les pèlerins qui vont rêver encore aujourd'hui près du cénotaphe d'Ermenonville sentent que, malgré l'extrême brièveté de son séjour près de cette île, Rousseau y trouva, comme plus tôt au Petit-Château, et à l'île Saint-Pierre, un site d'élection.

Comment alors ne pas partager son angoisse et sa colère lorsqu'il voit Diderot, son meilleur ami, condamner au nom de principes moraux universels un isolement dont il ne peut pas apprécier les causes profondes ? Comme on le sent à la lecture du neuvième livre des *Confessions* et des lettres écrites en mars 1757, la maxime du *Fils naturel* de Diderot, « il n'y a que le méchant qui soit seul », a ulcéré Rousseau et creusé dans l'amitié des deux hommes une faille irréparable. Reprocher à Rousseau sa retraite, c'est lui reprocher d'être lui-même, c'est accuser d'hypocrisie le geste qui marque justement sa plus pure sincérité. Car si l'abandon tapageur de la ville, comme celui des bas blancs et de l'habit doré, est bien une conséquence immédiate et inévitable de la réforme de 1751, ce n'est pas seulement parce que l'isolement doit protéger désormais le réformé de la contagion délétère de la société : c'est surtout qu'il est le témoignage de son incontestable bonne foi.



## Solitude et singularité

Jouer au Huron en plein Paris, c'est vouloir se faire remarquer à tout prix. Sans doute le timide citoyen de Genève est-il sincère quand il assure n'aimer rien tant que passer inaperçu. Mais, du jour où le succès imprévu du *Discours sur les sciences et les arts* fait de lui le champion de la nature et de la vérité, le voilà condamné à revendiquer, au nom même des valeurs dont il est le témoin, des égards tout particuliers.

Vers 1761-1762, dans ce premier crayon des *Confessions* connu sous le titre de *Mon portrait*, il note de manière très révélatrice : *Je suis persuadé qu'il importe au genre humain qu'on respecte mon livre. En vérité je crois qu'on n'en saurait user trop honnêtement avec l'auteur : il ne faut pas corriger les hommes de parler sincèrement d'eux-mêmes. (...) Je ne me soucie point d'être remarqué, mais quand on me remarque, je ne suis pas fâché que ce soit d'une manière un peu distinguée, et j'aimerais mieux être oublié de tout le genre humain que regardé comme un homme ordinaire.* Être seul, c'est aussi être singulier.

Ce goût de la singularité, Rousseau l'a dans les petites comme dans les grandes choses. *Quand le luxe est universel*, écrit-il à la marquise de Créquy en 1769, *c'est par la simplicité qu'on se distingue.* Est-ce la simplicité qui compte, ou est-ce la distinction ? Est-ce parce que le costume moderne *défigure* la nature, qu'il s'habille soudain en Arménien, quitte à se faire montrer du doigt dans la rue ? Quelle est sa véritable intention lorsqu'il met son premier *Discours* sous l'invocation du Barbare d'Ovide, ou qu'en note à sa préface de *Narcisse* il affirme : *Malgré la politesse de mon siècle, je suis grossier comme les Macédoniens de Philippe ?* Provocation, forfanterie ou sincérité ? Peu lui importe puisque, si ce besoin de simplicité, de travesti ou de grossièreté s'impose à lui, il en est par cela même justifié au nom de la nature et de la vérité. Seul capable de savoir quelle est sa vérité, il n'a de comptes à rendre à personne : *Je n'aime pas tout ce qui se fait par règle*, écrit-il en 1760 à Mme de Luxembourg, *si ce n'est celle de n'en avoir point d'autre que son cœur.*



Quelques correspondants : Madame de Luxembourg



D'Alembert

Personne, en effet, n'a jamais plus que lui été rebelle à tout conseil. A lire sa correspondance, on admire la constance de ceux de ses amis que son humeur arbitraire et tranchante ne lassa jamais. Admirable et patient amour de Malesherbes, de du Peyrou, de Mme de La Tour de Franqueville, de Marc-Michel Rey, et de tant d'autres, puissants ou humbles, dont les signatures reviennent fidèlement au bas de toutes ces lettres, seule et muette escorte du proscrit au cours de son interminable errance !

Être en correspondance réglée avec Rousseau, c'est s'habituer à de nouvelles conventions épistolaires et stylistiques. Quand ses rapports avec du Peyrou sont assez intimes pour que le « Cher Monsieur » d'usage lui paraisse suranné, il discute gravement avec lui le choix de nouvelles formules plus dignes de leur amitié. Ils ne tardent pas à se mettre d'accord : désormais du Peyrou commencera ses lettres par « Mon cher citoyen », et Rousseau les siennes par *Mon cher hôte*. De même, Mme de La Tour de Franqueville doit lui écrire « Mon cher Jean-Jacques », et lui *Ma chère Marianne*.



David Hume



Madame Boy de la Tour

Les lettres que Milord Maréchal lui écrit commencent par « Mon fils », et celles que Rousseau lui envoie par *Mon père*. En revanche, ses lettres au vieux Daniel Roguin commencent par *Cher papa*. Madame Delessert, petite-fille de Papa Roguin, est *Chère cousine* ; Marc-Michel Rey est *Mon cher compère* ; Mirabeau, *Mon illustre ami* ; Coindet ou d'Ivernois, *Mon bon ami*, ou encore *Mon digne ami* ; Lenieps n'est que *Mon ami*.

Pendant un temps, Mme d'Épinay voulut bien se prêter à ces fantaisies, et sans doute s'en amuser. Elle lui écrivait « Mon ami », « Mon ermite » ou « Mon ours ». Rousseau lui répondait : *Mon amie*, *Ma chère amie*, *Ma bonne amie*, voire *Ma chère et bonne amie*. Mais elle prenait l'adjectif possessif trop littéralement. Ils se brouillèrent et elle ne fut plus que *Madame*. Rousseau, pourtant, ne l'avait pas prise en traître : dès avant de s'installer à l'Ermitage, il l'avait avertie de ses particularités : *Apprenez mieux mon dictionnaire, ma bonne amie, si vous voulez que nous nous entendions. Croyez que mes termes ont rarement le sens ordinaire ; c'est toujours mon cœur*

*qui s'entretient avec vous et peut-être connaîtrez-vous quelque jour qu'il ne parle pas comme un autre.*

Singularités de costume, de vocabulaire, de style : Rousseau s'est tant voulu différent qu'il l'est devenu. L'homme qui a enrichi la géographie littéraire de tant de noms nouveaux - Bossey, Thônes, Montmorency, Môtiers, Wootton, Trye, Bourgoin, Monquin, Mênilmontant, Ermenonville - ne peut pas être un homme comme les autres. L'homme qui a poussé le non-conformisme jusqu'à la superstition ne peut être qu'exceptionnel. Qui ne se souvient des superbes premières lignes des *Confessions* ? *Je forme une entreprise qui n'eut jamais d'exemple, et dont l'exécution n'aura point d'imitateur. Je veux montrer à mes semblables un homme dans toute la vérité de la nature ; et cet homme, ce sera moi.*

*Moi seul. Je sens mon cœur et je connais les hommes. Je ne suis fait comme aucun de ceux que j'ai vus ; j'ose croire n'être fait comme aucun de ceux qui existent.*

C'est parce qu'il est unique que son portrait n'est jamais fini. Son porte-parole du second *Dialogue* conclut une brève esquisse par cette déclaration essentielle : *Voilà le sommaire de mes observations sur son caractère moral. Le reste ne peut se dire en abrégé : car cet homme ne ressemble à nul autre que je connaisse ; il demande une analyse à part et faite uniquement pour lui.*

Se jugeant donc si différent de tous les hommes, comment a-t-il pu croire qu'il pourrait les aider à se mieux connaître eux-mêmes ? Et pourtant il explique, au début de sa première rédaction des *Confessions*, que l'un des objets de son entreprise est, en ouvrant son cœur, de fournir à ses lecteurs une solide base de comparaison, faute de quoi il leur serait impossible de jamais connaître le leur. Comment peut-il alors connaître vraiment le sien ? La réponse à ces questions et la solution de ces paradoxes apparents, c'est dans le premier *Dialogue* qu'on les trouve. Parlant de l'ensemble de ses ouvrages, Rousseau fait tenir à son porte-parole ce raisonnement capital : *J'y puisais des sentiments si conformes à ceux qui m'étaient naturels, j'y sentais tant de rapports avec mes propres dispositions, que, seul parmi tous les auteurs que j'ai lus, il était*

Je me flattois, Madame, d'avoir une Amie à l'épreuve d'anges; la Lettre dont vous m'avez honoré m'apprend à compter moi-même, et s'il faut que je vous voye, voilà d'autres à compter beaucoup moins encore. J'obéirai toutesfois, car vous qu'il appartient d'appriivoiser les Monstres.

Je me rendrai donc à vos ordres, Madame, le jour que vous plaira de me prescrire. Je sais que M. d'Alambert a l'honneur de vous faire sa Cour; sa présence ne me chagrin; mais ne trouvez pas mauvais, je vous supplie, que votre tiers me fasse disparaître.

Je suis avec un profond respect

Madame

Votre très humble et  
obéissant serviteur

Rousseau

*pour moi le peintre de la nature et l'historien du cœur humain. Je reconnaissais dans ses écrits l'homme que je retrouvais en moi, et leur méditation m'apprenait à tirer de moi-même la jouissance et le bonheur que tous les autres vont chercher si loin d'eux.*

En somme, ce n'est qu'à condition de se distinguer des autres que Rousseau peut espérer que les autres se reconnaîtront en lui. Loin qu'il y ait là un paradoxe, il y a une vérité profonde qui explique l'intérêt permanent de ses ouvrages autobiographiques. Étant donné l'état artificiel de la société, l'excentricité est la seule méthode permise pour retrouver le naturel, et, avec lui, la commune mesure de toute humanité. L'enthousiasme que suscitaient ses livres dans une large partie du public, les lettres qui lui arrivaient d'admirateurs et d'admiratrices inconnus, les efforts que faisaient tant d'hommes et de femmes pour s'approcher de lui, pour le voir et lui parler, l'ingéniosité à laquelle recouraient les fâcheux qui ne se lassaient pas de le pourchasser dans toutes ses retraites, tout prouvait que la méthode avait du bon. Buttafuoco lui demandait une constitution pour la Corse, la comtesse de Boufflers sollicitait son opinion sur un ouvrage qu'elle avait écrit, le prince de Wurtemberg le consultait sur l'éducation de sa fille. Rousseau était bien devenu ce qu'il avait voulu être : un témoin et un garant.

« On se suffit à soi-même, comme Dieu. »

Si, malgré sa timidité, Rousseau accepte de jouer le rôle dangereux de mage, c'est parce que seul il lui permet de donner rétrospectivement un sens à son existence. Grâce à lui, tout s'éclaire : ses souffrances et ses persécutions, puisqu'il est prophète ; sa proscription et sa lapidation, puisqu'il est saint ; sa certitude que les hommes reconnaîtront un jour leurs injustices à son égard, puisqu'il est martyr ; sa béatitude lorsque, seul avec lui-même, il prend conscience de sa propre existence, puisqu'il est dieu.

D'où, naturellement, l'importance des moments d'extase

où cette prise de conscience peut avoir lieu. D'où encore le rôle littéralement essentiel de cette expérience d'ordre quasi mystique qu'il appelle *rêverie*, et dont le second *Dialogue* n'a donc pas tort d'affirmer qu'elle est la plus sûre manière de le distinguer du reste des hommes :

*Le plus indifférent spectacle a sa douceur par le relâche qu'il nous procure ; et, pour peu que l'impression ne soit pas tout à fait nulle, le mouvement léger dont elle nous agite suffit pour nous préserver d'un engourdissement léthargique, et nourrir en nous le plaisir d'exister, sans donner de l'exercice à nos facultés. Le contemplatif Jean-Jacques, en tout autre temps si peu attentif aux objets qui l'entourent, a souvent grand besoin de ce repos, et le goûte alors avec une sensualité d'enfant dont nos sages ne se doutent guère. Il n'aperçoit rien, sinon quelque mouvement à son oreille ou devant ses yeux ; mais c'en est assez pour lui. (...)*

*Voilà, monsieur, une grande découverte, et dont je me suis beaucoup félicité, car je la regarde comme la clef des autres singularités de cet homme. De cette pente aux douces rêveries j'ai vu dériver tous les goûts, tous les penchants, toutes les habitudes de Jean-Jacques, ses vices mêmes, et les vertus qu'il peut avoir...*

C'est dans la cinquième *Promenade* que se trouve le plus célèbre passage de Rousseau sur cette *clef* qu'est la rêverie. Après avoir, par la grâce d'une merveilleuse virtuosité de style, hypnotisé le lecteur, après l'avoir fait rêver avec lui sur les eaux calmes du lac de Bienné, Rousseau, en une formule décisive, confirme l'aboutissement ultime de sa pensée : *Tant que cet état dure, on se suffit à soi-même, comme Dieu.* C'est la compensation de tous les sacrifices – linge fin, pension royale, fortune, repos, amis – et la justification de toutes les excentricités – sauvagerie, intransigeance, solitude, cafetan arménien, brusquerie, silence.

La solution des conflits et la réconciliation de Rousseau avec lui-même ne sont donc pas impossibles. Mais la condition en étant qu'il procède à sa propre divinisation, on conçoit que le culte du moi ne soit pas pour lui une simple clause de style. Ce culte, Rousseau en est le célébrant et l'objet, le

prêtre et l'idole. De même qu'il officie en 1768 à son propre mariage, de même il est pendant quinze ans l'évangéliste de sa propre passion. Et si l'œuvre hagiographique doit être sans cesse reprise, c'est parce qu'il sent ses ennemis en train de la saper dans l'ombre. Ils l'ont dépeint sous les aspects d'un mauvais citoyen, d'un athée, d'un père dénaturé, d'un homme à peine humain, d'un véritable monstre. Leur habileté est si grande qu'il ne serait pas juste de s'en prendre au public de sa trop grande crédulité. C'est pour détromper ce public abusé que Rousseau se livre au long labeur de *Rousseau juge de Jean-Jacques*, le moins lu, mais le seul achevé de ses grands ouvrages autobiographiques. Pour illustrer pleinement le vrai but de ce livre, Rousseau, dans son premier *Dialogue*, emprunte au *Lazarillo de Mendoza* une image admirable et hallucinante :

*Quand le pauvre Lazarille de Tormes, attaché dans le fond d'une cuve, la tête seule hors de l'eau, couronné de roseaux et d'algue, était promené de ville en ville comme un monstre marin, les spectateurs extravaguaient-ils de le prendre pour tel, ignorant qu'on l'empêchait de parler, et que, s'il voulait crier qu'il n'était pas un monstre marin, une corde tirée en cachette le forçait de faire à l'instant le plongeon ? Supposons qu'un d'entre eux, plus attentif, apercevant cette manœuvre, et par là devinant le reste, leur eût crié : « L'on vous trompe, ce prétendu monstre est un homme », n'y eût-il eu plus que de l'humeur à s'offenser de cette exclamation, comme d'un reproche qu'ils étaient tous des insensés ? Le public, qui ne voit des choses que l'apparence, trompé par elle, est excusable ; mais ceux qui se disent plus sages que lui en adoptant son erreur ne le sont pas.*

### Impiété et défiguration

Comme il l'explique dans le second *Dialogue*, le besoin d'écrire les *Confessions* s'imposa à Rousseau comme un devoir, quand il se vit défiguré parmi les hommes, au point d'y passer pour un monstre. La préface des *Confessions*, reprenant le même mot clef, confirme que le livre qui la suit



constitue le seul monument sûr de mon caractère qui n'ait pas été défiguré par mes ennemis.

Mais si, à la réflexion, les douze livres des *Confessions* ne lui paraissent pas suffire à restituer son visage au naturel, s'il lui faut encore écrire les trois *Dialogues*, c'est que l'effort des défigurateurs ne s'est pas limité à la personne morale de leur victime.

En faisant circuler des éditions apocryphes et des contrefaçons, en lui attribuant des écrits dont il n'est pas l'auteur, ses ennemis, comme il l'explique dans le troisième *Dialogue*, ont aussi défiguré son œuvre pour l'empêcher de témoigner en faveur de l'écrivain : *Ses livres, dites-vous, transmis à la postérité, déposeront en faveur de leur auteur. Ce sera, je l'avoue, un argument bien fort pour ceux qui penseront comme vous et moi sur ces livres. Mais savez-vous à quel point on peut les défigurer ? Et tout ce qui a déjà été fait pour cela avec le plus grand succès ne prouve-t-il pas qu'on peut tout faire sans que le public le croie ou le trouve mauvais ? Cet argument tiré de ses livres a toujours inquiété nos messieurs. Ne pouvant les anéantir, et leurs plus malignes interprétations ne suffisant pas encore pour les décrier à leur gré, ils en ont entrepris la falsification.*

Enfin, le second *Dialogue* insiste longuement sur l'aspect le plus littéral et le plus démoniaque de l'entreprise : celui dont le portrait physique même de Rousseau est victime. Non pas que Rousseau se prenne pour un Adonis : *Jean-Jacques*, dit-il, *n'est assurément pas un bel homme ; il est petit, et s'apetisse encore en baissant la tête. Il a la vue courte, de petits yeux enfoncés, des dents horribles ; ses traits, altérés par l'âge, n'ont rien de fort régulier. Mais il n'a pas l'air sinistre et farouche que lui ont prêté certains artistes à la solde de ses ennemis. Parmi ceux-ci, Rousseau en veut surtout à David Hume à cause de son rôle déterminant dans la commande du célèbre portrait exécuté à Londres en 1766 par son compatriote, le peintre écossais Allan Ramsay : Le premier et le plus important de ses soins est de faire faire par Ramsay, son ami particulier, le portrait de son ami public Jean-Jacques. Il désirait ce portrait aussi ardemment qu'un amant bien épris désire celui de sa maîtresse. A force d'importunités il arrache*



Philosophe, éloquent, sensible,  
 Il nous à peiné l'humanité,  
 Sans avoir pris la dureté,



De ce Zénonisme  
 inflexible,  
 Il en garda la fermeté

Écrit à Neuf-châtel en 1765.

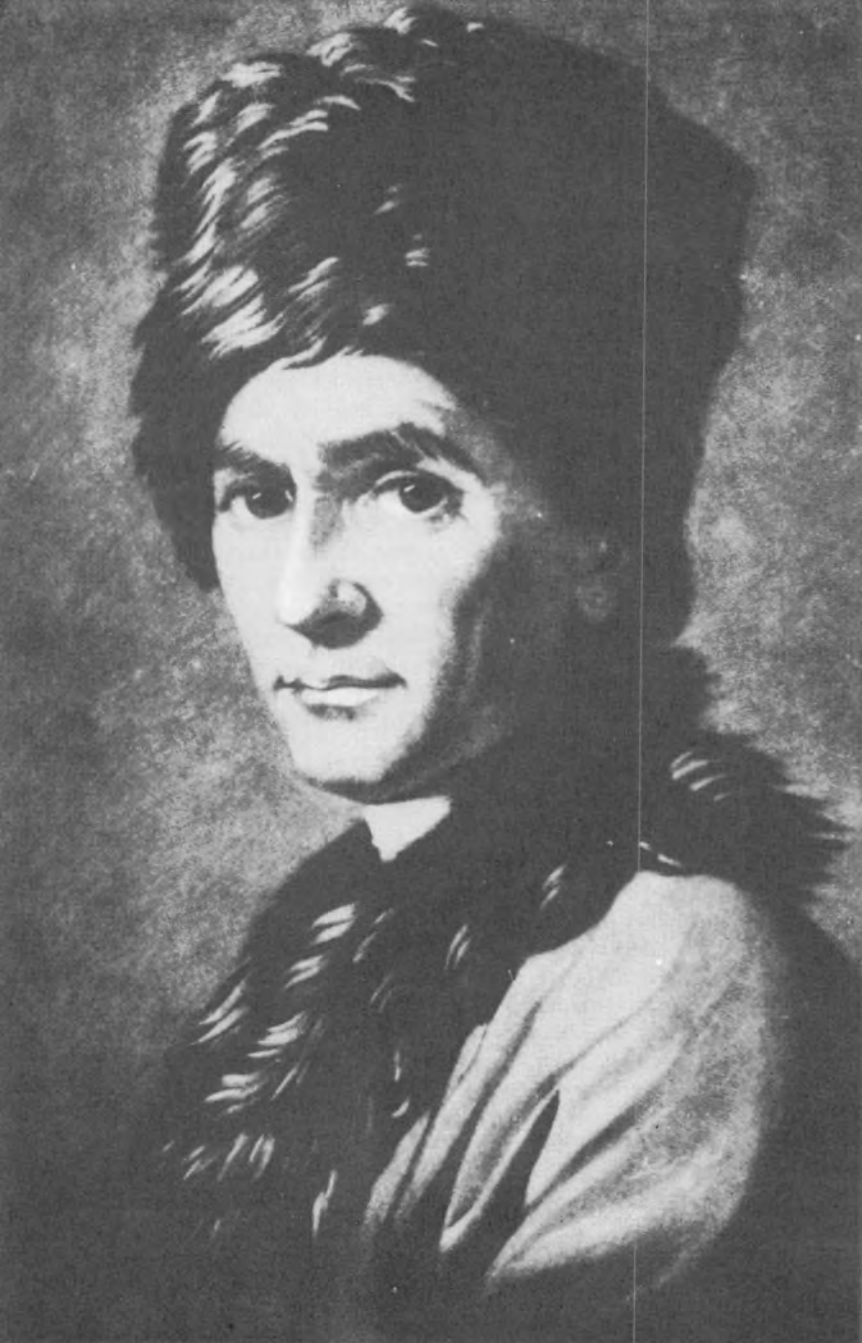
Se vend à Paris, chez L'Anonyme, Rue St. Jacques, vis-à-vis St. Yves.

et chez M. de la Harpe, au Palais National.

1765.

*le consentement de Jean-Jacques. On lui fait mettre un bonnet noir, un vêtement bien brun, on le place dans un lieu bien sombre, et là, pour le peindre assis, on le fait tenir debout, courbé, appuyé d'une de ses mains sur une table bien basse, dans une attitude où ses muscles, fortement tendus, altèrent les traits de son visage. De toutes ces précautions devait résulter un portrait peu flatté, quand il eût été fidèle. Vous jugerez de la ressemblance si jamais vous voyez l'original.*

Plus encore que le beau portrait de Ramsay, qui fut toujours sa bête noire, Rousseau abhorre les gravures qui en furent tirées et les estampes qu'il inspira. Apprenant en 1770 que son ami Moultoy a mis l'une d'elles au mur de sa chambre, il le presse de faire disparaître *cette mine farouche qui n'est pas la mienne assurément*, et se plaint que le graveur lui ait prêté *la figure d'un Cyclope*. En revanche, il recommande à son ami de se procurer une des gravures inspirées par le magnifique pastel de La Tour exposé en 1753 au Salon. Non seulement il y a l'air plus jeune, mais il y est beaucoup plus ressemblant. Malheureusement, dit-il à Moultoy, les gravures d'après La Tour ont été contrefaites ou même retirées de la circulation par ses ennemis. Et, dans le second *Dialogue*, il explique tout au long le sens qu'il faut donner à ces mystérieuses machinations : *Vos messieurs, qui n'oublient rien, n'oublèrent pas sa figure, et, après l'avoir éloigné de Paris, travaillèrent à lui en donner une aux yeux du public conforme au caractère dont ils voulaient le gratifier. Il fallut d'abord faire disparaître la gravure qui avait été faite sur le portrait fait par La Tour : cela fut bientôt fait. Après son départ pour l'Angleterre, sur un modèle qu'on avait fait faire par Le Moine, on fit faire une gravure telle qu'on la désirait : mais la figure en était hideuse à tel point, que, pour ne pas se découvrir trop ou trop tôt, on fut contraint de supprimer la gravure. On fit faire à Londres, par les bons offices de l'ami Hume, le portrait dont je viens de parler, et, n'épargnant aucun soin de l'art pour en faire valoir la gravure, on la rendit moins difforme que la précédente, mais plus terrible et plus noire mille fois. Ce portrait a fait longtemps, à l'aide de vos messieurs, l'admiration de Paris et de Londres, jusqu'à ce qu'ayant gagné pleinement le premier*





point, et rendu aux yeux du public l'original aussi noir que la gravure, on en vint au second article ; et, dégradant habilement cet affreux coloris, de l'homme terrible et vigoureux qu'on avait d'abord peint, on fit peu à peu un petit fourbe, un petit menteur, un petit escroc, un coureur de tavernes et de mauvais lieux. C'est alors que parut le portrait grimacier de Ficquet, qu'on avait tenu longtemps en réserve, jusqu'à ce que le moment de le publier fût venu, afin que la mine basse et risible de la figure répondît à l'idée qu'on voulait donner de l'original. C'est alors que parut un petit médaillon en plâtre sur le costume de la gravure anglaise, mais dont on avait eu soin de changer l'air terrible et fier en un souris traître et sardonique comme celui de Panurge achetant les moutons de Dindenaut, ou comme celui des gens qui rencontrent Jean-Jacques dans les rues.

L'explication de cette hantise de la défiguration n'est pas la folie : on peut la trouver dans un texte antérieur d'une douzaine d'années aux *Dialogues*, c'est-à-dire avant l'époque où l'on dit trop souvent que Rousseau a perdu la raison. Il s'agit d'un étrange épisode du dernier livre de *la Nouvelle Héloïse*. Après la mort de Julie, la chaleur excessive commençant à altérer le visage de la morte, sa cousine Claire cherche le voile d'or brodé de perles, rapporté des Indes par Saint-Preux, pour en couvrir les traits de sa cousine, réalisant ainsi un rêve prophétique fait autrefois par Saint-Preux : *S'approchant du lit, elle baisa le voile, en couvrit en pleurant la face de son amie, et s'écria d'une voix éclatante : « Maudite soit l'indigne main qui jamais lèvera ce voile ! Maudit soit l'œil impie qui verra ce visage défiguré ! » Cette action, ces mots frappèrent tellement les spectateurs, qu' aussitôt, comme par une inspiration soudaine, la même imprécation fut répétée par mille cris. Elle a fait tant d'impression sur tous nos gens et sur tout le peuple que, la défunte ayant été mise au cercueil dans ses habits et avec les plus grandes précautions, elle a été portée et inhumée dans cet état, sans qu'il se soit trouvé personne assez hardi pour toucher au voile.*

Cette scène dramatique et macabre est jugée si importante par Rousseau qu'il veut lui consacrer la douzième et dernière des estampes commandées à Gravelot, la seule qui n'ait pas

◀ *Portrait de Jean-Jacques Rousseau par Allan Ramsay*

◀ *Jean-Jacques Rousseau (lithographie de Rorbach, d'après le portrait de La Tour)*

de légende. Selon la description qu'il en donne, Claire *tient des deux mains un riche voile de broderie, qu'elle vient de baisser, et dont elle va couvrir la face de son amie*. La première esquisse que soumet Gravelot déplaît au romancier : le voile n'est pas assez magnifique et surtout il est trop petit, de sorte que le visage de Julie apparaît sur le dessin. L'intention de Rousseau est ici curieusement révélatrice : au moment dramatique qu'il a choisi, le voile n'est pas encore posé sur le visage de la morte, et pourtant celui-ci ne doit pas se voir. Il charge son ami Coindet de transmettre à l'artiste ses instructions : *Il me semble qu'avec un peu d'adresse, il ne serait pas impossible de cacher en tout ou en partie le visage de la morte par quelques replis flottants du même voile, et sûrement cette finesse de l'art n'échapperait pas aux spectateurs*. Mais Gravelot ne se sent pas capable d'une fidélité entière à cette vision et demande à Coindet de répondre : « Le voile sera plus grand, mais il ne pourra pas cacher le visage de Julie. » Un mois plus tard, la maréchale de Luxembourg, familière de Rousseau, admirera la suite des estampes, mais tiquera comme lui à la dernière : « J'aurais voulu que le voile eût été sur le visage de Julie. »

L'intention de Rousseau est claire : le visage mort de son héroïne ne doit pas être vu davantage sur l'image que dans la réalité romanesque. La malédiction de Claire — *Maudit soit l'œil impie qui verra ce visage défiguré* — doit être prise à la lettre et doit donc tenir à une raison d'importance considérable. Qu'y a-t-il d'impie à contempler un visage déjà altéré par la mort ? N'est-ce pas, au contraire, un exercice salutaire de préparation à notre propre mort ? L'explication est que, dans le vocabulaire et la pensée de Rousseau, défiguration égale dénaturation et que tout attentat à la condition naturelle des choses est un crime capital. Les exemples de cette démarche fondamentale de la pensée de Rousseau foisonnent. Au cinquième livre de l'*Émile*, il parle de *nature défigurée* à propos des proportions du corps humain altérées par les contraintes des modes vestimentaires de son temps : *Tout ce qui gêne et contraint la nature est de mauvais goût ; cela est vrai des parures du corps comme des ornements de l'esprit*.

Une dizaine d'années plus tôt, dans son *Essai sur l'origine des langues*, parlant de l'influence des hommes sur le paysage naturel et originel, Rousseau regrettait que la terre eût été ainsi *parée et défigurée par la main des hommes*. Enfin et surtout, évoquant dans la préface du *Discours sur l'inégalité* la notion même d'âme, c'est encore à la même terminologie que Rousseau a recours, magnifiée cette fois par une image frappante : *Semblable à la statue de Glaucus, que le temps, la mer et les orages avaient tellement défigurée qu'elle ressemblait moins à un dieu qu'à une bête féroce, l'âme humaine, altérée au sein de la société par mille causes sans cesse renaissantes, par l'acquisition d'une multitude de connaissances et d'erreurs, par les changements arrivés à la constitution des corps, et par le choc continuel des passions, a pour ainsi dire changé d'apparence au point d'être presque méconnaissable.*

C'est donc parce que la mort a altéré les traits naturels de Julie qu'il serait impie de regarder son visage défiguré. L'horreur sacrée qu'éprouve Rousseau en songeant à la face de la morte ne s'explique pas par les ravages hideux qu'il imagine là où la vie avait fait épanouir la beauté, mais par le fait que, même si ce changement est naturel, c'est la nature vivante et rayonnante de cette chair au temps où l'âme de Julie l'habitait qui est sentie comme la seule authentique. Au reste, la réaction de Mme de Luxembourg devant l'estampe de Gravelot témoigne que cette interprétation est conforme aux instincts profonds de l'homme devant la mort. Le marquis de Girardin eut-il donc raison de faire lever par Houdon l'admirable masque mortuaire qui se trouve aujourd'hui à la Bibliothèque publique et universitaire de Genève ? Le miracle ici est-il dû au mystère de la mort ou à l'art souverain de Houdon ? Rousseau nous y paraît en tout cas bien moins défiguré par la mort que transfiguré.

#### « La paix de l'âme »

La fascination de Rousseau pour le visage défiguré de Julie morte, l'obsession de sa propre défiguration montrent que la





ligne de force dominante de sa pensée, celle qui, depuis l'illumination de Vincennes, l'orienté définitivement vers le naturel, source de toutes vérités, ne repose pas sur une définition rationnelle de cette notion. Comme le « cogito » pour Descartes, le naturel se révèle à Rousseau par l'éclat de sa propre évidence. Est naturel ce que sa conscience lui dit être naturel. Mais cette évidence est si éblouissante, si rassurante, qu'à côté d'elle pâlisent et s'estompent toutes les inconséquences rationnelles. *J'aime mieux être homme à paradoxes qu'homme à préjugés*, déclare-t-il au deuxième livre de l'*Émile*; et, plus précisément encore, dans une lettre qu'il adresse d'Angleterre à la comtesse de Boufflers : *Soyez sûre qu'on me reprocherait moins de paradoxes, si l'on pouvait me reprocher des erreurs.*

Ce qui est vrai de ses paradoxes, l'est aussi de ses contradictions : justifiées par leur source, elles ne peuvent plus porter atteinte à la vérité. Remarquant, par exemple, vers la fin des *Confessions*, que sa décision de se retirer définitivement du monde en 1765, pour vivre sur le lac de Bienné dans un loisir éternel, est en désaccord avec sa condamnation de l'oisiveté excessive de la société de son temps, il n'hésite pas à écrire : *Ceux qui me reprochent tant de contradictions ne manqueront pas ici de m'en reprocher encore une. (...) C'est pourtant ainsi que je suis ; s'il y a là de la contradiction, elle est du fait de la nature, et non pas du mien : mais il y en a si peu, que c'est par là précisément que je suis toujours moi. C'est donc parce que la continuité du moi de l'auteur est le vrai, le seul principe unificateur, que le véritable sens de l'œuvre ne peut être sensible qu'au lecteur qui connaît l'auteur. Là est la nécessité et le rôle de la gigantesque entreprise autobiographique de Rousseau. Sur ce point encore, la première rédaction du début des *Confessions* apporte le plus clair des témoignages : Parmi mes contemporains il est peu d'hommes dont le nom soit plus connu dans l'Europe et dont l'individu soit plus ignoré. (...) Tant qu'on ne m'a jugé que par mes livres, selon l'intérêt et le goût des lecteurs, on n'a fait de moi qu'un être imaginaire et fantastique, qui changeait de face à chaque écrit que je publiais.*

La démarche qui consiste à induire le caractère de l'écrivain

d'après des indices éparpillés au hasard de l'œuvre est donc fautive et injuste. C'est celle que Rousseau reproche à ses adversaires, que ce soit l'archevêque de Paris ou la République de Genève. La seule bonne méthode consiste à interpréter les livres par ce qu'on sait de celui qui les a écrits. Dès 1760, on le voit s'emporter violemment contre sa correspondante et amie, la marquise de Verdelin, parce que celle-ci a relevé dans une de ses lettres un passage qui lui a paru désobligeant à son égard : *J'avoue sans détour que le sens le plus naturel de cette phrase en elle-même est celui que vous paraissez lui avoir donné. Croyez-vous être pour cela justifiée ? Jamais, jamais, Madame ; il valait mieux me croire fou que malhonnête, et ne trouver aucun sens à mes phrases que de leur en trouver un si peu digne de moi. Ne croyez pas que je m'abaisse jusqu'à vous interpréter cette phrase ; relisez ma lettre, et trouvez-en le sens de vous-même, ou vous ne le trouverez jamais.*

*O Français et Françaises, nation parlière, que vous donnez de force aux mots, et que vous en donnez peu aux choses !*

*N'apprendrez-vous jamais qu'il faut expliquer les discours d'un homme par son caractère, et non son caractère par ses discours ?*

Il n'est guère possible d'exagérer l'importance d'un pareil renversement de valeurs : il contient en puissance non seulement le raz de marée romantique, mais l'inondation de littérature autobiographique des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles. Désormais le critère de la vérité n'est plus dans l'objet, mais dans le sujet ; par définition, le moi a toujours raison. Logique avec lui-même, Rousseau ne tarde pas, en vertu de ce dogme nouveau, à refuser le combat sur le plan de la discussion. A l'occasion, il consent même à donner les raisons d'un pareil refus, comme lorsqu'il écrit en 1764 à l'abbé de Carondelet : *Je ne dispute jamais, persuadé que chaque homme a sa manière de raisonner qui lui est propre en quelque chose, et qui n'est bonne en tout à nul autre que lui. (...) Tant il est vrai que les mêmes raisons ont rarement la même prise en diverses têtes, et qu'il ne faut jamais disputer de rien !*

Mais même s'il s'agit d'une tête unique, la proposition demeure vraie. Comment, en effet, le même objet pourrait-il toujours produire la même impression, si la force de l'impres-

sion dépend bien, comme Rousseau affirme que c'est le cas pour lui, du degré d'émotion ? *Je ne sais voir qu'autant que je suis ému ; les objets indifférents sont nuls à mes yeux ; je n'ai de l'attention qu'à proportion de l'intérêt qui l'excite. (...)* Les diverses impressions que ce pays (Le Val Travers) a faites sur moi à différents âges me font conclure que nos relations se rapportent toujours plus à nous qu'aux choses, et que, comme nous décrivons bien plus ce que nous sentons que ce qui est, il faudrait savoir comment était affecté l'auteur d'un voyage en l'écrivant, pour juger de combien ses peintures sont au deçà ou au delà du vrai.

De même que le vicaire savoyard pouvait opposer victorieusement aux arguments rationalistes le témoignage du sentiment involontaire qui les démentait, de même Rousseau établit ici la primauté du sujet sensible sur les objets environnants. Mieux encore, il explique comment la continuité essentielle de ce sujet sensible, loin de dépendre de son immuabilité, est fondée au contraire sur ses fluctuations. Conformément à l'intuition fondamentale de *la Morale sensitive*, c'est parce que le sujet est sensible qu'il varie, mais c'est aussi en vertu de sa sensibilité qu'il se sent toujours identique à lui-même. C'est par cet acte de foi aveugle en l'infaillibilité du sentiment que Rousseau trouve la solution de ses angoisses et la garantie de sa fidélité à lui-même. Mais c'est aussi, comme on vient de le voir, grâce à l'effort méthodique et soutenu qu'il a fait pour éliminer par l'isolement et la solitude toutes les influences corruptrices capables d'obscurcir ou de déformer l'éclat de la *lumière intérieure* du sentiment, qu'il peut ajouter foi à ce témoignage suprêmement consolateur.

La preuve concluante de sa réussite, c'est l'écho que tant de pages des *Confessions* et des *Rêveries* n'ont pas cessé d'éveiller chez leurs lecteurs. Parvenu au terme de sa recherche d'un principe unificateur essentiel, Rousseau a trouvé dans la notion de nature originelle et dans le recours au sentiment intérieur qui la révèle, non seulement le dénominateur commun à tous ses visages et à tous ses ouvrages, mais aussi, conformément au programme initial des *Confessions*, le terrain commun sur lequel nous pouvons toujours nous reconnaître en lui.

## PAR LUI - M Ê M E

Lorsqu'il se console des déboires de la vie en évoquant le souvenir du bonheur passé, sa mémoire s'oriente toujours spontanément vers ces moments privilégiés qui, abrités par miracle de la dégradation de la civilisation moderne, semblent échapper à l'érosion du temps : Bossey, Annecy, l'idylle de Thônes, celle des Charmettes, l'Ermitage, le Petit-Château de Montmorency, l'île Saint-Pierre, les herborisations. Peu importe la précision souvent méticuleuse des détails avec lesquels il évoque ces moments de félicité : ceux-ci acquièrent de leur qualité naïve et naturelle (les deux termes sont apparentés) une valeur atemporelle et permanente qui nous permet paradoxalement d'y retrouver nos propres souvenirs. Car c'est parce que nous souffrons de la nostalgie du même paradis perdu que lui, qu'il faut lui savoir gré de nous faire goûter avec lui cet attendrissement purificateur qui lui permit de trouver enfin *la paix de l'âme et presque la félicité*, telles qu'il les évoque dans la huitième *Promenade*, où il livre aussi au lecteur le secret de son bonheur retrouvé : *Après de longues angoisses, au lieu du désespoir qui semblait devoir être enfin mon partage, j'ai retrouvé la sérénité, la paix, le bonheur même, puisque chaque jour de ma vie me rappelle avec plaisir celui de la veille, et que je n'en désire point d'autre pour le lendemain.*







# Index

- ALEMBERT (D'), 28, 29, 31, 50, 62, 118.  
ANET (CLAUDE), 13, 147.  
ANGLETERRE, 34, 71, 156, 176.  
ANNECY, 6, 8, 10, 11, 36, 114, 179.  
BASILE (Mme), 10, 132.  
BEAUMONT (CHRISTOPHE DE), 32.  
BIENNE (LAC DE), 6, 34, 121, 154, 156, 165, 176.  
BOSSEY, 7, 8, 162, 179.  
BOURGOIN, 36, 154, 158, 162.  
BREIL (Mlle DE), 10, 25, 132.  
BUTTAFUOCO, 104, 164.  
CHAMBÉRY, 6, 13 - 15, 25, 48, 132, 134, 143, 144, 147.  
CHARMETTES, 14, 179.  
CLARENS, 79, 81, 82, 83, 86, 117, 118, 140, 149, 155.  
CONTI (PRINCE DE), 36, 154.  
DESCARTES, 53, 94, 153, 154, 176.  
DIDEROT, 20, 28, 61, 67, 69, 118, 121, 158.  
DIJON, 20, 21, 23, 53, 65.  
DUPIN, 17, 19, 36.  
EAUBONNE, 136, 148.  
ÉPINAY (Mme D'), 19, 23, 28, 29, 36, 73, 161.  
ERMONVILLE, 39, 127, 158, 162.  
ERMITAGE, 23, 29, 98, 134, 154, 156, 161, 179.  
FRANCE, 16, 17, 23, 26, 28, 29, 31, 50, 79, 111, 118.  
FRANCUEIL, 19, 23, 47.  
GALLEY (CLAUDINE), 11, 137.  
GENÈVE, 7, 8, 10, 14, 16, 17, 21, 23, 24, 26, 28, 31, 32, 48, 56, 63, 83, 116, 130, 139, 149, 159, 174, 177.  
GIRARDIN (MARQUIS DE), 39, 158, 174.  
GOTON (Mlle), 8, 131, 132, 137.  
GRAFFENRIED (Mlle DE), 11, 137.  
GRAVELOT, 139, 144, 172, 173, 174.  
GRIMM, 28, 34, 41, 49.  
HOUDETOT (Mme D'), 19, 25, 28, 29, 116, 134, 136, 140, 147, 149.  
HUME (DAVID), 34, 36, 49, 67, 118, 121, 156, 167, 169.  
LAMBERCIER, 7, 8, 44, 93.  
LARNAGE (Mme DE), 15, 134, 136, 146, 147.  
LA TOUR (QUENTIN DE), 23, 169.  
LA TOUR DE FRANQUEVILLE (MARIANNE DE), 161.  
LEVASSEUR (THÉRÈSE), 19, 23, 34, 36, 39, 48, 137, 147.  
LONDRES, 34, 156, 167, 169.  
LUXEMBOURG (M. ET MME DE), 29, 36, 156, 159, 173, 174.  
LYON, 11, 16, 36, 37, 59, 88.  
MABLY, 16, 88.  
MALESHERBES, 29, 32, 66, 115, 161.  
MARÉCHAL (MILORD), 31, 118, 161.  
MARION, 10, 43, 46, 48, 49.  
MEUDON, 36.  
MIRABEAU, 36, 67, 71, 161.  
MONQUIN, 36, 37, 125, 154, 162.  
MONTAIGU (COMTE DE), 17.  
MONT-LOUIS, 29, 31, 154, 156.  
MONTMORENCY, 23, 25, 26, 28, 29, 31, 56, 65, 66, 67, 78, 98, 102, 113, 125, 156, 162, 179.  
MONTPELLIER, 14, 15, 146.  
MOTIERS, 6, 31, 32, 61, 107, 113, 129, 162.  
NEUCHATEL, 11, 32, 34.  
PARIS, 11, 16, 17, 20, 23, 26, 32, 34, 36, 37, 38, 58, 63, 65, 79, 81, 137, 144, 151, 154, 156, 159, 169, 177.  
PEYROU (DU), 32, 73, 118, 121, 129, 160.  
PIÉMONT, 10, 16, 111.  
PLUTARQUE, 17, 21, 34, 46.  
PRÉVOST (ABBÉ), 79, 156.  
RAMSAY (ALLAN), 34, 167, 169.  
REY (MARC-MICHEL), 32, 160, 161.  
SAINT-GERMAIN (M. DE), 37, 43.  
SAINT-PIERRE (ILE), 34, 154, 156, 158, 179.  
SAVOIE, 8, 10, 13, 16, 48, 111.  
THONES, 11, 137, 162, 179.  
TURIN, 10, 46, 53, 114, 132, 150.  
TRYE-LE-CHATEAU, 36, 154, 156, 162.  
VENISE, 17-19, 98, 134, 142.  
VINCENNES, 20, 50, 53, 57, 66, 88, 102, 104, 109, 111, 153, 176.  
VOLTAIRE, 19, 28, 29, 41, 54, 79.  
VULSON (Mlle DE), 8, 131, 137.  
WARENS (Mme DE), 6, 8, 10, 11, 13-16, 25, 48, 49, 132, 134, 136, 142, 146, 147.  
WINZENRIED, 15, 147.  
WOOTTON, 34, 36, 154, 158, 162.  
ZULIETTA, 18, 134, 142, 143.



# Chronologie

## I. Indétermination (1712-1731)

### *Enfance genevoise (1712-1728)*

- 1712 28 juin : naissance de Jean-Jacques Rousseau à Genève.  
7 juillet : mort de sa mère.
- 1722-1724 Séjour au presbytère de Bossey.
- 1724-1728 Apprentissage à Genève, d'abord chez un greffier, puis chez Abel Ducommun, maître graveur.

### *Adolescence savoyarde (1728-1731)*

- 1728 Dimanche, 14 mars : départ de Genève. – Dimanche des Rameaux, 21 mars : rencontre avec Mme de Warens à Annecy. – 23 avril : baptême catholique à Turin. – Été : rencontre avec Mme Basile. – Été-automne : laquais chez Mme de Verceilis. – Novembre ou décembre : épisode du ruban volé.
- 1729 Laquais chez le comte de Gouvon, toujours à Turin. – Retour à Annecy : séminaire, puis maîtrise de la cathédrale.
- 1730 Annecy. Juin ou juillet : idylle de Thônes.
- 1730-1731 Long périple à pied : Annecy, Nyon, Fribourg, Lausanne, Vevey, Neuchâtel, Fribourg, Berne, Soleure, Paris, Lyon, Chambéry.

## II. Ambition (1732-1750)

### *Musique, pédagogie et diplomatie (1732-1744)*

- 1732 Maître de musique à Chambéry.
- 1733 Automne (?) : Rousseau devient l'amant de Mme de Warens.
- 1736 Il va à Genève recueillir l'héritage de sa mère.
- 1736-1737 Idylle des Charmettes.
- 1737-1738 Voyage à Montpellier.
- 1738-1739 Suite de l'idylle des Charmettes.
- 1740-1741 Préceptorat à Lyon chez les Mably.
- 1742 *Épître à Parisot*. Arrivée à Paris. Communication à l'Académie des sciences sur une nouvelle méthode de notation musicale.
- 1743 *Dissertation sur la musique française*. Fréquentation chez les Dupin.
- 1743-1744 Intermède diplomatique vénitien. Retour à Paris.

### *A la conquête de Paris (1744-1750)*

- 1744-1749 Début de la liaison avec Thérèse Levasseur (1745 ou 1746) ; leurs enfants supposés naîtront en 1746 ou 1747, 1748, 1751... Rencontre avec Diderot, puis Grimm. Projets musicaux et littéraires : opéras, journalisme... Collaboration à l'*Encyclopédie*.

- 1749 Octobre : l'illumination de Vincennes. Composition du *Discours sur les sciences et les arts*.
- 1750 9 juillet : le *Discours* est couronné à Dijon ; il est publié vers la fin de l'année.

### III. Prédication (1751-1762)

#### *Six années parisiennes (1751-1756)*

- 1751 Février-mars : moment décisif de la réforme de Rousseau.
- 1752 *Le Devin du village* composé et joué. Préface de Narcisse.
- 1753 *Lettre sur la musique française*. - Août : exposition du portrait de Rousseau par La Tour.
- 1754 Voyage à Genève : dernière rencontre avec Mme de Warens. - 29 juillet : retour officiel à la religion protestante. - Composition du *Discours sur l'inégalité*.
- 1755 Publication du *Discours sur l'inégalité* et du tome V de l'*Encyclopédie* contenant l'article : « Économie politique » de Rousseau.

#### *Six années montmorenciennes (1756-1762).*

- 1756 9 avril : installation à l'Ermitage. - Printemps : début de la *Nouvelle Héloïse*. - 18 août : *Lettre à Voltaire sur la Providence*.
- 1757 30 janvier : première visite de Mme d'Houdedot, - suivie, quelques mois plus tard, du coup de foudre. - Juin : épisode du bosquet d'Eaubonne. - Été-Automne : crise de l'Ermitage. - 18 décembre : Rousseau quitte l'Ermitage pour Mont-Louis.
- 1758 *Lettre à d'Alembert sur les spectacles*.
- 1759-1760 Rousseau travaille simultanément à la *Nouvelle Héloïse*, à l'*Émile* et au *Contrat social*.
- 1761 Janvier : mise en vente de la *Nouvelle Héloïse*.
- 1762 Janvier : *Lettres à Malesherbes*. - Printemps : publication de l'*Émile*, puis du *Contrat social*. - 9 juin : Rousseau, décrété de prise de corps, quitte la France.

### IV. Expiation (1762-1778)

#### *Huit années errantes (1762-1770)*

- 1762 Juin-juillet : Yverdon, puis Môtiers. Composition de *Pygmalion* puis de la *Lettre à Christophe de Beaumont*.
- 1763-1765 Môtiers. Composition des *Lettres de la montagne* et des *Lettres sur la législation de la Corse*.
- 1765 Nuit du 6 au 7 septembre : « lapidation » de Môtiers. - 12 septembre : Rousseau arrive à l'île Saint-Pierre. - Fin octobre : il est expulsé de l'île Saint-Pierre et va à Bâle, puis à Strasbourg, puis à Paris.
- 1766 4 janvier : départ pour l'Angleterre avec Hume. - Janvier-mars : Londres ; Rousseau pose pour le portrait de Ramsay. - 22 mars : arrivée à Wootton où il restera treize mois, travaillant à la première partie des *Confessions* (terminée fin avril 1767).
- 1767 Mai-juin : retour en France. Meudon, Trye-le-Château où il passera une année.
- 1768 Été : départ de Trye, herborisation près de la Grande Chartreuse, arrivée à Bourgoïn. - 30 août : il y « épouse » Thérèse.

- 1769 Janvier : installation à Monquin. – Novembre : il y commence la deuxième partie des *Confessions*.
- 1770 26 février : *Lettre à M. de Saint-Germain*. – 10 avril : il quitte Monquin pour Lyon où il passera quelques semaines.

*Huit années casanières (1770-1778).*

- 1770 24 juin : arrivée à Paris où il restera huit ans. – Fin de l'année : il termine les *Confessions*.
- 1771 Il lit les *Confessions* dans quelques salons. – Novembre : mise en vente de son portrait gravé par Ficquet d'après La Tour.
- 1771-1772 Composition des *Considérations sur le gouvernement de Pologne*.
- 1771-1773 Composition des *Lettres sur la botanique*.
- 1772-1776 Composition des trois dialogues : *Rousseau juge de Jean-Jacques*.
- 1776 24 février : Rousseau essaie de déposer à Notre-Dame le manuscrit des *Dialogues*. – Fin de l'année : il commence les *Rêveries*.
- 1777 Composition des 3<sup>e</sup>, 4<sup>e</sup>, 5<sup>e</sup>, 6<sup>e</sup> et 7<sup>e</sup> *Promenades* (dates conjecturales).
- 1778 Avril : composition de la 10<sup>e</sup> et dernière *Promenade*. – Mai : départ de Paris pour Ermenonville. – 2 juillet (11 h du matin) : mort de Jean-Jacques Rousseau à Ermenonville. – 3 juillet (6 h du soir) : Houdon lève le masque mortuaire. – 4 juillet (11 h du soir) : le corps de Rousseau est inhumé dans l'île des Peupliers.



# Bibliographie

## I. Textes

### *Œuvres complètes.*

Les deux premiers volumes de l'édition des œuvres complètes de Rousseau, publiées dans la collection de la « Bibliothèque de la Pléiade », sous la direction de B. Gagnebin et M. Raymond parurent en 1959 et 1961. Ils sont consacrés aux *Confessions* et autres textes autobiographiques et aux œuvres littéraires. En attendant que cette édition soit entièrement disponible, on consultera les 13 volumes de l'édition Ch. Lahure (Hachette, 1865), ou les 25 volumes de l'édition Musset-Pathay (Dupont, 1823-1826).

### *Œuvres séparées.*

*Discours sur les sciences et les arts*, éd. G. R. Havens (New York, Modern Language Association, 1946).

*The Political Writings of Jean-Jacques Rousseau*, éd. C. E. Vaughan (Cambridge, 1915) : *Discours sur l'inégalité*, *Lettre à M. Philopolis*, *Économie politique*, *État de guerre*, Extraits et jugements des œuvres de l'abbé de Saint-Pierre, *Contrat social*, *Écrits sur la Corse* et la Pologne,...

*Discours sur l'inégalité*, éd. J.-L. Lecercle. « Classiques du peuple » (Éditions sociales, 1954).

*Du Contrat social*, éd. J.-L. Lecercle. « Classiques du peuple » (Éditions sociales, 1955).

*Lettre à d'Alembert sur les spectacles*, éd. M. Fuchs, « Textes Littéraires Français » (Genève, Droz, 1949).

*La Nouvelle Héloïse*, éd. D. Mornet, « Grands Écrivains de la France » (Hachette, 1925).

*Émile*, éd. F. et P. Richard, « Classiques Garnier » (Garnier, 1929).

*La profession de foi du vicaire savoyard*, éd. P.-M. Masson (Hachette, 1914).

*Écrits autobiographiques*, éd. J. Massin : « Les Portiques » (Club français du livre, 1955).

*Rêveries du promeneur solitaire*, éd. M. Raymond, « Textes littéraires français » (Genève, Droz, 1948).

*Rêveries du promeneur solitaire*, éd. J. S. Spink. « Société des textes français modernes » (Paris, Didier, 1948).

*Œuvres et correspondance inédites de Jean-Jacques Rousseau*, éd. Streckeisen-Moulton (Michel Lévy, 1861).

*Correspondance générale*, éd. Th. Dufour et P. P. Plan. 20 vol. (A. Colin, 1924-1934).

*Table de la correspondance générale de Jean-Jacques Rousseau*, par P.-P. Plan (Genève, Droz, 1953).

## II. Études

Collection complète des *Annales de la Société Jean-Jacques Rousseau* depuis 1905 : 34 volumes parus en 1958. Instrument de travail indispensable contenant un grand nombre d'études de premier ordre et d'éditions de textes irremplaçables.

P. BURGELIN, *la Philosophie de l'existence de Jean-Jacques Rousseau* (Presses Universitaires de France, 1952).

L.-J. COURTOIS, *Chronologie critique de la vie et des œuvres de Jean-Jacques Rousseau* (Genève, Jullien, 1924).

R. DERATHÉ, *le Rationalisme de Jean-Jacques Rousseau* (Presses Universitaires de France, 1948).

L. DUCROS, *Jean-Jacques Rousseau*, 3 vol. (Fontemoing, de Boccard, 1908-1918).

B. GRETHUYSEN, *Jean-Jacques Rousseau*, « Les Essais » (Gallimard, 1949).

J. GUÉHENNO, *Jean-Jacques*, 3 vol. (Grasset et Gallimard, 1948-1952).

H. GUILLEMIN, *Un homme, deux ombres (Jean-Jacques, Julie, Sophie)* (Genève, Éditions du milieu du monde, 1943).

P.-M. MASSON, *la Religion de J.-J. Rousseau*, 3 vol. (Hachette, 1916).

D. MORNET, *Rousseau, l'homme et l'œuvre*, « Connaissance des lettres » (Boivin 1950).

A. SCHINZ, *la Pensée de Jean-Jacques Rousseau*, 2 vol. (Northampton, Mass., U. S. A. Smith College, 1929).

A. SCHINZ, *État présent des travaux sur J.-J. Rousseau* (New York, Modern Language Association, 1941).

J. SÉNELIER, *Bibliographie générale des œuvres de Jean-Jacques Rousseau* (Édition « Encyclopédie française », 1950).

J. STAROBINSKI, *Jean-Jacques Rousseau. La transparence et l'obstacle* (Plon, 1957).

## Œuvres en librairie<sup>1</sup>

- CHOIX DE TEXTES - Présentation de M. Nemo, coll. « Choix de textes », La Colombe, 8 F.
- LES CONFESSIONS - Coll. « Le Flambeau », Hachette, 2 vol. à 6 F. chacun. Coll. « Classiques », Garnier, sous presse. Coll. « Classiques », Hatier, extraits, 1,25 F. Coll. « Classiques », Larousse, 1,25 F. Coll. « Livre de Poche », 2 vol. à 3,40 F. chacun.
- LES CONFESSIONS, suivi de LES RÉVERIES DU PROMENEUR SOLITAIRE - Introduction de P. Bouvet, Pauvert, 2 vol., brochés, 36 F.; rel., 48 F.
- CORRESPONDANCE GÉNÉRALE - Annotations de T. Dufour, Colin, 20 vol. à 6 F. chacun.
- DIALOGUES - RÉVERIES - CORRESPONDANCE - Coll. « Classiques », Larousse, 1,25 F.
- DISCOURS SUR LES SCIENCES ET LES ARTS - Coll. « Classiques pour tous », Hatier, 1,25 F.
- DISCOURS SUR L'ORIGINE ET LES FONDEMENTS DE L'INÉGALITÉ PARMI LES HOMMES - Coll. « Classiques du peuple », Éd. sociales, 3,50 F. Coll. « Classiques », Hatier, 1,25 F.
- DISCOURS ET LETTRES SUR LES SPECTACLES - Coll. « Classiques », Larousse, 1,25 F.
- DU CONTRAT SOCIAL - Coll. « Classiques », Garnier, 7 F.; coll. « Prestige », rel., 19,50 F. Librairie de Médicis, édition critique de B. de Jouvenel, 12 F. Coll. « Classiques du peuple », annotations de J. L. Lecercle, Éd. sociales, 3,50 F. Coll. « Classiques pour tous », Hatier, 1,25 F. Coll. « Bibliothèque philosophique », notes de M. Halbwachs, Aubier, 9,90 F. Suivi de DISCOURS, présenté par H. Guillemin, coll. « le Monde en 10/18 », 4,50 F.
- ÉCRITS AUTOBIOGRAPHIQUES - CONFESSIONS - CHOIX DE LETTRES - RÉVERIES DU PROMENEUR SOLITAIRE - Notes de J. Massin, Club français du Livre, 18,75 F.
- ÉMILE - Coll. « Classiques », Garnier, 9 F.; Coll. « Sélecta », rel., 23 F.; Coll. « Prestige », rel., 23 F. Coll. « Classiques du peuple », annotations de H. Wallon et Lecercle, Éd. sociales, 4,50 F. Coll. « Classiques », Larousse, 2 vol., 1,25 F. chacun. Coll. « Classiques », Hatier, 1,25 F.
- EXTRAITS - Coll. « Classiques français », annot. de C. van Tieghem, Hachette, 3,55 F.
- LETTRE À M. D'ALEMBERT SUR LES SPECTACLES - Éd. critique de M. Fichs, coll. « Textes littéraires français », Droz, 9 F. Coll. « Classiques pour tous », Hatier, 1,25 F.
- LETTRES ÉCRITES DE LA MONTAGNE - Coll. du « Sablier », Ides et Calendes, 15 F.
- LES PLUS BELLES LETTRES - Présentation de P. Sipriot, Calmann-Lévy, 4,50 F.
- MORCEAUX CHOISIS - Annotations de Mornet, Didier, 5,75 F.
- LA NOUVELLE HÉLOÏSE - Coll. « Classiques », Garnier, broché, 15,50 F.; coll. « Sélecta », rel., 29 F. Coll. « Classiques », Larousse, 2 vol. à 1,25 F. chacun. Coll. « Classiques », Hatier, 1,25 F. Coll. « Chefs-d'œuvre de la littérature expliquée », éd. critique de Mornet, Mellottée, 9 F.
- L'ŒUVRE DE ROUSSEAU - Coll. « Classiques France », annotations de P. van Tieghem, Hachette, 1,70 F.
- ŒUVRES COMPLÈTES - Coll. « Bibliothèque de la Pléiade », sous la direction de B. Gagnebin et M. Raymond, T. 1 : Les Confessions, Textes autobiographiques, Réveries du promeneur solitaire. T. 2 : La Nouvelle Héloïse, Gallimard, 48 F. chaque - Coll. « Trésors de l'humanité », 9 vol. reliés, Éd. Athéna, 39 F. et 80 F. chaque.
- PAGES CHOISIES - Coll. « Classiques Vaubourdolle », Hachette, 1,25 F.
- PAGES IMMORTELLLES - Choix de R. Rolland, Corrèa, 9,90 F.
- LES RÉVERIES DU PROMENEUR SOLITAIRE - Coll. « Classiques », Garnier, broché, 7,50 F.; coll. « Sélecta », rel., 14 F.; coll. « Prestige », rel., 19,50 F. Coll. « Écrivains célèbres », notes de J. Roger, Mazenod, cart., 25 F. Coll. « Trésors de la littérature française », Coll. « Classiques », Hatier, 1,25 F. Coll. « Chefs-d'œuvre », annot. de M. Jobin Sorlot, 1 F. Coll. « Textes littéraires français », annot. de M. Raymond, Droz, 9 F.
- LES CONFESSIONS - LES RÉVERIES DU PROMENEUR SOLITAIRE - Coll. « Classiques verts », Magnard, 1 vol. rel., 24,40 F.
- ROUSSEAU, JUGE DE JEAN-JACQUES - Texte présenté par M. Foucault, coll. « Bibliothèque de Cluny », Colin, 1 vol. broché, 5,70 F.

1. Ces prix sont donnés sous toute réserve et à titre indicatif, ils correspondent aux prix de catalogue de juin 1964.



# Illustrations

Bibliothèque Nationale (éditions du Seuil) : pp. 5, 22, 27, 34, 41, 51, 60, 63, 64, 65, 68, 77, 80, 84, 87, 90, 101, 108, 109, 112, 116, 119, 122, 127, 129, 135, 138, 145, 153, 160a, 163, 168, 171, 175, 179, 188, Bibliothèque de Genève : pp. 18, 37, 124, 132, 148. Archives photographiques : p. 55. Office du tourisme suisse : pp. 152, 180/181. Giraudon : p. 160b. Bulloz : p. 161b. Les documents provenant de la collection du Musée pédagogique nous ont été obligeamment prêtés par Mme Rabecq-Maillard, conservateur au Musée pédagogique : pp. 2, 4, 7, 9, 12, 14, 24, 33, 39, 40, 45, 47, 52, 74, 96, 128, 157, 161a, 170. Page 2 : *l'Emile*.

En page 1 de couverture : portrait de Jean-Jacques Rousseau par La Tour ; pages 2 et 3 : Scènes de la vie de Rousseau et de Mme de Warens (Toile de Rouen 1825, collection H. D'Allemagne).

CE LIVRE, LE CINQUANTE-TROISIÈME DE LA COLLECTION « ÉCRIVAINS DE TOUJOURS » DIRIGÉE PAR MONIQUE NATHAN, A ÉTÉ RÉALISÉ PAR DENISE YORK.

## Table

Les grandes étapes de l'itinéraire : 5

L'âge de l'indétermination : 6 - « De la gloire est-il temps de rechercher le lustre ? » : 13 - L'époque des systèmes et des prédications : 20. - Les années d'expiation : 31.

Les sources intérieures de la tragédie : 41.

La passion de la justice et de la vérité : 42 - Les trois forfaits de J.-J. Rousseau : 46 - Le poids de l'œuvre : 49 - Le dégoût de la littérature : 57 - Mauvaise foi et mauvaise conscience : 62.

Tentation et échec des systèmes : 65

Prestiges de l'esprit de système : 66 - Un traité systématique laissé en plan : 70 - Un roman au lieu d'un système : 76 - Une pédagogie systématiquement négative : 86 - Une profession de foi systématiquement personnelle : 93 - Une politique au-delà des systèmes : 98 - Une personne et un personnage au lieu d'un système : 104.

Vertus et dangers des chimères : 109.

L'art de ne plus penser : 110 - Pygmalion : 114 - Magie blanche : 119 - Magie noire : 121.

Femmes réelles et femmes rêvées : 129.

Blondes et brunes : 131 - Mirages de l'amour : 141 - Frayeur de la chair : 144.

Solitude et béatitude : 153.

Isolement et insularité : 154 - Solitude et singularité : 159 - « On se suffit à soi-même comme Dieu » : 164 - Impiété et défiguration : 166 - « La paix de l'âme » : 174.

Index : 182.

Chronologie : 183.

Bibliographie : 186.

## COLLECTIONS MICROCOSME LE RAYON DE LA SCIENCE

- |   |   |
|---|---|
| 1 L'électronique,<br><i>M. Ponte et P. Bralllard.</i> | 7 Le pétrole, <i>H. Weiss.</i>                              |
| 2 La conquête des fonds marins, <i>V. Romanovsky.</i> | 8 Le cancer, <i>G. Beau.</i>                                |
| 3 Les nuages, <i>Clausse, Facy.</i>                   | 9 Les nombres et leurs mystères, <i>A. Warusfel.</i>        |
| 4 La vie sur les planètes, <i>R. Tocquet.</i>         | 10 L'énergie nucléaire, <i>Chelet.</i>                      |
| 5 Le cerveau et la conscience, <i>P. Chauchard.</i>   | 11 La connaissance de l'Univers, <i>J. E. Charon.</i>       |
| 6 La vie sociale des animaux, <i>M. Sire.</i>         | 12 Introduction à la géologie, <i>C. Combaluzier.</i>       |
|   | 13 L'astronautique, <i>Lachnitt.</i>                        |
|   | 14 L'alimentation, <i>F. Lery.</i>                          |
|   | 15 La vie de la cellule à l'homme, <i>M. de Ceccaty.</i>    |
|   | 16 L'optique, <i>R. Prat.</i>                               |
|   | 17 L'oreille et le langage, <i>A. Tomatis.</i>              |
|   | 18 L'archéologie préhistorique, <i>A. Laming-Emperaire.</i> |
|   | 19 La métallurgie, <i>Le Thomas.</i>                        |



## COLLECTIONS MICROCOSME SOLFÈGES

- |                                    |                                  |                                      |
|------------------------------------|----------------------------------|--------------------------------------|
| 1 Couperin, <i>P. Citron.</i>      | 10 Verdi, <i>P. Petit.</i>       | 19 Bach, <i>L.-A. Marcel.</i>        |
| 2 Schumann, <i>Boucourechliev.</i> | 11 Tchaïkovski, <i>Hofmann.</i>  | 20 Puccini, <i>A. Gauthier.</i>      |
| 3 Ravel, <i>V. Jankélévitch.</i>   | 12 Stravinsky, <i>R. Siohan.</i> | 21 Moussorgsky, <i>M. Marnat.</i>    |
| 4 Schubert, <i>M. Schneider.</i>   | 13 Falla, <i>L. Campodonico.</i> | 22 Debussy, <i>J. Barraqué.</i>      |
| 5 Chopin, <i>C. Bourniquel.</i>    | 14 Monteverdi, <i>M. Roche.</i>  | 23 Beethoven, <i>Boucourechliev.</i> |
| 6 Haydn, <i>P. Barbüud.</i>        | 15 Liszt, <i>C. Rostand.</i>     | 24 Bartok, <i>P. Citron.</i>         |
| 7 Honegger, <i>M. Landowski.</i>   | 16 Prokofiev, <i>C. Samuel.</i>  | * Ouverture pour une dis-            |
| 8 Mozart, <i>J.-V. Hocquard.</i>   | 17 Wagner, <i>M. Schneider.</i>  | cothèque, <i>R. de Candé.</i>        |
| 9 Jazz, <i>A. Francis.</i>         | 18 Rameau, <i>J. Malignon.</i>   | ** Dictionnaire de musique,          |
|                                    |                                  | <i>R. de Candé.</i>                  |



## COLLECTIONS MICROCOSME PETITE PLANÈTE

- |                                     |                                       |  |
|-------------------------------------|---------------------------------------|--|
| 1 Autriche, <i>C. Vausson.</i>      | 13 Iran, <i>V. Monteil.</i>           | 25 Yougoslavie, <i>Domenach et Pontault.</i> |
| 2 Suède, <i>F.-R. Bastide.</i>      | 14 Israël, <i>D. Catarivas.</i>       | 26 Finlande, <i>G. Desneiges.</i>            |
| 3 Italie, <i>P. Lechat.</i>         | 15 Danemark, <i>J. Bailhache.</i>     | 27 Norvège, <i>S. Pivot.</i>                 |
| 4 Hollande, <i>B. Pingaud.</i>      | 16 Portugal, <i>F. Villier.</i>       | 28 Madagascar, <i>S. Thierry.</i>            |
| 5 Irlande, <i>C. Bourniquel.</i>    | 17 Tahiti, <i>J.-M. Loursin.</i>      | 29 Venezuela, <i>J. Ulric.</i>               |
| 6 Grèce, <i>M. Cranaki.</i>         | 18 Belgique, <i>T. Henrot.</i>        | 30 Égypte, <i>S. Lacouture.</i>              |
| 7 Allemagne, <i>J. Rovau.</i>       | 19 Inde, <i>M. Biardeau.</i>          | 31 Maroc, <i>V. Monteil.</i>                 |
| 8 Tunisie, <i>M. Zérappa.</i>       | 20 Brésil, <i>P. Joffroy.</i>         | 32 Pologne, <i>E. Fournier.</i>              |
| 9 Suisse, <i>D. Fabre.</i>          | 21 Japon, <i>Yétime.</i>              | 33 Australie, <i>P. Michaels.</i>            |
| 10 Espagne, <i>Aubier et Tuñon.</i> | 22 Sahara, <i>F. Vergnaud.</i>        | 34 Mexique, <i>X. Pommeret.</i>              |
| 11 Turquie, <i>A. Falk.</i>         | 23 URSS, <i>J. Marabini.</i>          |  |
| 12 Chine, <i>A. Gatti.</i>          | 24 Grande-Bretagne, <i>Bailhache.</i> |  |





## COLLECTIONS MICROCOSME ÉCRIVAINS DE TOUJOURS

- |  |   |  |
|--|---|--|
| 1 Hugo par lui-même,<br><i>H. Guillemin.</i> | 23 Gorki, <i>N. Gourfinkel.</i>                   | 46 Hemingway, <i>G.-A. Astre.</i>            |
| 2 Stendhal, <i>C. Roy.</i>                   | 24 Anatole France, <i>Suffel.</i>                 | 47 Virgile, <i>J. Perret.</i>                |
| 3 Montaigne, <i>F. Jeanson.</i>              | 25 Barrès, <i>J.-M. Domenach.</i>                 | 48 Rabelais, <i>M. de Dièguez.</i>           |
| 4 Flaubert, <i>La Varende.</i>               | 26 Marivaux, <i>P. Gazagne.</i>                   | 49 Edgar Poe, <i>J. Cabau.</i>               |
| 5 Colette, <i>Beaumont et Parinaud.</i>      | 27 Gœthe, <i>Ancelet-Hustache.</i>                | 50 Ronsard, <i>G. Gadoffre.</i>              |
| 6 Pascal, <i>A. Béguin.</i>                  | 28 Voltaire, <i>R. Pomeau.</i>                    | 51 Beaumarchais,<br><i>P. Van Tieghem.</i>   |
| 7 Zola, <i>M. Bernard.</i>                   | 29 Sartre, <i>F. Jeanson.</i>                     | 52 Cicéron, <i>Nicolet et Michel.</i>        |
| 8 Giraudoux, <i>C. Marker.</i>               | 30 Tchekhov, <i>S. Laffitte.</i>                  | 53 Rousseau, <i>G. May.</i>                  |
| 9 Baudelaire, <i>P. Pla.</i>                 | 31 Romain Rolland, <i>Barrère.</i>                | 54 Rimbaud, <i>Y. Bonnefoy.</i>              |
| 10 Montesquieu, <i>Starobinski.</i>          | 32 Giono, <i>C. Chenez.</i>                       | 55 La Fontaine, <i>P. Clarac.</i>            |
| 11 Proust, <i>C. Mauriac.</i>                | 33 Balzac, <i>G. Picon.</i>                       | 56 Maïakovski, <i>C. Frioux.</i>             |
| 12 Malraux, <i>G. Picon.</i>                 | 34 Saint-Exupéry, <i>L. Estang.</i>               | 57 Dostoïevski, <i>D. Arban.</i>             |
| 13 Diderot, <i>C. Guyot.</i>                 | 35 Virginia Woolf, <i>Nathan.</i>                 | 58 Teilhard de Chardin,<br><i>C. Cuénot.</i> |
| 14 Mauriac, <i>P.-H. Simon.</i>              | 36 Descartes, <i>S. S. de Sacy.</i>               | 59 Kierkegaard, <i>Grimault.</i>             |
| 15 Saint-Simon, <i>F.-R. Bastide.</i>        | 37 Jules Renard, <i>P. Schneider.</i>             | 60 Aristophane, <i>Debidour.</i>             |
| 16 Laclos, <i>R. Vailland.</i>               | 38 Machiavel, <i>E. Barincou.</i>                 | 61 Maupassant, <i>Schmidt.</i>               |
| 17 Montherlant, <i>P. Sipliot.</i>           | 39 Joyce, <i>J. Paris.</i>                        | 62 Gide, <i>C. Martin.</i>                   |
| 18 Corneille, <i>L. Herland.</i>             | 40 Molière, <i>A. Simon.</i>                      | 63 Claudel, <i>P.-A. Lesort.</i>             |
| 19 Michelet, <i>R. Barthes.</i>              | 41 Cocteau, <i>A. Fraigneau.</i>                  | 64 Camus, <i>Morvan Lebesque.</i>            |
| 20 Apollinaire, <i>P. Pla.</i>               | 42 Horace, <i>P. Grimal.</i>                      | 65 Faulkner, <i>M. Nathan.</i>               |
| 21 Bernanos, <i>A. Béguin.</i>               | 43 Homère, <i>G. Germain.</i>                     | 66 Pasternak, <i>M. Aucoeurier.</i>          |
| 22 Shakespeare, <i>J. Paris.</i>             | 44 Melville, <i>J.-J. Mayoux.</i>                 | 67 Mallarmé, <i>Ch. Mauron.</i>              |
|  | 45 M <sup>me</sup> de La Fayette, <i>Pingaud.</i> |  |



## COLLECTIONS MICROCOSME LE TEMPS QUI COURT

### GROUPES SOCIAUX

- |   |   |
|---|---|
| 2 Les instituteurs, <i>G. Duveau.</i>                             | 19 Les Francs-Maçons, <i>Hutin.</i>                     |
| 3 Les intellectuels au<br>Moyen Age, <i>J. Le Goff.</i>           | 22 Les courtisanes, <i>Levron.</i>                      |
| 4 Les marchands au XVI <sup>e</sup><br>siècle, <i>P. Jeannin.</i> | 23 Les troubadours,<br><i>H. Davenson.</i>              |
| 5 Les stars, <i>E. Morin.</i>                                     | 25 Les explorateurs au<br>Moyen Age, <i>J.-P. Roux.</i> |
| 6 Les prêtres de l'ancienne<br>Égypte, <i>S. Sauneron.</i>        | 31 Les prêtres, <i>de Chalendar.</i>                    |
| 7 Les juges, <i>Casamayor.</i>                                    |   |
| 8 Les officiers, <i>V. Montell.</i>                               |   |
| 9 Les grandes dames<br>romaines, <i>J. Assa.</i>                  |   |
| 10 Les templiers, <i>A. Ollivier.</i>                             |   |
| 11 Les bâtisseurs de<br>cathédrales, <i>J. Gimpel.</i>            |   |
| 16 Les alchimistes,<br><i>S. Hutin et M. Caron.</i>               |   |

### CIVILISATIONS

- |  |
|--|
| 1 Les Gaulois, <i>R. Pernoud.</i>      |
| 12 Les Étrusques, <i>A. Hus.</i>       |
| 24 Les Assyriens, <i>M. Vieyra.</i>    |
| 26 Les Incas, <i>A. Métraux.</i>       |
| 30 Les Byzantins, <i>A. Ducellier.</i> |
| 32 Les Hébreux, <i>G. Nahon.</i>       |
| 33 Les Khmers, <i>S. Thierry.</i>      |

### BIOGRAPHIES

- |  |
|--|
| 13 César, <i>J. Madaule.</i>                 |
| 14 Napoléon, <i>M. Vox.</i>                  |
| 15 Lénine, <i>N. Gourfinkel.</i>             |
| 17 Jeanne d'Arc, <i>R. Pernoud.</i>          |
| 18 Christophe Colomb,<br><i>M. Mahn-Lot.</i> |
| 20 Hitler, <i>J. Amsler.</i>                 |
| 21 Robespierre, <i>J. Ratinaud.</i>          |
| 27 La reine Victoria,<br><i>C.-É. Engel.</i> |
| 28 Catherine II, <i>O. Wormser.</i>          |
| 29 Gengis Khan, <i>M. Percheron.</i>         |
| 30 Pétain, <i>J. Plumyène.</i>               |



# COLLECTIONS MICROCOSME

## MAITRES SPIRITUELS

- 1 Mahomet  
et la tradition islamique,  
*par E. Dermenghem.*
- 2 Saint Augustin  
et l'augustinisme,  
*par H.-I. Marrou.*
- 3 Saint Jean-Baptiste  
et la spiritualité du désert,  
*par J. Steinmann.*
- 4 George Fox  
et les Quakers,  
*par H. van Etten.*
- 5 Saint Paul  
et le mystère du Christ,  
*par C. Tresmontant.*
- 6 Le Bouddha  
et le bouddhisme,  
*par M. Percheron.*
- 7 Maître Eckhart  
et la mystique rhénane,  
*par J. Ancelet-Hustache.*
- 8 Moïse  
et la vocation juive,  
*par A. Neher.*
- 9 Socrate  
et la conscience de l'homme,  
*par M. Sauvage.*
- 10 Saint François d'Assise  
et l'esprit franciscain,  
*par I. Gobry.*
- 11 Fénelon  
et le pur amour,  
*par F. Varillon.*
- 12 Jean Calvin  
et la tradition calvinienne,  
*par A.-M. Schmidt.*
- 13 David  
et les psaumes,  
*par J.-P. Bonnes.*
- 14 Confucius  
et l'humanisme chinois,  
*par P. Do-Dinh.*
- 15 Charles de Foucauld  
et la fraternité,  
*par D. et R. Barrat.*
- 16 Saint Serge  
et la spiritualité russe,  
*par P. Kovalevsky.*
- 17 Saint Thomas d'Aquin  
et la théologie,  
*par M. D. Chenu.*
- 18 Râmakrishna  
et la vitalité de l'hindouïsme,  
*par S. Lemaitre.*
- 19 Saint Benoît  
et la vie monastique,  
*par Dom Cl. J. Nesmy.*
- 20 Saint Grégoire Palamas  
et la mystique orthodoxe,  
*par J. Meyendorff.*
- 21 Saint Vincent de Paul  
et la charité,  
*par A. Dodin.*
- 22 Saint Jean de la Croix  
et la nuit mystique,  
*par Y. Pellé-Douël.*
- 23 Saint Ignace de Loyola  
et la Compagnie de Jésus,  
*par A. Guillerrou.*
- 24 Isale  
et le prophétisme,  
*par L.-J. Rondeleux.*
- 25 Saint-Cyran  
et le jansénisme,  
*par J. Orcibal.*
- 26 Rabbi Siméon bar Yochai  
et la Cabbale,  
*par G. Casaril.*
- 27 Patañjali  
et le Yoga,  
*par M. Éliade.*
- 28 Luther  
et l'Église confessante,  
*par G. Casalis.*
- 29 Saint François de Sales  
et l'esprit salésien,  
*par E.-M. Lajeunie.*
- 30 Saint Bonaventure  
et la sagesse chrétienne,  
*par J.-G. Bougerol.*
- 31 Bérulle  
et l'École française,  
*par P. Cochois.*
- 32 Râmânuja  
et la mystique vishnouïte,  
*par A.-M. Esnoul.*
- 33 Épictète  
et la spiritualité stoïcienne,  
*par G. Germain.*





COLLECTIONS MICROCOSME  
ÉCRIVAINS DE TOUJOURS

- |                |                                  |
|----------------|----------------------------------|
| 1 HUGO         | 32 GIONO                         |
| 2 STENDHAL     | 33 BALZAC                        |
| 3 MONTAIGNE    | 34 SAINT-EXUPÉRY                 |
| 4 FLAUBERT     | 35 VIRGINIA WOOLF                |
| 5 COLETTE      | 36 DESCARTES                     |
| 6 PASCAL       | 37 JULES RENARD                  |
| 7 ZOLA         | 38 MACHIAVEL                     |
| 8 GIRAUDOUX    | 39 JOYCE                         |
| 9 BAUDELAIRE   | 40 MOLIÈRE                       |
| 10 MONTESQUIEU | 41 COCTEAU                       |
| 11 PROUST      | 42 HORACE                        |
| 12 MALRAUX     | 43 HOMÈRE                        |
| 13 DIDEROT     | 44 MELVILLE                      |
| 14 MAURIAC     | 45 M <sup>me</sup> DE LA FAYETTE |
| 15 SAINT-SIMON | 46 HEMINGWAY                     |
| 16 LACLOS      | 47 VIRGILE                       |
| 17 MONTHERLANT | 48 RABELAIS                      |
| 18 CORNEILLE   | 49 EDGAR POE                     |
| 19 MICHELET    | 50 RONSARD                       |
| 20 APOLLINAIRE | 51 BEAUMARCHAIS                  |
| 21 BERNANOS    | 52 CICÉRON                       |
| 22 SHAKESPEARE | 53 ROUSSEAU                      |
| 23 GORKI       | 54 RIMBAUD                       |
| 24 A. FRANCE   | 55 LA FONTAINE                   |
| 25 BARRÈS      | 56 MAIAKOVSKI                    |
| 26 MARIVAUX    | 57 DOSTOIEVSKI                   |
| 27 GÛTHE       | 58 TEILHARD DE CHARDIN           |
| 28 VOLTAIRE    | 59 KIERKEGAARD                   |
| 29 SARTRE      | 60 ARISTOPHANE                   |
| 30 TCHÉKHOV    | 61 MAUPASSANT                    |
| 31 R. ROLLAND  | 62 GIDE                          |

AUX ÉDITIONS DU SEUIL  
27, RUE JACOB - PARIS VI<sup>e</sup>